This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBER BIBLIOTHECAE
GRAHAM POLLARD

Sir Tho.s Neave Bar.t

LIBER BIBLIOTHECAE
GRAHAM POLLARD

Sir Tho.s Neave Bar.t

TANZAÏ
ET NÉADARNÉ.
HISTOIRE
JAPONOISE.

TOME SECOND.

A PEKIN,

Chez LOU-CHOU-CHU-LAI,

Seul Imprimeur de Sa Majesté Chinoise pour les langues étrangères.

M. DCC. XXXIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
25 JAN 1933
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE I. *Qui apprend qu'il ne faut compter sur rien.* Page 1

CHAP. II. *Ce qui fit que le Prince se fâcha.* 17

CHAP. III. *Qu'il faut bien se garder de passer, tout impatient tant qu'il est.* 31

CHAP. IV. *Qui ne sera peut-être pas entendu de tout le monde.* 47

CHAP. V. *Comme le précédent.* 67

CHAP. VI. *Qui ne dément pas les deux autres.* 102

CHAP. VII. *Qui fera bâiller plus d'un Lecteur.* 115

CHAP. VIII. *Malice de Jonquille: Comment Mouſtache la tourne à ſon profit.* 142

CHAP. IX. *Converſation intéreſſante de Mouſtache, & de la Princeſſe.* 159

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE X. *Intéreſſant s'il eſt bien traité.* Page 187

CHAP. XI. *Qui ne ſert qu'à allon-*

ger l'Ouvrage. 210

CHAP. XII. *Où l'on verra, entre autres choſes, combien la Muſique a dégénéré.* 227

CHAP. XIII. *L'Opéra.* 244

CHAP. XIV. *Combien il eſt dangereux pour les femmes d'être peureuſes.* 267

CHAP. XV. *Qui prépare à de grandes choſes.* 296

CHAP. XVI. *Diſtraction de la Princeſſe.* 316

CHAP. XVII. *Qui apprendra aux Prudes, qu'il eſt des occaſions dangereuſes.* 345

CHAP. XVIII. *Où le Lecteur lira des choſes qu'il prévoit depuis long-tems.* 368

CHAP. XIX. *Plus néceſſaire, qu'agréable.* 387

CHAP. XX. *Comme quoi les plus fins y ſont pris. Arrivée de Barbacela. Retour à Chechian. Differends ſur l'Ecumoire, terminés à l'amiable. Fin de l'Hiſtoire.* 412

TANZAÏ
ET
NÉADARNÉ.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE I.

Qui apprend qu'il ne faut compter sur rien.

LE Prince, pénétré d'amour, & plein de la plus vive impatience, se crût à la fin de ses

malheurs, quand il ſe vît ſi près de poſſéder l'aimable Néadarné ; il éprouvoit auprès d'elle, outre les deſirs dont on eſt animé auprès de ce qu'on aime, cette fureur de joüir, cette ardeur inquiéte que l'on ſent pour un bien dont on ſe voit maître, après des traverſes qui faiſoient craindre de ne le poſſeder jamais. Au milieu des plus vifs tranſports, le ſouvenir de cette premiere nuit qu'il avoit trouvé ſi triſte, lui faiſoit craindre pour la ſeconde, un ſort auſſi cruel. Les menaces de Con-

combre lui revenoient dans l'esprit, & moins il sçavoit de quelle maniere elle éxerceroit sa vengeance, plus il la trouvoit à redouter. Il y avoit des tems où il juroit, mais modérement, contre Barbacela: Voïez, disoit-il, à quoi me sert sa protection? Elle me donne une Ecumoire, c'est, dit-elle, le moïen d'éviter les malheurs que le destin me prépare, & c'est précisément la source de tous ceux qui m'accablent; sans elle, je n'aurois pas fâché Concombre, & au lieu de me soulager, elle

me laisse là. Voilà une belle façon de protéger ! Vous verrez qu'elle viendra me faire des complimens quand je n'aurai plus besoin de son secours. Pendant qu'on deshabilloit la Princesse, il faisoit toutes ces réfléxions, enfin il pensa tant aux Fées, qu'il se souvint de la Fée au Chaudron. Sur le champ, il courût à son cabinet voir si elle lui avoit tenu parole sur l'eau de Santé. On peut imaginer combien il la trouva honnête quand il en vît trente bouteilles. Son premier mouvement fût d'en ava-

ler une, mais non, dit-il, après, je n'ai besoin auprès de Néadarné, que de ses charmes; cependant la force de cette eau ajoûtée à celle de mon amour, doit produire des choses étonnantes; si c'est une supercherie, combien de femmes voudroient en éprouver de pareilles? D'ailleurs, Néadarné à qui je n'ai que faire de découvrir ce secret, ne s'en estimera que davantage, & sans compter l'idée qu'elle se fera de moi, il est toûjours bon de donner à une femme qu'on aime, bonne opinion de ses

appas: de façon, ou d'autre, l'amour y gagne, & quoique m'ait dit Néadarné, quelque mépris qu'elle ait fait de ces plaiſirs qu'elle traite d'indécents, je ſuis ſûr que demain elle aura changé d'avis. Ces raiſons lui paroiſſant valables, il bût la bouteille qu'il avoit décoëffée, & rentra dans l'Appartement de la Princeſſe, comme ſes femmes en ſortoient. Néadarné, accablée d'une douce langueur l'attendoit, & Tanzaï preſſé de ſe rendre heureux, ne la fit pas longtems attendre. Néadarné déja

accoutumée à se trouver entre les bras du Prince, fit pour cette fois plus valoir sa tendresse, que sa modestie : Agitée des plus ardens transports, elle livra tous ses charmes à son amant qui, dans un plus grand désordre qu'elle même, s'amusa moins à les considérer que la premiere fois. L'amour dans les tendres caresses qu'il leur inspira, ne leur laissa pas la faculté de parler, à peine leurs soûpirs pouvoient-ils se faire un passage. Au milieu de tant de plaisirs, Tanzaï en chercha de plus grands ; tous deux enfin

poſſedez d'une douce fureur; l'ame dans ce tumulte heureux qu'elle ſe plaît encore à augmenter, ſe livrérent à leur yvreſſe. Les cris douloureux de Néadarné, & la réſiſtance qu'il trouvoit, l'étonnérent moins qu'ils ne le flatterent; quelques inſtances qu'elle lui fît, quelques larmes qu'elle verſât, il ne ſongeoit qu'à achever ſon triomphe: il auroit été infléxible, ſi Néadarné enfin évanoüie de façon à ne s'y pas méprendre, ne l'eût allarmé: Tout troublé qu'il étoit, il ne ſongea qu'à la ſecourir;

ce ne fût pas sans peine qu'elle revint à elle. Le récit qu'elle fit au Prince des douleurs qu'elle avoit senties, un mouvement extraordinaire qu'elle assuroit s'être fait, l'obligérent à juger par ses yeux de ce que ce pouvoit être. Quelle fût sa douleur ! quand il s'apperçut qu'il ne restoit aucune trace de cette beauté de Néadarné, qui, dans ce moment, l'interressoit le plus. C'est pour ce séjour enchanté, un changement si singulier, qu'il ne faut pas s'étonner si le Prince en fût surpris. La Princesse, le voïant interdit,

lui en demanda la cauſe; Tanzaï, pour toute réponſe, lui prît la main, & la lui porte où il regardoit. Ah Ciel! s'écria-t'elle, la maudite Fée, ſe vange auſſi de moi, cher Prince! Sous quels auſpices, notre union a-t'elle été formée? Mais, comment ce malheur eſt-il arrivé? Chere Néadarné, dit le Prince, il y avoit ſi peu à faire que ce n'eſt pas là, que j'admire le pouvoir de la Fée. Malheureux que je ſuis! continua-t'il, d'éternels obſtacles s'oppoſeront-ils à notre bonheur? Me voilà donc privé pour ja-

mais du plaiſir de vous poſſéder ? mais pourquoi, lui dit Néadarné, votre mal aïant trouvé un reméde, n'y en auroit-il pas pour le mien. Je conſens, reprit Tanzaï, que cette eſpérance me reſte, mais en me faiſant entrevoir un bonheur à venir, détruiſez-vous ma peine préſente ? Ne me ſerai-je trouvé tant de fois ſur le point d'être heureux, que pour ſentir plus vivement l'impoſſibilité de le devenir ? Ah Prince ! reprit Néadarné, penſez-vous que cet accident ne ſoit rien pour moi ? Ma tendreſſe

ne me le rend-il pas plus douloureux, peut-être, qu'à vous même ? Croïez-vous, qu'il ne me ſoit pas bien ſenſible, que mon amour ne vous refuſant rien : le vôtre, ne vous offrant pour toute félicité, que celle qui nous manque, les obſtacles les plus cruels faſſent évanoüir nos plaiſirs ! Le reſte de la nuit ſe paſſa, ſoit en diſcours, ſoit en tentatives inutiles. Néadarné ne concevoit pas comment, ce que le Prince offroit à ſes yeux, avoit pû autrefois diſparoître, & le Prince, qui ſe ſouvenoit de ce

que Néadarné lui avoit laiſſé voir, au deſeſpoir qu'il n'en reſtât rien, faiſoit tout pour en donner le démenti à la Fée Concombre. L'eau de Santé qu'il avoit bûë avec l'idée de la mieux emploïer, faiſoit des effets étonnants, & ſans les ſecours de Néadarné dont la compaſſion le ſecouroit tant bien que mal, il ſe ſeroit ſans doute mal trouvé d'en avoir tant pris: d'autant plus qu'il n'imagina pas que dans cette cruelle ſituation, il lui reſtât des reſſources. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt

que Tanzaï qui avoit été affligé ſans modération de ſon infortune, ſupporta aſſez patiemment celle de Néadarné, il l'addoroit, mais il ſe voïoit des motifs de conſolation que la premiere fois, il n'avoit point eus. Il avoit réſolu de ne lui pas être infidele, lui dût-elle être inutile toute ſa vie, mais il étoit bien-aiſe d'avoir de quoi le devenir, & que la Princeſſe ne pût pas attribuer ſa conſtance, à l'impoſſibilité de faire autrement. Ce ſentiment étoit délicat, mais je ne ſçais, ſi dans la ſui-

te, il ne ſe ſeroit pas trouvé de difficile éxecution. Néadarné, de ſon côté, étoit dans un déſeſpoir qui éclatoit malgré ſa contrainte. Que ſera au Prince, diſoit-elle en elle même, ma fidélité, & quel gré pourra-t'il me ſçavoir de n'en aimer point d'autre que lui ? Qui me répondra même que tant d'événemens ſiniſtres ne le déterminent pas à m'abandonner ; & qu'il ne me faſſe pas reſponſable de la colere de l'abominable Concombre ? Hélas ! quel ſort eſt le mien ? Je craignois, lorſque je pou-

vois satisfaire sa tendresse, que son amour ne s'éteignît, & je tremble à présent que rebuté par tant d'obstacles, il ne m'ôte à jamais son cœur. Ils étoient encore occupez l'un, & l'autre, de ces idées, lorsque le jour vint. Le Prince ne voulant pas que le Peuple fût instruit de ce nouveau malheur, prit le parti d'aller trouver son Pere, & de consulter avec lui, sur les moïens qu'on pourroit mettre en œuvre pour desenchanter la Princesse.

CHA-

CHAPITRE II.

Ce qui fit que le Prince se fâcha.

LE Roi dormoit profondément, lorsque le Prince alla tirer ses rideaux. Eh double Singe! s'écria le vieux Monarque, que voulez-vous à l'heure qu'il est? Est-ce à vous à me réveiller, que ne vous tenez-vous auprès de Néadarné? A votre place... Oh! à ma place, répondit brusquement Tanzaï, vous vous se-

riez peut être levé de meilleure heure que je ne fais. Est-ce que vous seriez mécontent de la Princesse? Reprit le Roi, tout au moins, bien élevée, comme elle a été, elle est équivoque: Eh de par la queüe sacrée! dit le Prince impatienté, il n'est pas question de cela. Néadarné n'est rien, ce que je suis est inutile pour elle, la porte des plaisirs est murée. ô Ciel! que m'apprenez-vous? s'écria le Roi, assemblons le Conseil. Eh mon Pere! repliqua Tanzaï, que nous dira-t-il ce Conseil? Votre Sécre-

faire voudra faire des inciſions, & Saugrénutio ordonnera que l'on conſulte le Singe : Ce dernier parti me ſemble le meilleur ; mais, il ſuffira que le Singe ſoit conſulté à huis-clos, & je ne prétends pas que l'on ſoit informé de ce malheur, nous deviendrions enfin les objets de la dériſion publique : Faites avertir le Grand-Prêtre, nous nous rendrons *incognito* au Temple, nous nous ſommes aſſez bien trouvez du premier oracle pour recourir à un ſecond. Je ne ſerois pourtant pas content, quand j'y penſe,

qu'il mît Néadarné aux mêmes épreuves que moi. Eh! que vous importeroit, reprit le Roi, quand Néadarné feroit un ſonge? Quoiqu'il en ſoit, dît le Prince, tâchons de le lui épargner. Je ſçais, que, pour finir tout ceci, il ne faudroit que porter Saugrénutio à lêcher l'Ecumoire; mais comment le lui perſuader? Rien ne le gagne, & la violence nous eſt défenduë. Saugrénutio que le Roi avoit fait avertir, entra. Concombre qui l'avoit déja prévenu, lui avoit dicté l'Oracle qu'il de-

voit rendre, & il étoit assez inutile que le Prince prît, comme il le fit, la peine de le mettre au fait. Saugrénutio, après avoir tout entendu, fût d'avis d'aller sur le champ au Temple, parce que le Singe ne rendoit pas d'Oracles en Ville; ils s'y transportérent aussi-tôt, & le Singe, après les cérémonies accoutumées, rendit cet Oracle en Prose, afin qu'on l'entendit mieux :

La Princesse ne se reverra dans son premier état, que le grand Génie Mange-Taupes n'en ait disposé selon sa sainte volonté.

Selon ſa ſainte volonté ! s'écria le Prince tranſporté de rage, je ne crois pas que cela arrive jamais. Bon ! dit le Roi, vous vous allarmez toûjours : Voilà comme vous étiez avant que de partir, cependant, que vous eſt-il arrivé ? Sçavez-vous quelle ſera la volonté du Génie ? D'ailleurs, quand elle ſeroit ce que vous imaginez, ne vaut-il pas mieux s'y ſoumettre que de voir Néadarné, reſter toûjours ce qu'elle eſt ? Non, il ne le vaut pas mieux, dit le Prince, & j'aime mieux une fois pour toutes, que Néa-

darné me ſoit inutile à jamais, que de paſſer entre les bras d'un autre : Fauſſe délicateſſe, reprit Saugrénutie, car au fonds cela ne revient-il pas au même. Pour un mal d'opinion, vous vous privez d'un bonheur réel. Oh ventre Singe ! s'écria Tanzaï, mêlez-vous de vos affaires, ſi l'on envoïoit la Prêtreſſe, votre concubine ſeulement, où l'on envoïe ma femme, vous ſeriez, peut-être auſſi fâché que moi. Laiſſez-le crier, dit le Roi, & inſtruiſez-moi. Qu'eſt-ce que ce mange-Taupes ? Je ne crois

pas de ma vie en avoir entendu parler. C'eſt, répondit Saugrénutio, un Génie puiſſant, proche parent de Concombre; ſans doute il aura épouſé ſa querelle; il eſt d'un tempérament fort amoureux, & l'Iſle Jonquille où il fait ſa demeure ordinaire, n'eſt qu'un Serrail compoſé des plus belles perſonnes de l'univers: Toutes celles qui ont affaire à lui, ſont obligées de paſſer une nuit au moins dans ſon Palais, on ne ſçait, à vrai dire, ce qu'elles y font, mais, s'il en faut croire toutes les femmes qui en ſont revenües,

revenües, c'eſt le Génie du monde le plus reſpectueux: Votre Majeſté ſent bien ce qu'on en peut croire; cependant les maris ont le plaiſir de reſter toûjours dans le doute: En pareil cas, c'eſt une reſſource. Il eſt vrai interrompît Tanzaï, qu'elle eſt ſatisfaiſante, mais je vous jure que je n'en aurai pas beſoin. Il ſe peut bien, reprit Saugrénutio, & il y a un moïen preſque ſûr de le calmer; plus on lui apporte de Taupes, plus il eſt indulgent, il y après de dix ans que la fantaiſie d'en man-

ger lui eſt venüe, c'eſt aujourd'hui la ſeule choſe dont il faſſe cas. Nous aurons heureuſement dequoi le ſatisfaire, dit le Roi, & cela me fera plaiſir auſſi; mes jardins ſont déſolez par les Taupes, & le Roïaume a le bonheur d'en produire prodigieuſement. Je vais dès ce jour, faire publier une ordonnance par laquelle il ſera enjoint à chacun de mes Sujets, d'en apporter au moins dix: Mais, par où va-t'on à cette Iſle Jonquille? par la route que ſon Alteſſe a priſe, continua Saugré-

nutio, pourvû qu'après la Forêt, il ait ſoin de prendre à gauche.

Tout ceci, interrompît Tanzaï, eſt fort inutile, Néadarné ne ſortira pas du Roïaume, & ce n'eſt point pour la voir maîtreſſe de Mange-Taupes que je l'ai épouſée. Répudiez-la donc, reprit le Roi, puiſqu'auſſi bien nos Loix vous y contraindroient ſi la la Princeſſe au bout d'un an, ne donnoit pas un héritier au Roïaume. Cette derniere raiſon fît taire le Prince, il ſe rendit enfin: L'on reſolût de

ne découvrir à personne le sujet du voïage, & de ne differer le départ qu'autant de tems qu'il faudroit pour emporter toutes les Taupes du Païs. Ne craignez rien, dit Saugrénutio au Prince, le Singe vient de vous tendre la main, & je suis certain après ce signe, que le voïage sera heureux, & qu'il n'arrivera rien à la Princesse. Il a une aversion naturelle pour les gens destinez à l'affront que vous craignez, ou pour ceux qui l'ont essuïé. Il vient pourtant, dit le Prince, de vous en faire autant qu'à

moi; je crois que ce ſigne ne veut rien dire; mais, ſortons de ce Temple, & retournons auprès de Néadarné, lui annoncer le voïage. Tanzaï, & ſon pere de retour au Palais, trouvérent Néadarné fort inquiéte; elle le fût bien plus, quand le Prince lui aprît l'Oracle, & le projet du voïage. Il eſt inutile, dit-elle à ſon époux, que nous quittions ce Palais, je ſerois dans l'Iſle Jonquille comme ici: Moi! entre les bras d'un autre que vous, ne le croïez pas, je reſterois plûtôt toute ma vie

comme je ſuis, que de regarder ſeulement ce Génie. Eh ! nous ne doutons pas de votre vertu, dit le Roi, ne pleurez point, Saugrénutio aſſûre qu'il ne vous arrivera rien. En un mot, dit le Prince, il le faut, un preſſentiment ſemble me dire que nous ſerons tous deux contents. Ordonnez, je vous en conjure, dit-il à ſon Pere, les apprêts de notre départ, je vous demande pardon, mais j'ai l'eſprit ſi peu tranquille, que je ne puis me charger de ce ſoin. Le Roi partit, & laiſſa Tanzaï eſſaïer inutilement,

s'il ne suffiroit pas pour empêcher la Princesse de voïager.

CHAPITRE III.

Qu'il faut bien se garder de passer, tout impatientant qu'il est.

LE Prince, voïant enfin que toutes ses tentatives étoient inutiles, sortît de Chéchian avec Néadarné; l'un & l'autre traînant à leur suite, vingt Chariots au moins chargés de Taupes: Ni l'un, ni l'autre n'avoit l'esprit tranquile. Tanzaï qui adoroit Néa-

darné, ne ſupportoit qu'avec une douleur extrême, l'idée de la voir entre les bras d'un autre, & Néadarné qui n'avoit pas pour le Prince, des ſentimens moins vifs, ne pouvoit imaginer qu'elle ne devroit ſon changement qu'à une choſe, dont ſon amour, & ſa délicateſſe, lui faiſoient une image affreuſe. Ils avoient déja fait pluſieurs journées que leurs careſſes avoient abrégées, lorſqu'ils parvinrent dans une Prairie ſi variée par les fleurs dont elle étoit émaillée, que la Princeſſe fatiguée de ſa man-

che, y fit tendre ſes pavillons, ſur les bords d'un ruiſſeau qui en embelliſſant ces lieux, y répandoit une fraîcheur enchantée. Bientôt le murmure de ce ruiſſeau, endormît les deux amants, qui n'avoient rien de mieux à faire. Après que Tanzaï ſe fût repoſé quelques heures ſur le ſein de Néadarné, voïant qu'elle dormoit encore, il alla ſe promener autour de ce même ruiſſeau qui formoit des méandres infinis: & il étoit occupé à ſe plaindre en lui-même de la bizarrerie de ſon ſort, lorſqu'une Taupe

qui sortît brusquement de dessous terre, interrompît sa rêverie. Dans l'idée où il étoit que plus il porteroit de Taupes au Génie, plus il auroit d'égards pour Néadarné, on peut croire qu'il n'épargna rien pour se saisir de celle que le hazard lui offroit. A peine l'eut-il prise qu'il lui trouva une peau si douce, tant de graces, de si beaux yeux ; chose si rare aux Taupes, qu'il n'y avoit peut-être dans l'Univers que celle-là qui en eût, que mû de compassion, il voulût d'abord lui rendre la liberté ; puis, par

un ſentiment plus délicat, il aima mieux qu'elle dût cet avantage à Néadarné : il l'a porta donc au Pavillon. Néadarné qui venoit de s'éveiller, alloit chercher le Prince dans la prairie, lorſqu'il parût avec ſa priſe. Voïez, charme de ma vie, lui dit-il, le joli animal que je viens de prendre, aſſurément, ce n'eſt pas là une Taupe ordinaire. Ah qu'elle eſt belle ! s'écria Néadarné : Quoi voudriez-vous la livrer au Génie ? Son ſort dépend de vous, reprit-il, & je ſouſcrirai à tout ce que vous en ordonnerez.

Je la garderai donc, dit Néadarné : Qu'elle eſt belle ! ajouta-t'elle, voïant qu'elle la careſſoit, je veux qu'elle reſte avec nous ; j'en aurai ſoin moi-même ; je ſuis peut-être la ſeule femme au monde, qui ait une Taupe ſi merveilleuſe ; la mienne ne me quittera jamais. Les femmes ſe prennent ſouvent de paſſions violentes, ſans trop ſçavoir pourquoi, & communément, plus les objets qui les frappent ſont ridicules, plus elles s'y attachent avec fureur ; c'eſt ce qui ne manqua pas d'arriver à Néadarné qui

ſe prît pour ſa Taupe d'un amour ſi vif, que ſi un quart d'heure après, il l'avoit fallu ſacrifier au Prince, peut-être qu'elle auroit balancé ? On ne doit point pour cela, avoir mauvaiſe opinion de Néadarné : on avance, ſans doute, ceci témérairement, les femmes Chéchianiennes ne reſſemblent peut-être pas en fantaiſies, à celles du reſte du monde. La Princeſſe, épriſe de ſa Taupe, lui fît mettre un colier, & la tînt en leſſe tant qu'elle ſe promena dans la prairie, ſans que cet ani-

mal témoignât jamais aucune envie de se remettre en liberté. Elle la porta elle-même dans son Palanquin, lorsqu'il fallût y remonter, & gronda Tanzaï jusques à se faire une querelle assez vive, de ce qu'il ne la caressoit pas assez. Après quelques jours d'une marche qui ne fût interrompuë par aucun événement, on découvrît la Forêt. Tanzaï qui la reconnût pour celle où il avoit rencontré la Fée au Chaudron, ne pût s'empêcher de soupirer en songeant à l'avanture funeste dont cette rencon-

tre avoit été ſuivie. Auſſi-tôt, & ſuivant le Conſeil de Saugrénutio, il fit prendre à gauche; il ſe ſentoit le cœur dans ce ſerrement cruel qui nous ſaiſit à l'approche d'un malheur. C'eſt donc bien-tôt, dit-il à à Néadarné en ſoûpirant, que je vais vous quitter? C'eſt donc moi, qui vous aimant éperdûment, vous remet preſque entre les bras d'un autre? Un ſort cruel m'y contraint; ah! la néceſſité de mourir me ſeroit moins affreuſe. Néadarné! vous m'oublierez, vous ſerez la proïe des deſirs d'un Gé-

nie qui, tout affreux qu'il eſt ſans doute, vous plaira peut-être plus que moi.

Eh bien, Prince, lui dit Néadarné, retournons ſur nos pas. Vous ſçavez avec quel regret j'obéïs : vous m'aſſurez que vous m'aimerez toûjours, contente de cette promeſſe, ſûre de poſſéder votre cœur, qu'aurois-je à deſirer ? Le bonheur de votre vie dépendoit, diſiez-vous, de mon changement de forme, je me ſuis ſoumiſe, pour vous plaire, à tout ce qui pouvoit m'en arriver. J'ai fait taire mes répugnances,

gnances, tout ce que me ſuggéroit ma vertu, tout ce que m'inſpiroit mon amour. Eh que m'importe ? Hélas ! ſi votre paſſion pour moi ne diminüe pas, de reſter comme je ſuis : vous ſçavez à quel point je vous aime, & loin de compter ſur ma fidélité, vous oſez imaginer que celui que vous me contraignez de rechercher, pourra me plaire. Fût-il, ce qui ne ſçauroit être, fût-il ce que vous êtes, mon cœur gémiſſant avec lui, ne penſeroit encore qu'à vous. J'ignore ſi ces plaiſirs que vous van-

rez, ſont auſſi vifs que vous le dites, mais quoiqu'il en ſoit, je crois qu'ils ne peuvent tenir que de l'amour ce charme que vous leur attribuez. Je ſens que vous me faites naître des deſirs, mais vous ſeul donnez à mon ame ces mouvemens impétueux. Ce Genie, dont l'idée vous afflige, & me tourmente, me fit-il éprouver cette volupté dont vous m'avez parlé tant de fois, que vous dites que je n'ai ſentie qu'imparfaitement entre vos bras, au milieu de ce deſordre, n'étant plus à moi, je ſerois en-

core à vous. Ah ! voilà préci-
sement, s'écria Tanzaï, ce
Quiétisme affreux que je
crains ! Voilà ces distinctions
cruelles que l'esprit fait, & que
le cœur ne sent pas : Aussi heu-
reuse avec ce Génie, qu'avec
moi, il ne vous manqueroit
qu'une idée de volupté qui
même ne vous occuperoit
qu'après, & tout ce que votre
amour me donneroit, seroit
d'imaginer que, peut-être, je
vous aurois fait plus de plaisir.
Soit, répondit Néadarné en
colere, mais que je cesse de
vous aimer, si je vais trouver

le Génie. Pour vous, rompez un Hymen qui vous devient odieux, Néadarné vous aime assez pour consentir aux dépends même de sa vie à ce que votre indifférence pour elle peut vous suggérer. Le Prince répondît brusquement à ce reproche, la Princesse s'offensa de sa réponse, & l'aigreur alloit se mettre entr'eux, lorsque la Taupe qu'on n'auroit jamais soupçonnée de sçavoir parler, impatientée de cette ridicule querelle, ne pût s'empêcher de dire, en haussant les épaules, par la jernie! que

les amans ſont ſots! ah Ciel! s'écriérent-ils tous deux. Ah! continua la Princeſſe, ma Taupe parle.

Je ſuis bien trompé, dit Tanzaï, ſi ce n'eſt encore la maudite Concombre qui me pourſuit: Avez-vous entendu comme elle a juré? Pour le coup, je l'étrangle, puiſqu'enfin je ſuis à même. Arrêtez, Prince généreux! s'écria la Taupe, ne me confondez pas avec votre plus cruelle ennemie, ne me tuez pas, vous aurez beſoin de moi. Repos de mes jours! épargnez-la, s'é-

cria la Princeſſe. Quelle ſimplicité ! repondit-il en tâchant de l'étouffer, ne voïez vous pas que c'eſt Concombre ? Eh non ! je ne ſuis pas elle, crioit la Taupe, je ſuis la Fée Mouſtache, Couſine-germaine, & amie de Barbacela. Prenez garde à ce que vous allez faire. Dans le fonds, dît le Prince en ſe calmant, elle peut avoir raiſon, mais par quelle avanture êtes vous Taupe ? C'eſt ce que vous ſçaurez bien-tôt, reprit Mouſtache ; mais, avez-vous le tems de m'écouter ? Je crains mortellement, d'être

d'une longueur inoüie. Qu'importe, dit le Prince, nous n'avons rien de mieux à faire. Alors, la Taupe commença ſon hiſtoire ainſi qu'on le verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Qui ne ſera peut-être pas entendu de tout le monde.

J'Ai pour Aïeul le grand Génie Chou-Macha : Quant à mon Pere, je ne l'ai jamais bien connu : la Fée Chingara ma Mere, n'a jamais voulu le

déclarer, soit qu'elle n'en fût pas bien sûre, soit que le choix qu'elle avoit fait, ne lui fît point honneur : Car ce n'est pas toûjours pour se donner un air de réserve que les femmes n'avoüent pas leurs avantures, il semble que quand la vanité est flattée de la condition d'un amant, la vertu y perde moins. L'on espéra beaucoup de moi dans mon enfance ! que je vous en raconte quelques traits, je n'avois pas encore quatre ans... Ne pourriez-vous pas, interrompît Tanzaï, prendre l'Histoire d'un

d'un peu plus haut? Eh bien, vous êtiez fort jolie sans doute, en votre enfance; mais, passons au tems où vos agrémens vous fûrent de quelque chose. Volontiers, dit la Taupe. On me nomma Moustache, parce que dans ma figure naturelle, j'en ai une fort longue du côté gauche. Barbacela, ma proche parente, & ma Marraine, voulût absolument m'élever, & Chingara, y consentît d'autant plus volontiers, qu'outre qu'elle connoissoit ma Marraine en état de me donner une bonne éducation, elle n'é-

toit pas fâchée qu'on ne vît pas ſi près d'elle une fille qui, dans la ſuite, pourroit effacer ſes agrémens.

Barbacela me porta dans l'Iſle Babiole, dont elle eſt Souveraine; c'eſt ſans contredit, le Païs du monde le moins nébuleux; les hommes ne s'y occupent que de Ronpons, & de Madrigaux. Les femmes n'y ont d'autre ſoin que celui de plaire, & s'il arrivoit qu'une d'elles, pourſuivie par un amant, fût aſſez diſtraite ſur les bienſéances du Païs pour prononcer ſeulement le mot

de vertu, elle ſeroit bannie pour un an, de toute ſociété. Je ne prétends pas dire que l'on ſe convienne d'abord ; la réſiſtance dure au moins deux jours, & nous n'avons gueres vû de femmes ſe rendre auparavant : cela n'eſt pourtant pas ſans éxemple à la Cour. Ces mœurs vous paroiſſent ſingulieres, & vous avez tort. Qu'une femme, de celles qu'on nomme parmi vous, vertueuſes, vous faſſe attendre un mois, ce terme eſt long. Eh bien ? à la fin de votre martyre, que vous donne-t'elle que

ce qu'une autre, moins engoüée de décence, vous donne d'abord ? Car, voïez-vous, cela revient au même, le tendre eſt effectif dans le fonds: Au milieu des rebuts étudiez d'une femme, on a toûjours ſa défaite en perſpective; qu'elle ſe précipite, ou qu'elle attende, elle arrive enfin; mais l'imagination a trop été au-devant d'elle, on a beau tirer le deſir par la manche, on a peine à l'éveiller, & s'il arrive qu'il s'éveille, le plaiſir à qui il fait ſigne de trop loin, on ne vient pas à tems, ou ne ſe

ſoucie plus de venir. La vertu n'eſt qu'une Baliverniere qui cherche toûjours à vous faire perdre du tems, & quand elle croit avoir mis l'amour dehors.... recommencez un peu ce que vous venez de dire, interrompît Tanzaï, que je meure! ſi j'en ai entendu une ſyllabe. Quelle langue parlez-vous là? Celle de l'Iſle Babiole, reprit la Taupe. Si vous pouviez me parler la mienne, vous me feriez plaiſir, repliqua-t'il, & comment faites-vous pour vous entendre? Je me devine, reprit la Taupe;

mais laissez-moi continüer, je ne sçais plus où j'en suis. Où la vertu Baliverne, dit Néadarné. Eh non! dit Moustache, ce n'étoit qu'une réflexion. Je ne sçais donc plus, dit Néadarné, ce que c'étoit que l'Histoire, ah! vous en êtiez à ces femmes qui se rendent d'abord. Ma Marraine, reprit la Taupe, m'élevoit dans les mœurs du Païs, & je commençois déja à sçavoir ce que c'étoit que mon visage lorsque je sortis de l'enfance. Avant un certain âge, on se voit sans s'appercevoir, on

n'étudie pas ſes agrémens, on ne ſçait pas ce qu'ils valent, on les a loin de ſoi, le ſeul deſir de les éprouver les développe à nos regards; on commence alors à s'imaginer. Sans les hommes, une femme ſeroit belle ſans le ſçavoir, ſans s'en douter, & rien de plus. Je me voïois convenablement pour moi-même, lorſque le Génie Jonquille arriva dans notre Iſle. J'étois vive, agaçante, & ma beauté étoit, pour ainſi dire, tappée de coquetterie. Il prit pour moi la paſſion la plus vive, mais le Prince des Cor-

morans qui étoit arrivé une demie heure avant lui, m'avoit vûe, regardée, émûe. En fait d'amour, on dépend d'une seconde. Le Génie ne sçut pas qu'il étoit venu trop tard, je m'apperçus à regret de sa passion, & cette découverte m'obligea à cacher la mienne. Comme on ignoroit mon amour pour Cormoran, on fût surpris de l'indifférence que je montrois au Génie; ce fût en vain qu'il mît en œuvre ses agrémens, & ses soupirs: toute la justice que je lui rendois, n'alloit qu'à l'estime, &

c'eſt un ſentiment trop peu diſtingué pour quelqu'un qui s'eſt flatté d'en inſpirer de plus vifs.

Les Fêtes les plus brillantes, les préſents les plus magnifiques, les ſoins les plus ſoumis, le reſpect le plus timide, étoient les ſeules armes dont il ſe ſervît pour vaincre ma rigueur. Je diſſimulai long-tems avec lui. Je ſçavois que mon amant avoit tout à craindre de la colere de Jonquille, s'il pouvoit le ſoupçonner d'être ſon rival: Je me contentois donc de le voir en ſecret, & de lui ſa-

crifier les vœux, & les préſens du Génie. J'ai ſçu, depuis, que cette coutume n'eſt pas nouvelle, & que ce qu'on tient de l'amant riche, ſert à acheter celui dont on a l'imagination bleſſée. Je craignois d'autant plus que le Génie ne ſoupçonnât Cormoran, qu'il n'y avoit que lui dans notre Cour, digne d'attirer mes regards. C'étoit le plus beau danſeur du monde, perſonne ne faiſoit la révérence de meilleure grace, il devinoit toutes les énigmes, joüoit bien tous les jeux, tant de force, que

d'adreſſe, depuis le Trou-Madame, juſques au Balon. Sa figure étoit charmante, & empaquetée, ſi l'on peut le dire, dans les agrémens les plus rares; il ſçavoit accompagner de toutes ſortes d'inſtrumens une voix charmante qu'il avoit. Joüoit-il bien de la Vielle? Demanda bruſquement Tanzaï. C'étoit, reprit la Taupe, un de ſes inſtrumens favoris. Tant mieux, dit-il, il n'y en a point de ſi merveilleux, mais, continüez votre Hiſtoire, je prends actuellement beaucoup de part à votre

Prince. Outre les talens que je viens de nombrer, continua-t'elle, il faiſoit joliment des vers. Sa converſation enjoüée, & ſérieuſe, ſatisfaiſoit également par ſes graces, & ſa ſolidité. Auſtére avec la Prude, libre avec la Coquette, mélancolique avec la tendre, il n'y avoit pas une Dame à la Cour dont il ne fit les délices, & pas un homme, dont il ne créat la jalouſie. La ſupériorité de ſon eſprit ne le rendoit pas inſociable; complaiſant avec fineſſe, il ſçavoit ſe plier à tout; il poſſédoit

mieux que perſonne, ce langage brillant de notre Iſle: il n'y avoit perſonne qui ne fût comblé de l'entendre, & quoique cet être farouche intitulé le bon ſens, n'agît pas toûjours civilement avec ce qu'il diſoit, l'élégance inſoutenable de ſes diſcours, faiſoit qu'il n'y perdoit rien, ou que le bon ſens, caché derriére une multitude miraculeuſe de mots placez au mieux, auroit paru d'une inſipidité affadiſſante à ſes Sectateurs les plus abſurdes, s'il eut été vêtu moins légérement. En effet, la raiſon

eſt vulgaire, elle paroît toujours ce qu'elle eſt, elle craint de ſe noïer dans l'enjoüement, & ne manque pas de faire un ſault en arriére, quand une idée ſinguliérement tournée ſe préſente, ou qu'une imagination lumineuſe ſe place commodément dans le cœur. Après cela, ſi elle triomphe, c'eſt d'une façon ſi inſultante pour l'humanité, l'amour propre le mieux élevé, y trouve tant de décri, y perd tant de ſes graces, prend ſi mauvaiſe opinion de lui-même, qu'il faudroit qu'il fût bien ridicu-

le, pour ne lui pas rompre en viſiére. L'eſprit, eſt d'un caractére plus ſociable, la dignité de ſes maniéres, fait ſentir que ſon éducation a été ſouſtraite aux préjugez: Ce qu'il penſe eſt à lui, ne tient à rien, s'iſole de lui-même; il s'éléve, ſans prendre de ſecouſſe: Ce que la réfléxion produit, s'appéſantit ſous le travail qu'elle cauſe; ce que l'imagination enfante, eſt audacieux; l'une abſorbe par ſa gravité, l'autre réveille par ſa pétulance. On voit long-tems la prémiere ſur la route, l'au-

tre, ſe préſente inopinément. La réflexion réprime, ſa juſteſſe n'eſt qu'indigence, prétexte de l'eſprit foible qu'elle anéantit, à meſure qu'elle le flatte. L'eſprit indépendant de tout, fait ſes opérations ſans calcul; ſon effet, toûjours ſéduiſant, plus prompt que l'éclair, brille, étonne, éblouït, il prend toutes les formes qu'on veut; toûjours noble, ſon auguſte, même dans le badin, parle en faveur de ſa naiſſance, & la raiſon toûjours Bourgeoiſe auprès de lui, ſilentieuſe par ſéchereſſe, ſuccombe

combe malgré elle en augmentant par ſa mauvaiſe humeur le triomphe de ſon rival. Vrai Singe ! s'écria le Prince. Ah ! dit Néadarné pénétrée de plaiſir, ah ! que cela eſt beau. Sans notre Taupe, nous nous ſerions ennuïez à périr. Je ſuis charmée, reprit Mouſtache, que mes idées ne ſe perdent pas auprès de vous, je me ſuis bien doutée que votre goût n'étoit rien moins que puerile. Mais peut-on, dit Néadarné, apprendre ſans peine ce langage ; n'ôte-t'il rien à l'indolence du repos ? Pour moi,

reprit Tanzaï, je crois que non, & j'imagine qu'avec les diſpoſitions que je vous vois, & les leçons que Mouſtache vous donnera, vous parlerez bientôt auſſi ſuperficiellement qu'elle-même. Mais, quelle miſére! ajoûta-t'il, de ſe ſervir de ce mauſſade Jargon. Vous reſtez, deux heures, ſur la raiſon, & ſur l'eſprit, pour ne me donner ni de l'un, ni de l'autre. Si vous continuez votre Hiſtoire ſur ce ton-là, je ne réponds pas que je l'entende patiemment. Laiſſez le dire, interrompit Néadarné,

au vrai, c'eſt au mieux, vous parlez, de tout point comme un charme. Le Prince, hauſſa les épaules, & Mouſtache, reprit ainſi ſon récit.

CHAPITRE V.

Comme le précédent.

VOus conviendrez aiſément, je crois, après ce que je viens de vous dire de Cormoran, que mon goût pour lui, étoit juſtifié; un ſeul de ſes regards auroit ſuffi pour tourner la tête à la femme la

moins ſuſceptible, ainſi, il n'eſt pas ſurprenant que ſon mérite ait fait ſur moi, une ſi vive impreſſion. Tant de paſſions ne ſont fondées que ſur le caprice, que je ſuis bien-aiſe de vous faire voir que la mienne ne s'étoit pas déterminée ſur rien. La premiére fois que je le vis, (& l'amour ne peut naître que du premier moment) qui ne l'auroit aimé! il étoit au Cercle chez Barbacela: Les hommes les plus galans de la Cour, étoient conſultés par nos Dames ſur le choix des ajuſtemens, ſur les

modes ; & la difficulté d'en imaginer de nouvelles ; c'étoit, comme vous voïez ; une matiére importante ; chacun s'efforçoit de briller ; le Prince qui venoit d'arriver à la Cour, réſolût avec tant de ſolidité, les cas difficiles qui ſe préſentérent, inventa des modes ſi jolies, qu'il n'y eut perſonne qui n'admirât ſa ſageſſe, & ſon imagination. Pour moi, j'en fus frappée *incognito* juſques au fonds du cœur : Une attention particuliére qu'il parût faire à ma perſonne, fixa le penchant que je me ſentois

déja pour lui, & je m'aidai si bien de mes réfléxions, que quand le soir je le quittai, ma passion ne pouvoit plus augmenter. L'agrément de son esprit qui se développa dans la liberté du repas, acheva ma défaite; quelque chose d'obligeant qu'il me dît sur ma beauté, & le silence qu'il garda avec toutes les autres, me convainquirent que son cœur n'étoit plus tranquille: Car, cela s'apperçoit aisément, l'amour est un sentiment qui dérange l'ame, & qui pour s'y mettre à son aise s'empare de

toutes ſes fonctions, & ne les laiſſe agir qu'à ſon profit. Mon cœur qui ſembla, au premier coup d'œil, s'entendre avec le ſien, abjura toutes ſes bienſéances, & par une étourderie inconvenable, marcha ſur le ventre à toutes les idées de raiſon qui auroient pû le contredire. Nous nous rencontrâmes à ſoupirer enſemble, & ſi nous étions reſtez plus longtems l'un avec l'autre ce ſoir-là, nos deſirs ſe feroient couchez moins enfans qu'ils ne firent. Je ne ſçais pas ce qu'il fit de ſa nuit, pour moi, le ſom-

meil voulût en vain s'emparer de mes sens, quelques conseils qu'il me donnât, j'aimai mieux en croire l'amour, qui, tous neuf dans mon cœur, l'occupoit plus agréablement que n'auroit fait sans doute le songe le plus aimable. Qu'est-ce en effet que le sommeil quand on aime? Quelques douceurs qu'il vous apprête, vaut-il le desordre raisonné de votre imagination? Sur tout, quand sûr d'être aimé, l'espérance flatteuse arrange vos objets comme vous pourriez les souhaiter. L'on n'a dans

dans un ſonge que des idées indiſtinctes, heureuſes quelquefois, mais ſouvent contraires à leur ſource. Quand on penſe ſoi-même à ce qu'on aime, on lui fixe ſon emploi, on le porte où l'on veut, & la paſſion qui le détermine, ſçait toûjours le faire amuſant. A peine étois-je levée, que Cormoran entra dans mon Appartement, j'étois alors dans un Cabinet reculé. Il oſa troubler ma retraite; le trouble, & les deſirs, qui étoient peints dans ſes yeux, ſon ſerieux timide, me prouvérent que j'étois ai-

mée. Je l'avoüerai, je n'eus pas la force de lui rendre ſa conquête douloureuſe, & d'ailleurs, mon rang m'obligeoit à faire les avances. Un coup d'œil favorable le raſſura donc, & ſans y trop interreſſer ma vertu; car, voilà à quoi ſert l'uſage du monde: Sans paroître le ſouhaiter, je l'amenai au point de me faire ſa déclaration. Je ne me ſouviens pas à préſent de quelle maniére il la tourna, mais elle fût intelligible au point qu'il ne tînt qu'à moi de faire ſemblant de m'en fâcher. Il ne me conve-

noit pas d'y répondre tout d'un coup, mais auſſi, ne voulant pas le déſeſperer, je lui ſerrai la main, geſte indifférent dans le fonds, & ſur lequel on peut toûjours s'excuſer quand il ne réüſſit pas. Je ne voulûs pas, quoique ſûre qu'il m'aimoit, en hazarder davantage. Les premieres avances doivent être modérées : Pour peu qu'un amant ait d'eſprit, il les entend, quitte à les pouſſer ſans ménagement, s'il ne ſçait pas les entendre. Je n'en fus pas à cette peine-là avec Cormoran, il ſçavoit que toute main qui

ſerre, veut un baiſer ; il le prît donc, il rougît du plaiſir qu'il en eut, & je rougis auſſi, mais de ce qu'il ne recommençoit pas à en prendre. Je jettai ſur lui un regard qui me fatigua étrangement ; il mouroit d'envie d'être tendre, je n'étois pas fâchée qu'il le fut ; cependant il ne devoit pas le paroître : je fis en ſorte qu'il ne fût qu'interdit, qu'il n'exprimât que la colere où j'aurois dû être, mais je n'y réüſſis pas, & l'amour qui le guidoit, le fit comme pour lui-même, avant que j'euſſe ſongé ſeulement à

en corriger l'expreſſion. Si j'avois eû affaire à quelqu'un de moins pénétrant, j'aurois pû m'en ſauver, mais ce traître de Cormoran le prit pour bon, pour ce qu'il étoit, pour ce que je ne le voïois pas. Pour m'en remercier, il baiſa encore ma main que je n'avois pas ſongé à retirer d'entre les ſiennes; il étoit émû, je commençois à raiſonner, moins qu'à ſentir, il étoit à mes genoux, c'eſt une attitude qui frappe toûjours, & qui n'eſt point du tout indifférente; ſi elle prouve du reſpect, elle met en mê-

me-tems à portée d'en manquer.

Je me baiſſai, uniquement pour engager Cormoran à ſe relever, il ſaisît ce moment pour me ſurprendre un baiſer qui me pénétra: c'étoit le premier de ma vie, tous mes ſens ſe troublerent, ma tête malgré moi reſta panchée ſur la ſienne, j'ai éprouvé depuis la même volupté, elle m'a toûjours été chere, mais elle ne m'a jamais été ſi ſenſible. Je ne ſçais ce qu'en ce moment Cormoran faiſoit de lui-même, je crois que s'il avoit été

moins égaré, j'étois perdüe. Lorſque je revîns de mon trouble, le Prince étoit encore dans le ſien, ſes yeux étoient chargés d'une tendre langueur, ſes ſoûpirs étoient interrompus, ſon cœur preſſé ne les lui fourniſſoit qu'avec peine. Quel bonheur, qu'alors il ne pût rien entreprendre! l'inſtant de ſa déclaration auroit été celui de ſon bonheur, c'étoit une choſe d'uſage à la Cour, mais je ne voulus pas m'y ſoumettre. Je connoiſſois aſſez les hommes pour ſçavoir qu'ils attribüent une

conquête trop prompte, moins à l'amour qu'on a pour eux, qu'à l'habitude de se rendre; qu'ils aiment mieux mortifier leur vanité; que de ne pas humilier la notre, & cette raison me retînt, où la pudeur ne l'auroit sçu faire. Ah Prince! dis-je à Cormoran, laissez-moi, ne seroit-ce pas à vous à me deffendre de ma foiblesse? N'augmentez pas l'inutilité de ma raison, revenez à vous, rendez-moi à moi-même; je vous aime, helas! vous n'en pouvez pas douter, les preuves de ma tendresse en ont de-

vancé l'aveu. Qu'il m'eſt doux de ne vous avoir pas tout donné, & de ſonger que mon amour a encore mille préſens à vous faire ! joüiſſons du plaiſir de nous adorer, abandonnons nous-y, que nos jours s'écoulent dans notre ardeur, qu'ils ne renaiſſent que pour nous y retrouver ; que le préſent en nous rappellant le paſſé nous encourage à nous aimer ſans ceſſe, & puiſſions-nous dans l'avenir, n'enviſager encore que le bonheur qui nous pénétre aujourd'hui ! heureux d'être tous deux immortels !

plus heureux, de rendre notre amour auſſi éternel que notre éxiſtence? Ah! divine Fée, s'écria Cormoran, je ne puis plus ſuffire à mes tranſports, vos bontez me confondent: ne pouvoir vous en exprimer ma reconnoiſſance, n'eſt-ce pas vous prouver combien elles me pénétrent? Mais, vous ne concevez pas encore vous-même, à quel point elles me ſont précieuſes. Content de vous adorer, quand même vous m'auriez accablé de rigueurs, jugez, s'il ſe peut, de mes tranſports quand je

vous vois partager ma flamme. Heureux de vivre pour vous adorer, pour vous consacrer tous les momens de ma vie! mais malheureux de ne pouvoir mourir, si jamais vous changez pour moi. Cependant Jonquille vous aime; quel rival! & si je n'ai pas à redouter votre inconstance, que ne dois-je pas craindre de son pouvoir, & peut-être de ses agrémens? Je l'avoüerai, lui dis-je, il s'est déclaré pour moi, mais je n'aurai pas long-tems à contraindre ma tendresse, & à supporter la sienne.

J'emploïerai tant de ſoins à le rebuter, & à vous rendre heureux, qu'il gémîra de douleur, autant que vous ſoupirerez de plaiſir. Une paſſion qui n'a plus d'eſpoir, s'irrite d'abord, mais s'attiédit. Ennuïé du peu de ſuccès de ſes ſoins, bientôt, croïez-moi, ſa fierté lui fera porter à une autre, des vœux qu'il verra mépriſez; Mais, contraignons-nous; tout Génie que vous êtes, vous ſçavez combien ſa puiſſance eſt au-deſſus de la votre; ne pouvant trancher vos jours, du moins il les rendroit malheureux,

ſans doute, nous ne nous verrions plus. Ah! je ne puis y penſer ſans frémir. Contents de pouvoir, en public, nous dire par nos yeux que nous nous aimons, reſervons-en les preuves pour des lieux dont nous ſerons ſûrs; Mais, ſortez d'ici, je craindrois, qu'on ne nous y ſurprît, & qu'on ne devinât la cauſe de l'embarras où nous ſommes tous deux; dans une Cour où l'amour fait la principale affaire des Courtiſans, il ne ſeroit pas équivoque. Le Prince, qui craignoit que cette paſſion violente que

je lui marquois, ne fût qu'un caprice, auroit bien voulu, avant de sortir, que des faveurs plus marquées réalisassent son bonheur, mais ce n'étoit pas mon intention de porter si loin ma foiblesse. J'imagine bien que ce n'étoit pas par vertu que j'étois si réservée; je ne sçais pas non plus, si c'étoit par délicatesse, mais j'ai peine à croire, si je n'avois pas fait sortir Cormoran, que j'eusse pû rester avec lui où j'en étois. Ses yeux étoient si tendres, & j'étois si foible! d'ailleurs, il m'avoit marqué

tant de tranſports pour une bagatelle, que j'aurois voulu voir à quel excès auroit été ſa reconnoiſſance, ſi je lui avois donné plus de lieu d'éclater. Il ſortît à regret, & je tâchai de lui cacher que c'étoit à regret auſſi que je le laiſſois ſortir. A peine fûs-je ſeule que je me fis des reproches, non de ce que j'avois fait, mais de l'avoir renvoïé ſi content. J'aurois été au déſeſpoir qu'il eut douté de mon cœur, & je ne trouvois pas à propos qu'il en fût ſi ſûr. Quoique je ne ſçûſſe pas bien encore, tout ce que

nous perdons auprès d'un homme, quand nous avons satisfait ses desirs. Je me doutois bien, quelque enflammé qu'il puisse être, qu'au moins il a perdu le plaisir de la curiosité; & je sentois, par moi-même que ce plaisir tient de la place dans l'ame, & que pour le même objet il n'y peut loger qu'une fois. J'avois résolu, malgré ma passion pour Cormoran, de le laisser long-tems desirer, d'être quelquefois douteuse pour lui; mon amour souffroit à imaginer cette politique, mais elle me parût si nécessaire

néceſſaire, que je ſurmontai mes répugnances à cet égard. Quand je le revis dans la journée, mes yeux fûrent plus müets qu'ils ne l'avoient été le matin, j'y laiſſai même une impreſſion de froideur qui le deſeſpéra; il eſt vrai que certaine du chagrin que je lui avois cauſé, un regard tendre, & plein de feu que j'appuïai ſur lui; travailla à lui rendre ſes premiéres eſperances. Je ſçais que dans le monde, les hommes appellent ce manége de la coquetterie, mais pour qui travaillons nous, ſi ce n'eſt

pour eux? Quels charmes ne trouveroient-ils pas bien-tôt insipides, si nous ne prenions le soin de réveiller leur cœur? Les aimons-nous toûjours tendrement? Sûrs de nous trouver dans une égalité constante, ils ne la desirent plus: Un caprice auquel ils ne s'attendent point, les tire de leur Léthargie, ils se voïent avec déséspoir, sur le point de perdre un bien dont ils ne joüissoient plus qu'avec non-chalance. Le mouvement qu'ils se donnent pour se le faire rendre, renouvelle leurs senti-

mens; ils ne ſe ſouviennent plus que nous étions à eux, ils veulent que nous y ſoïons. Notre perte prochaine leur fait ſeule ſentir combien nous leur étions neceſſaires, ils nous en aiment davantage, & par conſéquent, nous en deviennent plus chers; le cœur y gagne des deux côtez, c'eſt un ſurcroit de tendreſſe qui lui arrive. Un amant n'a-t'il point de fantaiſies à eſſuïer, point de rivaux à craindre, il croit qu'il n'aime plus, ou du moins, que ce n'eſt plus que par habitude, ou par reconnoiſſance.

N'eſt-ce pas un ſervice à lui rendre, que de lui ôter une erreur qui éteint ſes plaiſirs? L'amant tendre revient, quand la maîtreſſe ſenſible diſparoît; les faveurs qu'il recevoit ſans déſirs, redeviennent plus piquantes pour lui, que la premiere fois, dès qu'il a pû imaginer qu'elles lui ſeroient ravies; il ne conçoit même pas, comment il a pû les négliger. Au milieu d'un raccommodement inattendu, quel triomphe pour nous! quel charme pour lui! de ſentir renaître dans ſon cœur, un ſentiment

qu'il n'y distinguoit plus. L'amour, n'est que ce que nous le faisons ; si nous le laissions comme la nature nous le donne, il seroit trop uni ; sans délicatesse, il seroit sans volupté ; nous ne devons ce bien qu'à nous-mêmes ; il falloit le rendre difficile pour le rendre agréable ; notre empire sur les hommes dépend de nous, & quand il nous arrive de le perdre, ce n'est jamais qu'à notre peu d'adresse que nous devons nous en prendre ; s'ils nous en privent, ce n'est pas leur faute : Hélas ! les pauvres gens

qu'ils ſont ! n'y penſeroient pas d'eux mêmes ; Déterminez pour l'eſclavage, ils ne quittent une chaîne que pour rentrer dans une autre ; ils ſentent qu'ils ſont faits pour être toûjours dominez : Mais voulons-nous les fixer ? ne leur offrons jamais un bonheur parfait ; comblons leurs deſirs, mais ne les anéantiſſons pas, au milieu des plus grandes voluptez qu'il leur manque quelque choſe, ne fût-ce même qu'un ſoûpir ! le deſir ne meurt que d'être comblé, & c'eſt une maladie qui ne lui arrive, que

quand nous ne voulons pas la lui épargner. Ah quel enchantement ! s'écria Néadarné. En honneur ! Taupe, ma mie, dit Tanzaï, je n'ai de ma vie rien entendu d'auſſi extraordinaire que vous. Les belles réfléxions ! dit encore Néadarné. Quand il ſeroit vrai, reprit Tanzaï, qu'elles fûſſent auſſi belles que vous le dites, je ne les en aimerois pas davantage. Je les trouve longues, & déplacées, & je ne ſçache rien de ſi ridicule que d'avoir de l'eſprit mal-à-propos. Il y a trois heures au moins, que

Mouſtache nous tient en haleine pour une Hiſtoire que j'aurois faite en un quart d'heure. Je crois que pour conter agréablement, il faut être naïf. Si, par hazard, un fait fournit une réfléxion, qu'on la faſſe, mais qu'elle n'anéantiſſe jamais le fonds; qu'elle ſoit courte, qu'elle ramene l'Auditeur à l'attention qu'il doit avoir pour le narré qu'on lui fait, & que l'on s'épargne, ſur tout, cette envie de briller qui contraint l'eſprit, & lui ôte le naturel: partie! ſi néceſſaire à quelque genre que

ce

ce puiſſe être, que ſans elle, je ne trouve point de vraïes beautez. Je ne parle plus à Mouſtache de ſon Jargon, je vois qu'il eſt né avec elle; mais, à propos dequoi, ce monceau d'idées, toûjours les mêmes, quoique différemment exprimées? Pourquoi, ces choſes dites cent fois, & revêtuës pour réparoître encore, d'un goût qui les rend bizarres, ſans les rendre neuves? Que me ſert à moi qui ai envie d'être promptement au fait de votre Hiſtoire, de ſçavoir toutes les réfléxions que vous

avez faites, après coup, sur vos avantures? Et, une bonne fois pour toutes, Taupe, mes amours, des faits, & point de verbiage. Vous pouvez avoir raison, reprit Mouftache, mais l'essentiel ne doit pourtant pas être traité comme le futile. Eh bien! reprit Tanzaï, elle croit m'avoir répondu. Eh! mais sans doute, dit la Princesse, elle parle bien. Je ne sçache rien de si charmant que de pouvoir parler deux heures, où d'autres, ne trouveroient pas à vous entretenir pour une minute. Qu'importe

que l'on ſe répéte, ſi l'on peut donner un air de nouveauté à ce que l'on a déja dit ? D'ailleurs, cette façon admirable de s'exprimer que vous traitez de Jargon, ébloüit, elle donne à rêver; heureux ! qui dans ſa converſation peut avoir ce goût galant. Quoi ! ne trouver toûjours que les mêmes termes, ne pas oſer ſéparer les uns des autres ceux qu'on a accoutumés de faire marcher enſemble ! Pourquoi ſeroit-il défendu de faire faire connoiſſance à des mots qui ne ſe ſont jamais vûs, ou qui croïent

qu'ils ne ſe conviendroient pas: la ſurpriſe où ils ſont de ſe trouver l'un auprès de l'autre n'eſt-elle pas une choſe qui comble, & s'il arrive qu'avec cette ſurpriſe qui vous amuſe, ils faſſent beauté, ou vous croïez trouver défaut, ne vous trouvez-vous pas ſingulierement étonné? Faut il qu'un préjugé....Par Singe! s'écria Tanzaï, vous m'étonnez ſinguliérement vous-même, & j'admire le peu de tems qu'il vous a fallu pour vous infecter de ce mauvais goût. Mais, finiſſons la diſpute, que Mou-

ſtache acheve ſon Hiſtoire, s'il eſt poſſible, & qu'elle ne me quitte plus ſon Cormoran pour courir après des digreſſions inutiles. Allons, continuez, dit Néadarné, à Mouſtache, & ſur tout, rendez moi compte éxactement de ce que vous avez fait, & non-ſeulement de ce que vous avez penſé, mais encore de ce que vous auriez voulu penſer, n'oubliez pas, en un mot, la plus légere circonſtance. Vous contez ſi bien!

CHAPITRE VI.

Qui ne dément pas les deux autres.

J'En étois donc, reprit Moustache, à ce regard qui le satisfit, il devint amoureux à ne plus se connoître. Que cela m'auroit contenté! si j'avois pû voir son aliénation d'esprit dans toute son étenduë. Mais, ma raison avoit couru après la sienne, & l'amour m'empêcha de connoître son départ, & de souhaiter son retour. Le

Prince, & moi, étions convenus, ainsi que cela se pratique communément, de n'avoir en Public, l'un pour l'autre, qu'une apparence d'amitié, & de politesse, & qu'en particulier, nous nous dedommagerions, ainsi que cela se fait encore, de cette cruelle contrainte. Il y avoit au pied de mon appartement, un jardin où il n'entroit que moi, j'en avois donné une clef au Prince; aussitôt que l'on étoit retiré, j'allois l'y trouver, & tous deux, assis sous un Bosquet de Myrthes, nous nous donnions les

plus tendres assûrances de notre amour. Toutes mes nuits se passoient de la même façon, & je ne l'aurois pas fait pour quelqu'un qui m'auroit moins aimée que Cormoran ne faisoit; mais je sçavois bien que quand mon tein y auroit perdu de son éclat, & que j'en aurois eu les yeux battus, il ne s'en seroit pas apperçu. Ce qu'on ne croira peut-être pas, vû nos desirs, & la commodité que nous avions de les satisfaire, c'est que des rendez-vous si charmans se passoient, sans que les emportemens du

Prince n'attaquaſſent prodigieuſement ma vertu. Quelquefois, il me parloit de ſon martyre, & de la difficulté qu'il trouvoit à le ſupporter, j'en étois quitte alors pour quelque bagatelle dont, en attendant mieux, il vouloit bien ſe contenter : Souvent, je brûlois de lui en accorder davantage, mais la nuit couvroit mon deſordre, & ſa reſpectüeuſe retenuë me ſauvoit de ma foibleſſe. Dans de certains inſtans, je lui en voulois mal, mais je ne le lui diſois pas.

Etonné souvent d'une réserve si inconnuë dans notre Cour, il m'en faisoit des reproches amers. La facilité que je lui avois montrée la premiere fois, ne lui avoit pas laissé prévoir une si longue résistance, j'en étois moi-même surprise, mais je voulois qu'il m'estimât, & l'amour-propre triomphoit en moi de la passion. Quand je m'en souviens cependant, que ces momens sont douloureux, un homme aimable, aimé, qui inspire autant de desirs que vous en pouvez faire naître, est seul

avec vous la nuit. Il prend des libertez que vous ſouffrez, & vous réſiſtez! ce n'eſt pas la vertu qui ſauve une femme de ces dangereuſes occaſions, elle n'en a plus dès-lors qu'elle les cherche. En pareil cas, une coquette peut ſeule ſe garantir des tranſports d'un amant; je ſçais que la coquetterie eſt moins méritoire que la vertu, mais auſſi eſt-elle plus utile. Il y avoit quinze jours que Cormoran, & moi nous nous aimions; & avec les précautions extrêmes que nous avions priſes, il n'y avoit que toute

la Cour qui ſe fût apperçuë de notre intelligence : Cependant, le reſpect qu'on me portoit, empêchoit qu'on n'en fît tout haut des plaiſanteries. Le Génie ſeul, malgré l'intérêt qu'il avoit à connoître mon cœur, ignoroit encore ſon rival. Il ſçavoit qu'il n'étoit point aimé ; mais, ſoit préſomption, ſoit l'idée qu'il avoit de mon indifférence, il ne croïoit pas que je fuſſe ſenſible pour un autre. Enfin, trop amoureux, & trop jaloux pour n'être point clair-voïant, il commença par ſoupçonner

qu'une passion secrete dont mon cœur étoit rempli, étoit ce qui le lui fermoit. Il porta ses regards sur tous les Courtisans, & au milieu de ce crüel éxamen, il les arrêta sur Cormoran. Il avoit découvert en lui, une attention qui lui parût tenir plus de l'amour, que du respect. Il avoit surpris entre nous, de ces regards que malgré la contrainte qu'on s'impose, l'amour anime toûjours trop, pour n'être pas remarquez; l'attention du Prince, quand je parlois, la complaisance flatteuse avec laquel-

le je l'écoutois, les Eloges que je donnois à ſes moindres diſcours, mille choſes, ſur leſquelles on ne s'obſerve point, & qui, toutes légeres qu'elles ſont, parviennent, miſes enſemble, à faire un poids, fixérent ſes ſoupçons, & les tournérent en certitude. Quelque envie qu'il eut d'en ſçavoir davantage, il n'interrogea pas les ſecrets immenſes de ſon art, il n'ignoroit pas que ce ſeroit en vain qu'il voudroit s'en ſervir, & que l'amour, toûjours au-deſſus de lui, dédaigneroit de ſatisfaire ſa curioſité. Ré-

solu de s'éclaircir, il ne s'en fia qu'à lui-même, & jugeant que le tems de la nuit étoit celui que je choisissois pour voir Cormoran avec liberté, il se rendit invisible, & se transporta dans mon jardin. Cette même nuit, j'avois résolu de m'abandonner sans réserve à Cormoran, & de lui donner ma foi. Nous étions déja tous deux dans le Bosquet des Myrthes, lorsque le Génie entra. Il attendoit avec impatience que je fortisse de ma Chambre, quand, des soûpirs trop marquez, partant du Bosquet,

déterminérent ſa route de ce côté-là. Helas! c'étoit nous qui les pouſſions. Contente de mon amant, ſûre de ſa fidélité, preſſée par ſes deſirs, plus encore par les miens je m'étois laiſſée aller ſur un lit de gâzon. Cormoran, moins timide qu'à ſon ordinaire, m'avoit auſſi moins ménagée. Nous ſortions enfin du plus tendre égarement, & nous nous diſpoſions avec ardeur, à nous y remettre, lorſqu'un tourbillon de lumiére nous environna, & nous fit voir, en ſe partageant, le Barbare Génie. A cette vuë,

nous

nous demeurâmes immobiles, nous ne l'attendions pas. Le dérangement où le Prince m'avoit miſe, ſubſiſtoit encore, comme il me menaçoit de le redoubler, je n'avois pas ſongé à la décenée. Lui-même, plus éperdu que moi, étoit dans un état qui fît imaginer à la jalouſie du Génie, les plus crüelles choſes. Ma robbe le couvroit preſque tout entier, & plus le Génie le trouva attentif à admirer je ne ſçais quelles bagatelles qu'en ce moment il conſidéroit, moins il ſe crût permis de lui pardon-

ner. Grüelle! s'écria-t'il, avec une voix tonnante, eſt-ce là comme vous vouliez répondre à ma tendreſſe? Et toi, malheureux, pourſuivit-il en s'adreſſant à Cormoran, as-tu bien ſongé qui tu offenſois, & crois-tu pouvoir échapper à ma vengeance? Elle eſt complette, puiſque tu ne peux mourir, & tous les inſtans de tes jours ſeront marqués par les traits les plus funeſtes de ma colere; qu'on l'enleve, continua-t'il, & qu'on le garde juſques à ce que j'aie ordonné de ſon ſupplice.

Le Prince, à ces paroles, disparût en me tendant les bras. La surprise, & la douleur m'avoient d'abord accablée, mais mon malheur me redonnant des forces. Barbare! m'écriai-je, dequoi peux tu te plaindre? Et qui t'a dit que quand tu aimerois, tu dûsses toûjours être aimé? Quel droit t'avois-je donné sur mon cœur? Oüi, Cormoran m'a plu, & ta fatale présence me fait sentir encore plus vivement à quel point je l'adore. Je ne crains point ta vengeance, quand même tu m'épargnerois, je n'en se-

rois pas plus à toi. Toûjours occupée des maux de mon amant, je ne te verrai jamais que comme le plus odieux de mes ennemis. Puni-moi, ſi tu veux; mais, ſois ſûr que le tems, & les plus grands malheurs ne détruiront jamais mon amour, & qu'il ſubſiſtera autant que mon averſion pour toi.

Eh bien? Perfide! dit le Génie, tu ſeras contente. Déja il s'approchoit pour m'enlever, lorſque Barbacela vînt me ſouſtraire à ſa fureur. J'allai long-tems avec elle dans

les airs, enfin, elle m'abbatit dans cette Prairie où vous m'avez trouvée. Infortunée ! me dit-elle alors, dans quels abîmes affreux, l'amour vient-il de te plonger ? Tu perds pour jamais l'objet de ton ardeur, tu te ſerois perduë toi-même, ſi ma puiſſance ne t'avoit ſauvée de la Barbarie de Jonquille. Fuï, cache-toi à ſes regards juſqu'à ce qu'un tems plus heureux te permette de revoir la clarté du jour. Devien Taupe, & garde-toi de ſortir de cette Prairie. J'ôſe, dans l'obſcurité de l'avenir,

prévoir pour toi un sort plus doux.

Un jour viendra qu'un de mes favoris, mettra fin à tes malheurs, & qu'une Princesse délivrera le tendre Colmoran. Alors, elle me frappa de sa baguette, & je restai, toute aussi Taupe que vous me voïez; avant qu'elle me quittât, je lui demandai ce que le Génie avoit fait de mon amant, & j'appris par elle qu'il l'avoit condamné à faire éternellement la roüe, & la culebure dans les Jardins de l'Isle Jonquille. Vous verrez, interrom-

pît Tanzaï, que c'eſt à cauſe de ſon inclination pour la Danſe que le Génie l'a honoré de ce ſupplice. Au reſte, je ne doute point que ce ne ſoit de moi que la Fée Barbace la vous a parlé, & nous ſerons en ſorte.... Mais, eſſuïez donc vos yeux, dit-il à Néadarné qui pleuroit immodérément; votre pitié va trop loin, eh bien, elle eſt Taupe & rien de plus; quant aux faults que fait Cormoran, cette idée n'a rien de ſi affligeant. Ah que vous êtes peu tendre! lui dit Néadarné, ſongez vous aux malheurs de

deux amans que l'on ſépare, & le Génie ne leur eut-il donné que cette punition, n'en étoit-ce pas aſſez pour les faire mourir de douleur ? Qui me ſépareroit de vous pour un jour, pour une heure, ne cauſeroit-il pas ma mort ? Mais, dit-elle à Mouſtache, combien y a-t'il que vous n'avez perdu Cormorah ? Dix ans ſe ſont écoulez depuis ma funeſte avanture, reprit Mouſtache ; Barbacela eſt venuë me voir quelquefois, & c'eſt d'elle que j'ai ſçu que Jonquille toûjours irrité, aïant appris que j'étois

Taupe,

Taupe, & ne pouvant deviner ma retraite, a ordonné, pour tâcher de m'avoir entre ſes mains, que perſonne ne ſe préſentât devant lui, ſans lui apporter des Taupes, eſpérant qu'enfin, je ſerois priſe par quelqu'un. Sans votre généreuſe pitié, il n'y auroit que trop bien réüſſi, je vous en marquerai ma reconnoiſſance; mon pouvoir, quoiqu'infiniment ſubordonné à celui de Jonquille, ne laiſſe pas de s'étendre loin, nous approchons de ſes états, ſongez ſeulement à me bien cacher.

Vous croïez donc, dit la Princeſſe, que vous reverrez Cormoran? Tout contribuë, répondit Mouſtache, à me le faire croire, les promeſſes de Barbacela, votre rencontre qui commence à faire un changement dans ma fortune, & pluſque tout encore, la tranquillité de mon cœur. Vous qui connoiſſez le Génie, dit Tanzaï, penſez-vous qu'il en vüeille venir avec Néadarné aux dernieres extremitez? La choſe, ſans moi, ne ſeroit pas douteuſe, reprit Mouſtache, le Génie eſt facile à toucher à

Néadarné eſt belle, la ſingularité de ſon avanture le piquera peut être autant que ſes agrémens. Mais, ne pourrois-je pas ſuivre Néadarné? Demanda-t'il encore. Eh! dequoi la garantiriez-vous? Reprit Mouſtache, Jonquille aime la Muſique, vous joüez ſupérieurement de la Vielle, & il pourroit bien vous condamner pour trente ans au moins à faire danſer Cormoran. Laiſſez-moi tout arranger, je vous réponds d'un ſuccès au-deſſus de toute eſperance. Le Prince, que l'idée

de Jonquille inquiétoit trop pour être rassûré par les promesses de la Fée, soûpira, & ne répondît rien, persuadé que Moustache n'empêcheroit pas plus Néadarné de tomber entre les mains de Jonquille, qu'elle n'avoit empêché Cormoran de sauter.

CHAPITRE VII.

Qui fera bâiller plus d'un Lecteur.

PEndant le récit de Mouſtache qui, ainſi que le Lecteur l'a dû ſentir, ne laiſſa pas d'être fort long, on avoit traverſé la Forêt, & le Prince, découvrant de loin une grande Ville, demanda ſon nom. C'eſt lui répondit Mouſtache, la Ville des Barbeaux, elle eſt grande, & peuplée, ſon Roi eſt tributaire du Génie, & ſon

Agent principal dans les affaires amoureuſes. Ce Roi a la complaiſance de prendre une liſte de toutes les beautez de la terre qui ont des avantures ſinguliéres, telles, par éxemple, que celle de la Princeſſe, & le Génie ſe les fait adjuger au Bureau des Fées, où l'on a mille déférences pour lui. Mais, dit Tanzaï, ce Génie s'eſt fait un emploi bien particulier : quelle ſorte de plaiſir peut-il prendre à profiter des malheurs d'une femme? Cela n'eſt ni généreux, ni délicat. Vous avez raiſon, reprit la

Foe, mais cette délicateſſe eſt aujourd'hui la choſe du monde qui le touche le moins; il prétend qu'elle ſeule trouble les plaiſirs, ou que quand elle ne ſe met pas de la partie, ils n'en ſont ni moins réels, ni moins vifs. Il eſt difficile de corriger un homme qui s'eſt fait un ſyſtême, & qui pour l'appuïer ſe fonde d'abord, ſur ce que les femmes à ſentimens ſont toûjours trompé, en lui donnant moins de plaiſir que celles qui ne ſe livrent à lui, que par beſoin, ou par ſenſualité effective, & ſur la folie

qu'il y a à se priver, pour un seul objet, de tous ceux qui pourroient plaire. Cela fait, repartit le Prince, la plus mauvaise façon de penser qu'il y ait au monde. Je suis plus content de regarder Néadarné seulement, que je ne le serois dans les bras de la plus charmante Fée de la terre. Vous n'avez peut-être pas été toûjours si difficile, reprit Moustache, mais quand cela ne seroit pas, il ne faut point disputer sur la volupté, elle prend sa source dans le caprice, & lui seul la détermine.

Je crois cependant, dit Néadarné, que pour cette volupté si recherchée, on a besoin de s'aider de son cœur, & l'homme du monde le plus aimable, si je ne l'ai pas choisi, ne fera pas sur moi le même effet qu'un monstre dont je me ferois une idée séduisante. Bien des femmes qui pensoient comme vous, répondit la Fée, se sont détrompées par l'expérience. On ne peut répondre du moment, il en est où la nature agit seule, & où l'on se trouve précisément dans le cas d'un songe qui offre à vos sens

les objets qu'il veut, & non ceux que vous voudriez. Le songe du Prince en eſt une preuve, il auroit aſſurément mieux aimé rêver de vous, que de la Fée Concombre, cependant.... Oh ſans doute! interrompit Tanzaï qui s'impatientoit des indiſcrétions de Mouſtache, on n'eſt pas maître de ces ſortes de choſes, mais nous approchons de la Ville, & c'eſt une diſpute à remettre à un autre moment. Il n'y a donc pas loin d'ici à l'Iſle Jonquille? Non, dit Mouſtache, à quatre lieües de cette Ville,

on trouve un grand Lac sur lequel l'Isle est située. Des Barques galamment ornées y passent, sans avoir besoin de Conducteurs, les beautez qui ont affaire au Génie, & les remenent de même. Avec ces propos, & plusieurs autres pas plus intéressans, ils entrérent dans la Ville. Tous les Habitans en étoient du plus beau bleu qu'on puisse voir. Quoique le Prince, & Néadarné voïageassent *incognito*, leur air majestüeux, leur nombreuse suite, & la magnificence de leurs équipages firent juger

aux Blüets que ces étrangers étoient des perſonnes de la plus haute diſtinction. Mouſtache preſſa le Prince de ſe rendre au logement qu'on avoit préparé, & témoigna tant d'inquiétude, qu'il ne pût s'empêcher de lui en demander le ſujet. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je tremble, dit Mouſtache, Jonquille eſt dans cette Ville, & je crains qu'il ne me reconnoiſſe. Et que vient il faire ici? Reprit le Prince. Ce n'eſt jamais que l'amour qui l'y améne, répondit la Fée, les femmes de cette Ville

malgré leur couleur, ſont extrémement belles, & quand le Génie n'a rien à faire, il s'amuſe à les honorer de ſa tendreſſe. Les Habitans qui le craignent, n'oſent lui rien refuſer, & beaucoup moins, les Habitantes. Aſſurément! dit Tanzaï, voilà un terrible Génie. Ah Néadarné! que votre beauté, va me rendre à plaindre. Puis-je me flatter, quand je vous regarde, que Jonquille n'ait pas les mêmes yeux que moi? Que fera le pouvoir de Mouſtache? Comment, vous ſauvera-t'elle des

desirs de ce Génie ? C'eſt en vain qu'elle me le promet, plus j'approche de mon malheur, plus l'idée m'en devient ſenſible, je ne puis plus la ſoutenir. Je ſens même, qu'au retour de l'Iſle Jonquille, vous me ſeriez inſuportable, & que ne pouvant plus vous eſtimer, vous ne pourriez plus m'être chere. Soïez toûjours telle que vous êtes ; auſſi-bien, votre premiere forme me ſeroit inutile, ſi elle vous étoit renduë par Jonquille. Content de vous, nous nous plaindrons enſemble de la rigueur de notre deſ-

tinée. Je ne veux que votre cœur, & s'il eſt vrai que la poſſeſſion du mien ſuffiſe à votre félicité, la notre ſera entiére. En un mot, loin de vouloir que vous approchiez de l'Iſle Jonquille, je veux que dès demain nous reprenions la route de Chéchian. Que vous me rendez heureuſe! cher Prince! s'écria la tendre Néadarné; mais ne ſouffrez pas de votre complaiſance pour moi, contente de porter le titre de votre compagne, je verrai, ſans regret, une autre que moi, en remplir les fonctions; elle me

ſera chere par les plaiſirs qu'elle vous donnera : vos loix, ces loix ſévéres ; qu'en vain vous voudriez éluder, n'éxigeront plus notre ſéparation. Quand vos ſujets verront les fruits précieux d'un ſecond Hyménée, ils ne pouſſeront pas la Barbarie, juſques à bannir votre amie. Si je ſuis deſtinée à cet affreux malheur, ſi je dois paſſer loin de vous, mes jours infortunez, du moins, ajouta-t'elle, en verſant les larmes les plus ameres, du moins, ô mon unique bien ! ſi je ſurvis à notre ſéparation, aurai-je la douceur de

de penſer que j'ai contribüé à vos plaiſirs. Que dites-vous? Adorable Princeſſe! s'écria Tanzaï, moi! que je vous abandonne? Qu'une autre que vous attire jamais mes regards? Ah! ne le croïez pas. Periſſe plûtôt le Roïaume que je ne pourrois plus vous offrir! périſſe toute la nature! plûtôt que je me noirciſſe de la plus odieuſe des ingratitudes. C'eſt en vain que les loix voudroient s'armer contre vous, en vain, mes Sujets les feroient-ils parler, dès-à-préſent, je les révoque, elles ſe tairont devant ma puiſ-

ſance, ou malheur à qui les oſera faire revivre. Je me révolterois contre les Dieux mêmes! Non, Divine Néadarné, non, votre éloignement ne ſera pas la recompenſe de votre amour pour moi, & des ſentimens que vous m'avez montrés, lorſque j'étois dans le cas où vous êtes. Ceſſez de m'en parler, le deſtin las de nous perſécuter nous prépare, peut-être, des jours plus heureux, où..... Ne vous en flattez pas, interrompit bruſquement Mouſtache. Le deſtin ne révoque pas ſes arrêts au

gré des mortels, le seul Jonquille peut tout pour vous : D'ailleurs, si la Princesse ne délivre pas Cormoran, que deviendrai-je moi ? Vous voudrez bien, répondit Tanzaï, que cette inquiétude ne prévaille pas sur mes interêts. Le destin d'ailleurs ne m'ordonne rien sur cet article, & je n'imagine pas que vous deviez faire une Loi à la Princesse, d'une chose accidentelle qu'elle est maîtresse de ne pas faire. Mais, que craignez-vous ? Reprit Moustache, quand je vous assûre de ma protection. Eh !

vous tremblez pour vous-même, dit Tanzaï. Ce n'eſt pas la même choſe, répondit Mouſtache, le Génie peut être à redouter pour moi par ma ſituation préſente, ſans que pour cela, je me trouve par tout, ſans pouvoir. Quand la Princeſſe ſera dans l'Iſle, j'ai imaginé pour la ſouſtraire aux empreſſemens de Jonquille, de ne lui offrir qu'un phantôme qu'il prendra pour elle, tant j'aurai ſoin qu'il lui reſſemble.

Je ne prétends pas, dit Tanzaï, qu'il joüiſſe ſeulement de ſon idée, en un mot, je veux

retourner à Chéchian. Je vous plains, mais ſi la Fée Barbacela vous aime tant, elle trouvera aſſez d'autres moïens pour vous rendre votre amant, & votre figure: à ces mots, il ordonna, devant Mouſtache, ſon départ pour le lendemain, & laiſſa cette Fée dans une déſolation que toute la tendreſſe de Néadarné pour elle, ne pût calmer.

CHAPITRE VIII.

Malice de Jonquille : Comment Mouſtache la tourne à ſon profit.

MOuſtache, réduit au point de voir évanoüir ſes derniéres eſperances, & ſentant bien qu'elle ne détermineroit pas Tanzaï au voïage de Néadarné dans l'Iſle Jonquille, réſolût, ſans s'amuſer à des ſupplications inutiles, de ſe ſervir de ce que ſon art pourroit trouver de plus puiſ-

ſant pour délivrer ſon Prince. Il lui importoit peu que Tanzaï y perdît, le peu de cas qu'il faiſoit d'elle, les contradictions qu'elle en avoit eſſuïées, le beſoin qu'elle avoit que Néadarné tombât entre les mains, du Génie, prévaloient ſur toute autre conſidération, & ſans rien témoigner de ſon deſſein, elle chercha dans ſa tête quelque expédient qui pût la tirer d'inquiétude. La nuit arriva qu'elle y révoit encore. Auſſitôt après le repas, les deux époux s'étoient couchés, & Tanzaï toûjours réſolu de par-

tir le lendemain, avoit réïteré ſes intentions. La Fée les laiſſoit dormir, & cherchoit, en vain, un ſtratagême qui lui fût propice, lorſqu'un bruit affreux s'éleva ſubitement dans la Ville. Bon Singe! qu'entends-je là? S'écria le Prince, réveillé en ſurſault. Ah! dit Mouſtache, que ſon art mît d'abord au fait, ce Jonquille eſt bien terrible! Qu'a-t'il donc fait? Demanda Tanzaï. Vous ſçaurez, reprit Mouſtache, qu'il étoit amoureux d'une des plus belles femmes de cette Ville, outré de la réſiſtance qu'elle

qu'elle apportoit à ſes deſirs, il l'a changée en monſtre, & non content de cette punition, il a étendu ſa vengéance ſur toutes les jolies femmes d'ici, & veut qu'elles reſtent laides juſques à ce qu'elles faſſent un voïage dans ſon Iſle. Voilà ce qui cauſe le bruit qui frappe vos oreilles; les Blüets voudroient bien ne pas voir toûjours leurs femmes comme elles ſont, mais la condition à laquelle le Gênie a attaché le retour de leur beauté, leur paroît plus cruelle encore à ſupporter que leur figure. Cette

Ville me paroît peuplée, dit le Prince, & le Génie n'aura pas peu d'affaires à raccommoder ce qu'il a gâté. Quoi? Volupté de mes jours! dit Néadarné, vous croïez qu'il y aura des femmes qui préféreront la perte de leur vertu à celle de leur beauté. Aux Dieux ne plaise! que je pense mal, reprit Tanzaï, mais je ne voudrois pas, si j'étois femme, qu'on me mît à cette épreuve. Quoiqu'il en soit, je répondrois bien qu'avant deux jours il ne restera aucune trace de la vengeance de Jonquille. Un

cri affreux que pouſſa Néadarné en cet endroit, interrompît la converſation. Eh! qu'avez-vous pour crier de la ſorte? dit Mouſtache. Hélas! répondit la Princeſſe, je ſuis bien trompée, ſi je n'ai pas le nez d'un pied au moins plus long qu'à l'ordinaire. Le Prince en ſe deſeſpérant, alla chercher une des bougies qui brûloient dans la Chambre, mais en voïant le viſage horrible de Néadarné, il la laiſſa tomber de fraïeur. Il ne me manquoit plus que cela, dit-il. Donnez-lui le miroir, diſoit Mouſta-

che ; prenez une autre bougie. Le Prince, en tremblant, apporta l'un, & l'autre, & Néadarné se trouva si laide, si vieille, si bossuë qu'elle ne pût retenir ses larmes. La Fée Concombre auroit pû, alors, disputer d'agrément, avec elle. Ne vous affligez pas, disoit la maligne Taupe, qu'importe un mal quand on lui connoit un remède certain? Eh! ce qui me desespére, répondit le Prince, c'est le remede, & quand même il ne m'affligeroit pas, croïez-vous que la vertu de Néadarné lui en per-

mît l'uſage? Hélas! Prince, dit Néadarné terraſſée par tant de malheurs, je ne veux rien faire que vous n'y conſentiez; Et vous, ajouta-t'elle en s'adreſſant à Mouſtache, vous, qui m'aviez promis votre protection, quand dois-je l'éprouver, ſi ce n'eſt dans la ſituation où je me trouve? Ce qui me ſurprend, reprit le Prince, c'eſt que Néadarné ſe trouve envelopée dans la fureur du Génie, elle ne devroit naturellement tomber que ſur les femmes de cette Ville. Qu'ont affaire les étrangéres à tout ce-

ci? Mouſtache, ſi elle l'eut voulu, auroit pû, mieux que perſonne, inſtruire Tanzaï de la vérité de cette avanture, puiſqu'elle ſeule avoit cauſé la Métamorphoſe de Néadarné. Deſeſperée de l'obſtination du Prince à ne point envoïer Néadarné à Jonquille, & ne pouvant délivrer Cormoran que par cette voïe, elle avoit ſaiſi l'inſtant de la vengeance du Génie, eſperant que la laideur exceſſive de Néadarné détermineroit plus aiſément Tanzaï, à la laiſſer aller dans l'Iſle Jonquille. Le Prince ſe

perdoit cependant en lamentations ; la Fée pour le raſſurer, lui dit, que le Génie n'avoit aſſurément pas raiſonné juſte ſur ſa vengeance. Que tant de femmes s'y trouvoient enveloppées qu'il ſeroit obligé de rendre la beauté, à la plus grande partie d'entre-elles, ſans en éxiger aucune ſoumiſſion. Qu'il falloit prendre ce tems pour lui envoïer la Princeſſe, & qu'elle en ſeroit quitte à meilleur marché. Eh oüi ; dit Néadarné, j'en reviendrai plus belle, mais qui me rendra ce que Concombre m'a fait

perdre. Nous n'avons entrepris ce voïage que pour la guérison d'un ſeul mal, j'en ai deux actuellement preſque auſſi fâcheux l'un, que l'autre. Quoique le remede que l'on m'offre, ſoit certain pour tous les deux, je ne dois m'en ſervir, ni pour le premier, ni pour le ſecond. Il vaut mieux, à tout prendre, pour mon Prince, que je reſte laide. L'effroïable figure que je porte, lui fera oublier celle que j'avois, il ne m'aimera plus, mais pour me rendre digne de ſa tendreſſe, il faut que je perde

ſon eſtime. Pitoïable Métaphyſique ! répondit Mouſtache, qu'eſt-ce qui fait le crime ? C'eſt le conſentement. Ce n'eſt pas vous qui vous ſouhaitez entre les bras de Jonquille ; donc vous ne pouvez pas être criminelle. Vous ne deſirez ſeulement pas de recouvrer votre premiére forme ; ce n'eſt que par rapport à votre époux que vous la regrettez, & ſi vous vous ſoumettez à ce qui peut vous la rendre, ce n'eſt que pour lui ; par conſéquent, il ne peut que vous en eſtimer davantage de lui avoir ſacrifié

vos répugnances. N'eſt-il pas vrai? Dit-elle, à Tanzaï. Je ne ſçais pas, répartit-il, ſi votre raiſonnement eſt juſte, mais dans les malheurs qui m'accablent, le parti qui me paroît le meilleur, eſt celui qui m'en délivrera plûtôt. Quand ils auroient pouſſé cette converſation, l'Hiſtorien eſt trop judicieux pour la donner toute entiére au Lecteur. Le bruit cependant continuoit dans la Ville avec tant de force que le Prince fût prié par Néadarné, & par Mouſtache de s'y promener, & de leur dire des

nouvelles de ce qui s'y passoit. Il leur apprît à son retour, qu'à peine la vengeance du Génie avoit éclaté, que toutes les femmes étoient parties en foule pour l'Isle Jonquille, sans en excepter la Reine qui ne pouvant supporter d'être laide un moment, en avoit pris la première la Résolution ; mais qu'à son retour, le Roi l'avoit étranglée de ses propres mains, & qu'il y avoit peu de maris dans la Ville qui n'en eussent agi de même. Cela, ajoûta-t'il, n'empêche pas celles qui sont restées ici, de vouloir par-

tir, & je ſuis bien ſûr qu'avant que le jour ſoit écoulé, pas une femme ici, ne portera des marques de la colere du Génie. Je le ſçavois bien moi, que la vanité d'être belles, l'emportoit toûjours chez les femmes ſur la ſatisfaction d'être vertüeuſes. C'eſt la faute des hommes, reprit Mouſtache: qu'ils recherchent la vertu dans une femme, comme ils y recherchent la beauté; que l'une, leur ſoit d'une auſſi grande reſſource que l'autre, vous nous verrez aimer autant être vertueuſes, qu'être belles.

Mais, laissons cela. A quoi vous déterminez-vous enfin? A laisser partir Néadarné, aussi-tôt que l'aurore aura annoncé le jour; demain, elle verra Jonquille, & demain aussi; je mourrai de douleur. C'est trop assurément d'un des malheurs qu'elle éprouve; & je craindrois enfin qu'on ne me reprochât de ne l'avoir aimée que pour moi-même. Il est peu important de dire comment le reste de ce jour se passa. Craintes toûjours nouvelles de la part du Prince, assurances de fidélité de la part de Néadar-

né, promesses de Moustache à Tanzaï que Néadarné reviendroit de l'Isle comme elle y seroit allée, à sa guérison près, qui, se faisant par art de Féerie, ne couteroit rien à sa vertu. Incrédulité, toûjours ferme de celui-ci qui trouvoit, à ce qu'il sembloit, de la douceur à mettre les choses au pis, tant qu'enfin la nuit arriva. Tanzaï qui, dans la journée, avoit changé dix fois de résolution, se coucha d'avis de laisser partir la Princesse, & Moustache qui avoit quelque chose d'intéressant à dire à

Néadarné, voïant que la douleur ne le conduisoit pas au sommeil, l'y amena par la force de ses enchantemens, & commença ce qui suit.

CHAPITRE IX.

Conversation intéressante de Moustache, & de la Princesse.

VOus voilà bien affligée d'être laide, plus triste encore de la premiére de vos mésavantures; vous craignez le Génie, cependant vous vou-

driez ne pas reſter comme vous êtes, cela fait bien du fracas dans votre tête; il faut pourtant débroüiller le tumulte de vos idées, vous en tirer, le rendre clair, vous faire voir jour dans votre ame, elle eſt ténébreuſe pour vous, vous n'y marchez qu'à tâtons, vos idées ſe tournent le dos, ſont de mauvaiſe humeur contre elles-mêmes, il n'y en a pas une, j'en ſuis ſûre, qui ne s'en veuille, vous ſouffrez de leur contradiction, je veux vous raccommoder avec vous-même, ma raiſon va s'aſſeoir, & les juger, écoutez-

écoutez-moi. Quand je vous ai promis que je vous ſouſtrairois aux tendres emportemens de Jonquille, je vous ai trompée. Aucune force de ce côté ne pourroit agir ſur lui. Votre vertu toute cérémonieuſe qu'elle eſt ſur ſes bienſéances, lâchera priſe, le Génie lui mettra indubitablement le pied ſur la gorge, en un mot, vous ne la conduirez pas à terme, il faut qu'elle choiſiſſe d'étouffer de plaiſir, ou de mourir violemment; vous êtes trop belle pour qu'on lui faſſe quartier, elle ne vous ſervira

même qu'à augmenter l'ardeur de Jonquille. Quand le triomphe ne coute rien, que la vanité d'un homme n'en sçauroit tirer parti, il le néglige. Passons à un autre point. Quant à votre laideur, n'en soïez pas inquiéte, elle est mon ouvrage, & je vous en defferai sans que le Génie s'en mêle. A peine aurez-vous quitté le Prince que vous vous verrez plus belle que vous n'avez jamais été. Ce n'est pas tout, il s'agit à présent de l'essentiel. Le Prince est jaloux, & quand vous lui diriez que vous vous

êtes préſentée ſans riſque au Génie, des marques, qui ne ſont point équivoques pourroient aiſément vous démentir. J'ai un remede excellent pour réparer les outrâges que nous font les emportemens des hommes. Que veut dire ceci, interrompît Néadarné? Quoi! reprit Mouſtache, vous ne m'entendez pas? Avant que vous connûſſiez le Prince..... mais, il n'eſt pas poſſible que vous ne ſçachiez point ce que je veux vous dire; vous conviendrez que dans ces deux nuits fatales où, ſucceſſive-

ment, vous éprouvâtes tous deux, la colere de Concombre, si aucun malheur ne vous étoit survenu, que vous ne pouviez accorder à Tanzaï, ce que sa tendresse éxigeoit de la votre, sans qu'il ne vous arrivât quelque chose de singulier.... je commence à vous entendre, reprit Néadarné. Vous sentez bien, continüa la Fée, que cela ne se feroit pû faire que quelque changement ne se fît en vous. Jonquille, pour vous guérir, éxigera de vous ce dont le Prince a été privé. Ce qui seroit arrivé par le

Prince, arrivera par Jonquille. En ſuivant la coutume naturelle, il ne ſe pourroit pas que vôtre époux ne s'apperçût point de ce que le Génie auroit fait. Eh! qu'importe? Demanda Néadarné. Pour le fonds, cela importe peu, répondit Mouſtache; mais, pour la forme, cela fait une différence. En un mot, cela bleſſe le préjugé, & c'eſt, chez les hommes, ce qu'il faut reſpecter le plus. Or, il faut que je vous mette en état de prouver au Prince, que le Génie vous a reſpectée, ſans cela, vous perdriez ſa tendreſſe,

& quelque chose qu'il puisse vous dire, quelque convaincu qu'il soit que vous ne faites qu'obéir, il auroit l'injustice de vous mépriser, si vous ne reveniez pas à lui, telle qu'il vous imagine. Voilà quel est notre malheur! les hommes, sans cesse, nous accusent d'artifice, &, sans cesse, ils nous mettent dans le cas d'en avoir besoin avec eux. Ils sont tous aussi injustes que Tanzaï, & nous méprisent souvent pour les choses qu'eux-mêmes nous pressent de faire. Il y a mille occasions. Où, par rapport à

leur ſotte vanité, la ſincérité nous deshonoreroit, & dans leſquelles, regle générale, le menſonge nous aſſure leur eſtime. Tel eſt, par éxemple, le cas où vous vous trouvez. Quand même, je ne pourrois pas réparer le tort que vous fera le Génie, vous devriez toûjours ſoutenir à votre époux, que votre vertu n'a point périclité, & mettre tout ſur le compte de la nature plûtôt que de convenir avec lui, d'un malheur qu'il ne vous pardonneroit pas. Enfin, cette idée de préſéance les flatte. Afin

d'appuïer vos discours ; je vous donnerai un secret, immanquable, * il consiste en trois paroles que même je vous écrirai afin que vous ne soyez pas dans le risque de les oublier. Dans un autre tems, sans toutes

* Ici Kisoho-ée se plaint, & le Traducteur après lui, de ce que ce secret de Moustache ne se trouve pas dans ce Livre ; comme le Chinois proteste qu'il avoit voulu le donner à sa Patrie : Le Traducteur qui croit qu'il n'auroit pas été moins agréable à la France, qu'à la Chine, assure ses Lecteurs, que c'est à son grand regret qu'elle en est privée, il les supplie de ne point imputer la perte de ce secret à sa négligence, & il croit devoir les assurer, qu'après de longues expériences, il a été obligé de traiter de fabuleux, tout ce qui se dit sur cet article.

tes ces précautions, vous pourriez le tromper, mais son amour jaloux le rendra clairvoïant, & nous avons plus d'un sens à surprendre. Le secret lui ôtera tout sujet de suspicion; je veux même qu'il le serve plus qu'il ne seroit nécessaire. Plus il s'en plaindra, plus il sera content: Au reste, ne rougissez pas de vous servir de cet artifice. S'il avoit dû porter des marques de la nuit qu'il passa avec Concombre, il n'auroit pas fait difficulté de vous tromper. Il en a été quitte pour vous dire qu'un

ſonge l'avoit guéri, & vous pourrez .... Je me ſuis toûjours bien doutée, interrompît Néadarné, que ce ſonge n'étoit pas vrai, mais quand je lui dirois auſſi que c'eſt un ſonge qui m'a rétablie, ſon avanture lui donneroit moins de foi pour mes diſcours. Oüi, ſi votre récit n'étoit point appuïé par le ſecret que vous ſçavez, répondit Mouſtache; mais le moïen qu'il doute de vous quand il ſe trouvera dans la même peine au moins, que celle où aura été le Génie? Mais demanda Néadarné, ſi

le ſecret alloit manquer? Concombre pourroit bien me joüer encore ce tour-là, vous voïez qu'il vaudroit bien l'autre. Ne craignez rien, répondit Mouſtache, ce ſecret n'eſt pas connu d'elle, ſi le Prince étoit de bonne foi avec vous, il vous diroit qu'il n'a pas dû s'appercevoir qu'elle en ait fait uſage avec lui. Autre article:

Vous vous êtes fait une répugnance ſur Jonquille, elle tombera à ſon aſpect, il eſt aimable. Dans le récit que je vous ai fait de mes avantures, il a paru comme mon Perſécu-

teur, & cette idée, ſans doute, vous l'a rendu haïſſable; mais, je vous avertis, encore une fois, que c'eſt un Génie charmant, & qui joint au pouvoir le plus étendu, les qualitez les plus rares. Peut-être, prendrez-vous une forte paſſion pour lui. Ne le croïez pas, dit Néadarné, mon cœur eſt prévenu d'une ſi forte tendreſſe pour Tanzaï, que je déſirois tous les Génies de la terre, de faire impreſſion ſur moi. Vous êtes encore dans l'erreur là-deſſus, répondit la Fée; le Génie vous mettra à de fortes

épreuves, & Tanzaï qui pourroit soutenir votre cœur, sera absent. Ce sera assez pour moi de son idée, réprit Néadarné, & je rougirois trop, si pour ne lui pas être infidelle, j'avois besoin de sa présence. Avec tous ces beaux sentimens, réprit Moustache, les choses arriveront comme je vous le prédis. Je connois un peu la marche du cœur. Ce qui fait qu'une femme ne manque pas à son amant, c'est qu'elle ne se met point à portée de lui manquer. Dans une occasion fâcheuse, si elle s'y trouvoit,

la nature ſouffleroit ſur le ſentiment, & ne manqueroit pas de l'éteindre: Il eſt vrai que quand il ſe rallume, on eſt bien étonné, mais la choſe n'en eſt pas moins faite. Cela n'arrivera pas par Jonquille, dit Néadarné, & quand je ne ſerois pas vivement occupée d'un autre amour, ce ne ſeroit pas lui que je choiſirois, je ſens que je le haïs. Autre erreur, reprit Mouſtache, ſouvent les hommes, dont les femmes ſe ſont fait une idée rebutante, ſont ceux qui parviennent le plûtôt à leur plaire. Etre haï

d'abord, eſt une voïe qui d'ordinaire conduit à être violemment aimé. Souvent, le caprice agît là-dedans, beaucoup moins que l'amour-propre. Un homme paroît, & ſemble ne voir les attraits d'une femme qu'avec indifférence ; nulle loüange n'échappe de ſa bouche, ſes yeux pleins d'une indolence mortifiante, ne diſent point à ſon ſilence qu'il en a menti : Il la regarde ſans mettre de la politeſſe pour elle dans ſa façon de l'éxaminer ; il vaudroit autant pour, elle qu'elle ne fût pas-là ; ſon ame

ne fait pas ſemblant de l'apperçevoir, peut-être même, paroît-elle s'épuiſer d'attention pour une autre femme qui ſera là; voilà la haine déterminée, & ſi par hazard, cet homme ſi inattentif a du mérite; ce n'eſt qu'à ſa perte, il n'en eſt que plus inſoutenable. S'il étoit ſtupide, s'il portoit de ces cœurs ſur leſquels tout gliſſe, ſon ſuffrage ne ſeroit preſque rien, on n'en ſeroit flattée que parce qu'il faut faire impreſſion ſur tout le monde, mais quelqu'un d'aimable ne point trouver que vous l'êtes auſſi,

cela ne ſe pardonne point : dans l'inſtant, tout ce qu'il a d'agrémens eſt défaut : Parle-t-il bien ; il parle mal, attendu que dans ce qu'il dit, ce que vous deſirez ne s'y trouve point. S'il eſt ſérieux, qu'il eſt morne ! S'il eſt ſenſé, qu'il eſt peſant ? S'il eſt badin, qu'il plaiſante mal ! Voilà votre imagination montée, vous ſentez une averſion qui vous fait mal, tant elle eſt forte. Que cet homme ſi déteſté, ſorte enfin de ſa léthargie, qu'il vous rende des ſoins, je dis ſimplement, de ces ſoins.

d'uſage dans la ſociété, & qui n'affichent rien, le voilà changé, ce n'eſt plus lui; votre vanité ſatisfaite déchire le bandeau qui couvroit vos yeux, l'attention qu'il a fait à votre mérite, fait, pour ainſi dire, éclôre le ſien. Que dans cette ſituation, il diſe qu'il aime, à peine a-t'il prononcé ce mot dangereux, qu'un regard lui rend ſa déclaration, & plus tendre encore qu'il ne l'a faite. Le cœur paſſe d'une extrêmité, à l'autre, on croïoit n'avoir jamais aſſez de haine, on craint de ne ſe trouver jamais

assez de tendresse, c'est-ce qu'on appelle une surprise de l'amour. Jonquille est, avec vous, dans le même cas, vous le croïez affreux, il est aimable, il vous rendra des soins qui vous découvriront d'abord tous ses agrémens, la surprise n'est pas loin. Encore un coup, ne le croïez pas, lui dit Néadarné, j'aime le Prince, & je verrai sûrement Jonquille avec indifférence. Soit, reprit la Fée, je le crois d'autant plus qu'il ne nous est pas nécessaire ni à vous, ni à moi, que vous l'aimiez. Il s'agit seule-

ment de passer une nuit avec lui. Ah ! grand Singe ! quelle sera longue, s'écria Néadarné. Jugez-la sans prévention, répondit la Taupe, vous la trouverez courte. A présent, songeons à cet infortuné Cormoran. Depuis dix ans, l'amour, & la colere du Génie ont sans doute perdu de leur force. Je sçais même que, quelquefois, il fait danser devant lui, ce malheureux Prince, & lui commande des chansons. Jonquille vous donnera des fêtes, saisissez ce moment pour lui demander la liberté de mon

amant, n'accordez, s'il ſe peut, rien à ſon amour qu'il ne me rende l'objet du mien. S'il vous le refuſe, prenez cette Pantouſle. En cet endroit, Mouſtache fit un ſigne de ſa pate, & une Pantoufle, & un papier tombérent en même tems ſur le lit. Voilà, continua-t'elle, le ſecret que je vous ai promis, & qui peut ſe répéter autant qu'on le veut; pour cette Pantoufle, prenez-la, quand vous verrez le Génie aſſoupi, faites la lui baiſer, elle redoublera ſon ſommeil. Quoi! cette Pantoufle le fera dormir? S'écria

Néadarné, quel conte ! ce sont choses qui sautent par-dessus la conception humaine, répondit la Fée : Oüi, cette Pantoufle le fera dormir. Quand vous le verrez dans cet état, allez dans les jardins, chercher Cormoran, montrez-la lui, c'est une de celles que je portois le jour que nous fûmes séparés, il a la pareille dans sa poche, il me l'avoit prise en badinant le jour que nous fûmes si désagréablement surpris par le Génie ; ordonnez lui de les mettre, elles le rendront invisible, sans cette précau-

tion, il ne pourroit pas ſortir de l'Iſle. Mais, interrompît Néadarné, ſi le Génie s'apperçoit à tems de notre fuite? Ne craignez rien, dit Mouſtache, ſon courroux ne ſeroit à redouter que pour Cormoran. D'abord que la nuit fera place au jour, il ne pourra plus rien ſur vous, que vous ne le vouliez; mais, ſerrez ſoigneuſement la Pantoufle, &, le papier, je n'ai plus rien à vous dire, l'aurore ſe montre. Alors, elle éveilla Tanzaï. Ah! jour funeſte, s'écria-t'il, que tu t'es preſſé de me luire! Eh bien,

partie de mon ame, dit-il à Néadarné, êtes-vous toûjours bien laide ? C'eſt, je crois, pis qu'hier, dit la Princeſſe. L'éxecrable Métamorphoſe ! s'écria-t'il, encore, ſi l'une avoit détruit l'autre, j'aurois à m'en conſoler, j'aurois du moins précedé le Génie. Trêve de lamentations, reprit Mouſtache, les équipages ſont prêts, il faut qu'elle parte. Tâchez, dit le Prince à Néadarné, en l'embraſſant, d'éviter les careſſes du Génie, ou du moins que ce ſoit ſi peu que rien s'il vous touche. Vous n'y penſez

pas,

pas, dit Mouſtache, cela revient au même. Oüi dans le fonds, diſoit le Prince, une, c'eſt autant que dix, cependant, dix me chagrineroient plus qu'une. Vous avez de bizarres délicateſſes, repliqua t'elle, mais ne penſez pas à tout cela, & recouchez-vous, vous me ferez quelque conte, vous avez l'eſprit orné. Oh! pour de l'eſprit, répondit-il, je n'en aurai d'aujourd'hui, vous êtes contente vous, vous allez revoir votre Cormoran, graces à la Taupiniere où vous avez vécu, il vous retrouvera com-

me il vous a laissée ; mais Néadarné... laissons cette idée, elle me tuë ; pendant ces discours, Néadarné ne partoit point, & Moustache, craignant que Tanzaï ne la retînt, après avoir assuré, de nouveau, le Prince, que Néadarné ne courroit aucun risque, les obligea tous deux de se séparer, & vît enfin partir la Princesse pour l'Isle Jonquille avec autant de plaisir que Tanzaï en eut de douleur. On verra dans les Chapitres suivans, s'il avoit tort de s'allarmer.

TANZAÏ ET NÉADARNÉ.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE X.

Intéreſſant s'il eſt bien traité.

NE'ADARNE', ainſi qu'on le peut croire, n'alloit pas ſans inquiétude trouver le Génie. On

fait à moins des réfléxions, & sa situation étoit de celles dont toute femme délicate sera toûjours embarrassée. Sa laideur ne l'inquiétoit pas, mais ce qui devoit se passer dans cette Isle lui donnoit les idées du monde les plus desagréables; cependant elle avançoit. Quand elle fût à cent pas du bord, elle fit arrêter ses équipages avec ordre de l'attendre au même lieu.

A peine fût-elle éloignée de ses gens qu'elle prît son miroir, elle y vit avec une secrete satisfaction que Mou-

ſâche lui avoit tenu parole, & que tous ſes agrémens, non-ſeulement étoient revenus, mais étoient même augmentés. Quoiqu'elle n'aimât pas le Génie, qu'elle regardât même comme un grand malheur de lui paroître belle, elle auroit pourtant été fâchée de paroître devant lui dans l'état où la malice de Mouſtache l'avoit miſe. Toute femme veut plaire, même ſans vouloir faire aucun uſage des deſirs qu'elle fait naître; quelque paſſion dont elle ſoit pénétrée, quelque délicatement

qu'elle la ſente, elle a toûjours ſa vanité à ſatisfaire, & comme c'eſt le beſoin le plus preſſé, il faut que l'amour y perde. Elle ſentoit donc une ſorte de plaiſir à penſer que Jonquille ſeroit ébloüi de ſa beauté, & regardoit comme un grand triomphe pour elle, de voir ce Génie, accoutumé à poſſéder les femmes les plus parfaites, avoüer qu'elle l'emportoit ſur toutes. Elle étoit encore occupée de ſes idées, lorſqu'elle arriva aux bords du lac ſur lequel l'Iſle étoit ſituée.

On ne doit pas oublier de dire qu'elle avoit fait charger trente barques au moins des Taupes qu'elle avoit apportées de Chéchian, bien conservées par la miraculeuse protection de Barbacela. La Barque qui lui étoit réservée étoit la chose du monde la plus agréable à voir; ses voiles Jonquilles & argent, étoient chargées de devises galantes, les Cordages étoient de même matiere que les voiles, & un amour qui tenoit le gouvernail, sembloit par son attitude vive, & tendre, annoncer aux belles qui

paſſoient dans cette Iſle, les plaiſirs qui leur étoient reſervés. Néadarné monta dans cette Barque, non ſans fraïeur; naturellement elle craignoit l'eau, & la figure de cet amour qui paroiſſoit ſervir de Pilote, ne la raſſuroit pas. Son voïage cependant fût heureux, & la Barque, quoique ſans Conducteur, fendant les ondes avec une rapidité exceſſive, ne s'arrêta que dans un Port ſuperbe bâti vis-à-vis le Palais du Génie. Néadarné, l'émotion dans le cœur, & la rougeur ſur le front, deſcendit à terre;

terre ; ſon embarras redoubla à la vûë de la multitude accouruë de tous les endroits de l'Iſle, pour l'admirer : quoique ce premier effet de ſa beauté ne lui déplût pas, l'air ricaneur de ces Inſulaires en l'obſervant, lui fit penſer qu'ils ne prenoient pas le change ſur ce qu'elle venoit faire auprès du Génie, & ſa honte fût ſans égale. Elle marchoit toûjours, quoiqu'entourée de ces habitans qui ſe récrioient ſans modération ſur le bonheur de leur Souverain, & ſur le magnifique préſent qu'elle lui

apportoit. Néadarné impatientée de leurs éloges, de leurs discours, & de leur jaunisse, arriva enfin à la porte du Palais, bien persuadée que si le Génie étoit aussi jaune que ses Sujets, sa figure n'étoit pas dangereuse. Les maîtres de cérémonie l'attendoient. Ces gens-là étoient les favoris du Génie, & cette Charge avoit auprès de lui plus d'une fonction. Ils dirent à la Princesse que Jonquille n'auroit pas manqué de venir au-devant d'elle, si des devoirs importants attachés à sa dignité

ne l'avoient pas retenu. En attendant qu'il vînt, on la conduisît dans un appartement ſuperbe, où on lui ſervit une magnifique collation ; elle y étoit encore occupée, lorſqu'une ſimphonie charmante annonça ce Jonquille ſi redoutable. La Princeſſe ſentît ſon cœur en frémir ; l'idée de Tanzaï, celle de ce qu'on alloit éxiger d'elle, la troublérent, & lui firent verſer des larmes : elle étoit encore dans ce deſordre lorſque Jonquille ſe préſenta à ſes yeux : Frappé de l'éclat de la beauté de Néadarné, il

demeura immobile. Néadarné, par politeſſe, s'étoit levée; dans ce premier moment, tous deux ne ſe dîrent rien, mais le Génie ſortant enfin de ſon trouble, pria la Princeſſe de ſe raſſéoir, & ſe mît à ſes genoux. Néadarné n'avoit pas encore ôſé le regarder en face, mais forcée enfin de lever les yeux ſur lui, elle fût extrémement ſurpriſe, & de la majeſté de ſa figure, & de ce qu'elle n'étoit pas jaune; elle fît tous ſes efforts pour qu'il ſe relevât, mais il n'en voulût jamais rien faire, non plus que de lui ren-

dre une main qu'il lui avoit ſaiſie, & ſur laquelle, pour ne point perdre de tems, il avoit déja imprimé pluſieurs baiſers. C'étoit agir un peu bruſquement, mais il étoit ſi accoutumé aux bonnes fortunes qu'il commençoit toûjours par manquer un peu de reſpect. Sa coutume n'étoit pas de borner à ſi peu de choſe ſes prémiéres entrepriſes, & la bouche de Néadarné lui fourniſſant un beau prétexte pour autoriſer ſes empottemens, il alloit en approcher la ſienne, mais Néadarné le repouſſant

avec force, c'eſt vouloir un peu trop promptement, lui dit-elle, me faire enviſager l'horreur de ma ſituation, & .... Je ſçais bien, Madame, interrompit Jonquille, que je ne devrois pas m'emparer d'abord de ce qu'on ne pourroit pas attendre de vous, même après quinze jours de conſtance, mais le deſtin ne me donne qu'un jour, & c'eſt, à ce qu'il me ſemble, vous prouver aſſez mes ſentimens, de ne vouloir pas m'expoſer à le perdre. Quoi ! Seigneur, répondit Néadarné, aurez-vous aſſez

peu de générosité pour abuser de l'état où je suis? Ce n'est pas moi, Madame, répondit le Génie, qui ai éxigé de vous cette démarche, mon empressement doit vous dire à quel point je souhaite de vous être utile; vous avez des répugnances, & je dois vous obliger malgré vous. Mais, reprit Néadarné, pourriez-vous être content, lorsque vous ne devrez qu'à la contrainte, un bien que mon cœur vous refusera toûjours. Je sçais encore, reprit Fonquille, combien la possession de votre cœur me ren-

droit heureux, & je ferois tous les efforts du monde pour me l'acquérir si je croïois pouvoir en venir à bout; mais à quoi ſerviroit de ma part cette délicateſſe, vous en ſeriez plus génée, & je ne vous en paroîtrois pas plus aimable. Le deſtin, en m'offrant les plus doux plaiſirs, me condamne à être privé de ce qui en fait les plus grands charmes, vous vous donnez à moi à regret: Dans ces inſtants que vous pourriez rendre ſi heureux, vous gémirez, votre ſévére vertu vous en fera des momens douloureux:

Je pourrois vous donner de meilleurs conſeils ; il ne tiendroit qu'à vous de vous faire un plaiſir de la néceſſité, elle vous ſeroit moins cruelle ; & vous n'en feriez gueres moins vertüeuſe. Le devoir ne nous eſt pénible, que parce qu'il n'eſt pas l'ouvrage de notre fantaiſie : l'époux le plus aimable ne déplait ſouvent que parce qu'il eſt en droit d'éxiger ce qu'on lui livreroit avec tranſport, ſi l'on ne s'en croïoit pas tributaire. Avec lui, c'eſt une dette qu'on acquitte ; à l'amant, c'eſt un préſent qu'on lui fait.

Il eſt naturel qu'on ait plus de plaiſir à l'un, qu'à l'autre. Je ſuis avec vous dans le même cas; vous ne m'avez pas choiſi, & ce n'eſt que par cette raiſon que vous me haïſſez; mais enfin, vous êtes obligée d'avoir des complaiſances pour moi, & je vous demande, uniquement pour vous-même, de les imaginer moins fâcheuſes. Eh! le puis-je? S'écria la Princeſſe, puis-je ne vous pas déteſter? Mon cœur.... Madame, interrompit le Génie, je ſuis fâché que vous ne me le puiſſiez pas donner,

mais à vous parler franchement, le cœur n'eſt ſouvent qu'une chimére, il n'agît pas toûjours autant qu'on le penſe; je ſuis devenu Philoſophe là-deſſus; voïons donc dequoi il s'agit, quel eſt le ſujet qui vous amene ici? Quoi! vous l'ignorez, dit Néadarné. Je ſçais, répondit Jonquille, à quoi je dois occuper ici votre loiſir, mais ce qui vous fait recourir à moi, m'eſt inconnu. Je guéris tant de choſes que je ne connois pas toutes mes propriétez: N'avez-vous auſſi qu'un remede, dit Néadarné?

Non, Madame, reprit le Génie, & vous êtes la seule à qui j'aïe vû souhaiter que je pûsse en emploïer un autre ; voïons enfin : Qu'avez-vous ? Une écumoire.... Comment, interrompit-il, une écumoire ! ce mal me paroît curieux. Oh ! reprit Néadarné, mon avanture est la chose du monde la plus surprenante, mais je ne pourrai jamais prendre sur moi de vous en instruire. N'importe, dit le Génie, je vous guérirai peut-être sans cela, cependant il en seroit mieux que je sçusse précisément sur-

quoi j'ai à travailler. Vous ſçaurez donc, continua la Princeſſe, qu'en conſéquence de cette écumoire dont je vous ai parlé, le Prince mon époux perdît tout, & qu'il ne lui reſta qu'elle. Depuis, ce qui ne paroiſſoit plus s'eſt rétabli, mais à mon tour, j'ai éprouvé des accidents.... Vous n'ignorez pas que le mariage éxige de certains ſoins.... Puiſſai-je, s'écria Jonquille, ne vous être jamais bon à rien, ſi j'entends ce que vous me dites; Que veut dire une écumoire, qui fait perdre ce qu'on avoit, & qu'a-t'elle

de commun avec les soins que demande le mariage? Parlez-moi plus clairement, je vous en conjure. Néadarné, enhardie alors par les priéres du Génie, lui découvrit de point en point, non sans rougir, ce dont il étoit question. Votre état est fâcheux, reprit Jonquille en soûriant, mais il sera aisé de vous en tirer; votre maladie est pourtant singuliere, & depuis que je me connois, il ne m'en est pas tombé une pareille entre les mains. Je n'en ai pas pour cela une plus mauvaise opinion; mais, Mada-

me, je crains que vôtre indocilité pour le remede n'en rende l'effet inutile : Ne pourriez-vous pas vous en faire une idée moins affreuse, je ne condamne point vos délicateſſes, mais auſſi . . , Eh bien, Seigneur, s'écria Néadarné, ſi vous ne condamnez point mes délicateſſes, n'éxigez donc pas de moi ce qui me déplaît tant ! Madame, reprit Jonquille, je n'éxige rien, il dépend de vous d'accepter, ou de refuſer mes ſervices. Dès ce moment, vous pouvez partir ; mais Seigneur, dit Néadarné,

j'aurai entrepris un voïage inutile? Il ne tient qu'à vous, reprit Jonquille, qu'il ne le soit pas. Ah crüel! s'écria-t'elle, le visage baigné de pleurs. Eh bien, divine Princesse, dit-il en se levant; n'obtiendrez-vous rien de vous-même, & ferai-je toûjours à vous presser de travailler à votre bonheur? Laissons cette conversation, dit la Princesse, elle m'embaraſſe. Je vous embaraſſerois bien davantage, reprit Jonquille, si je ne vous parlois plus de rien, mais je connois trop mes devoirs pour commettre cette impolitesse,

impoliteſſe, & je ſçai que je dois paroître toûjours vous arracher ce que, ſans doute, votre clémence me donnera. En attendant, Tâchez de ne me point haïr, & venez embellir par votre préſence, les fêtes que je vous ai préparées. Le Génie alors prit la main de la Princeſſe, non ſans la lui ſerrer plus qu'elle n'auroit voulu, & elle en roûgiſſant des libertez qu'il prenoit, ſe laiſſa cependant conduire en eſpérant qu'il en reſteroit-là.

CHAPITRE XI.

Qui ne ſert qu'à allonger l'ouvrage.

ON eſtime autant dans une Hiſtoire, des Réflexions judicieuſes que des faits élégamment décrits. On a raiſon; ſi elles allongent le narré, elles prouvent la fagacité de l'Auteur. En ſuivant ce principe, on peut ſe croire permis de réfléchir ici ſur la ſituation de Néadarné. Toute femme qui dira qu'en ſa place elle

n'auroit point eû d'inquiétude, ou ſera une hypocrite, ou une de ces perſonnes à qui il n'appartient pas de connoître les riſques de l'occaſion, & qui s'y ſont toûjours abandonnées ſans réflexion. (Cette idée peut n'être pas claire, mais tant mieux pour le Lecteur; il aura le plaiſir de l'interpréter à ſa fantaiſie.) Il eſt rare qu'une femme du monde ſe trouve dans un cas dangereux pour elle, ſans qu'elle le veüille; ſa vertu n'eſt jamais violentée par les circonſtances, & quoique l'on ait entendu dire à

plus d'une, qu'en donnant à ſon amant tel rendez-vous où elle ſuccomba, elle ne l'auroit par fait, ſi elle n'avoit pas cru s'en tirer à ſon honneur, on devra toûjours croire qu'elle ne doutoit pas de ce qui arriveroit, & la preuve de cela, c'eſt qu'un homme à qui l'on aura donné un de ces innocens rendez-vous, n'a qu'à n'en point faire uſage pour être brouillé preſque ſans reſſource, avec la vertüeuſe beauté qui ſe ſera renfermée avec lui. Les femmes ont pour ſauver leur vertu bien des reſſources;

l'habitude où elles ſont de voiler leurs mouvemens, & ce principe de bienſéance, & d'orgueil qui les étouffe; notre timidité, notre reſpect pour elles, & preſque toûjours l'ignorance où nous ſommes des idées qu'elles ont avec nous, & la crainte de leur déplaire, voilà ce qui fait ordinairement les forces de cette formidable vertu qui nous en impoſe; l'idée du plaiſir un peu réfléchie ſurmonte infailliblement dans le cœur, toutes les idées de préjugé. D'elle-même une femme peut ne ſe pas arrêter

aux images qui pourroient blesser sa pudeur, mais, qu'un amant se présente, & qu'il plaise, qu'est-ce alors pour elle que la vertu? Si elle combat encore, ce n'est plus pour la sauver, elle y perdroit trop. Mais il faut céder avec honneur, & mettre du grand dans sa foiblesse, tomber décemment, en un mot, & pouvoir s'excuser soi-même quand on réfléchit à son desordre. Peu de femmes tombent d'accord de cette vérité; mais cela n'empêche pas qu'elle ne soit constante. Néadarné n'avoit

pas pour faire briller sa vertu le tems que l'on prend d'ordinaire, plus ou moins selon la pruderie, la majesté, & la dissimulation de la personne attaquée. On ne lui donnoit qu'un jour, encore n'étoit-elle pas sûre que sa résistance allât jusques au bout. Le Génie étoit aimable, impatient, & dans l'habitude de vaincre: Il connoissoit le cœur, faisoit profit de tout, & ces sortes de gens sont extrêmement dangereux. Ils amènent le moment, & ne s'y trompent pas. Elle étoit défendue à la vérité

par la passion qu'elle ressentoit pour Tanzaï, mais pour les intérêts de cette même passion, il étoit important qu'elle la blessât, d'autant plus excusable encore que son époux ne seroit jamais instruit de ce qui se passeroit dans l'Isle. Que de raisons pour succomber! & il n'y en avoit qu'une, imaginaire encore, qui pût l'en empêcher. Que de personnes qui blâmeront la Princesse, auxquelles il n'en faudroit pas tant! Suivant ce raisonnement qui pourroit être de moitié plus court, la Princesse n'étoit pas

pas ſans émotion pendant que Jonquille la conduiſoit. Il lui fit traverſer des Appartemens immenſes, plus ornés encore par le goût, que par la magnificence, quoiqu'elle y fût exceſſive. Du Palais, on entroit dans des jardins charmants ; tout ce que l'art a pû imaginer de plus correct, & de plus brillant, étoit joint dans ces lieux, aux beautez les plus ſimples de la nature. On voïoit d'un côté, des grottes ruſtiques, & des ruiſſeaux dont le murmure tranquille invitoit au plus doux repos, ou aux

plus tendres plaiſirs. De l'autre, c'étoient des caſcades à perte de vûë, des cabinets ſuperbes, des ſtatües d'un grand prix. Là, on s'égaroit dans les routes tortueuſes, & inégales d'un bois que ſon irrégularité ne rendoit que plus agréable. Ici, des allées d'une hauteur ſurprenante, & compaſſées avec ſoin, offroient une promenade plus aiſée, mais moins voluptüeuſe. Les Parterres raviſſoient par la variété, & la beauté des fleurs dont ils étoient ornés; Flore y avoit à jamais fixé ſon empire, & Zé-

phire l'y trouvoit si belle qu'il semblait en l'y caressant sans cesse, avoir pour toûjours renoncé à son inconstance. Des oiseaux de toutes les espéces habitoient dans ces jardins ; la Tourterelle mêloit ses tendres accens aux chants vifs, & légers du Serin, & du Rossignol. Des Nymphes charmantes y formoient des danses. Des Bergers plus galants que ceux des bords du Lignon chantoient sur leur muzette un amour, qui quoique toûjours heureux, n'en étoit pas moins fidele; tout enfin parloit amour dans ces

délicieux Boccages, tout l'offroit aux yeux, tout l'inſpiroit au cœur, il ſembloit qu'on le reſpirât avec l'air de ce ſéjour enchanté. La volupté aſſiſe au milieu de ce jardin, ordonnoit elle-même les plaiſirs, & répandoit ſur eux ce charme ſi flatteur que ſans elle ils n'ont jamais. Les amours la couronnoient de fleurs, & formoient autour d'elle les jeux les plus badins. Néadarné ne pût réſiſter à tant d'objets, & malgré elle, ſon cœur s'émût; elle ſe ſentit ce mouvement de tendreſſe qui trouble les ſens, &

les prépare à un plus grand desordre. Jonquille qui s'apperçût de ce qui se passoit dans son ame, la regarda avec des yeux qui peignoient si bien ses desirs, que Néadarné ne pouvant supporter leur éclat, interdite, troublée, soupira, & si doucement que Jonquille voulût dans l'instant même, lui faire voir un bosquet qui se trouvoit sur leur route. Néadarné distraite par la confusion de ses idées, s'y laissoit conduire, mais en approchant de ce bosquet elle le trouva si sombre, & jettant les yeux sur

le Génie, le vît si amoureux, que revenuë à elle-même, elle refusa sechement d'y entrer. Jonquille qui sçavoit qu'il y a plus d'un moment dans la journée, voïant celui là passé pour lui, ne la pressa pas davantage, & la conduisît du côté où les Nymphes, & les Bergers formoient les danses les plus agréables. Nézdarné s'en occupoit, lorsqu'un homme parti avec une viteſſe extrême d'un des bouts du jardin, vînt, en faisant la roüe, & la culebute, donner au milieu de la danse, & la détanger.

La Princeſſe, à ſon emploi, le reconnût d'abord pour Cormoran, mais voulant cacher au Génie, l'intérêt qu'elle y prenoit. Voilà, lui dit-elle, un homme qui s'eſt fait une danſe ſinguliere. Il ne danſe pas ainſi pour ſon plaiſir, répondit Jonquille : J'ai peine à croire, reprit Néadarné, que ce ſoit pour le vôtre. Vous ne connoiſſez pas ce Sauteur, dit le Génie, c'eſt l'homme du monde qui a le plus de talents, & qui ſeroit en même tems le plus heureux s'il n'avoit pas mérité ma colere en m'enlevant le

cœur d'une Fée que j'adorois. Trop humain pour ordonner des ſupplices crüels, je me ſuis contenté de le garder toûjours dans mes jardins, occupé à remplir la pénitence que vous lui voïez faire. Ah Seigneur! s'écria Néadarné, daignez ſuſpendre ſon ſupplice! Approche malheureux, dit le Génie à Cormoran, oſe lever les yeux ſur ton maître, va au Palais, & fais tes efforts pour amuſer l'objet divin qui veut bien commander dans ces lieux. Cormoran ne répondît que par une profonde révé-

rence, & prît le chemin du Palais, non ſans faire encore quelques culebutes, tant eſt grande la force de l'habitude. Néadarné, en remerciant le Génie, ne pût s'empêcher de le regarder, & le trouva ſi ſupérieur à Cormoran, quoique ce dernier fût aimable, qu'elle accuſa Mouſtache de caprice de n'avoir pas répondu à la tendreſſe de Jonquille. Elle en étoit même déja au point de le trouver auſſi beau que Tanzaï, ſans cependant que cette comparaiſon tirât à conſéquence pour elle ; elle ne

pût même penſer à ſon époux qu'en ſoûpirant, & elle ſe confirmoit plus que jamais dans la réſolution de lui être fidelle, lorſqu'on vînt annoncer qu'on avoit ſervi. Le Lecteur voudra bien, tant pour ſa commodité, que pour celle de l'Auteur, ſauter tout d'un coup du jardin dans la ſalle à manger, d'autant plus qu'il n'y peut rien perdre.

CHAPITRE XII.

Où l'on verra, entre autres choſes, combien la Muſique a dégénéré.

CEtte ſalle à manger étoit, à ce qu'on aſſûre, extrémement belle, & le répas étoit digne de ceux pour qui il étoit préparé. Néadarné étoit placée vis-à-vis le Génie, cette ſituation lui déplaiſoit; car enfin, on regarde ordinairement devant ſoi; elle ſe voïoit condamnée à ne pas

lever les yeux, ou à regarder Jonquille qui, de son côté, commençant à devenir fort amoureux, lorgnoit de la façon du monde la plus incommode. Néadarné, entre autres choses, fût surprise de ne pas voir paroître de Taupes sur table. Seigneur, dit-elle au Génie, vous contraindriez-vous pour moi, que je ne vois point ici votre mets favori? J'ai pourtant apporté une assez grande quantité de Taupes pour que l'on pût vous en servir. Moi! Madame, dit Jonquille, je ne mange point de

Taupes, c'eſt le Gibier du monde dont je fais le moins de cas. Qui vous a donc fait ce conte-là? On m'avoit aſſuré, reprit-elle, que c'étoit ce que vous aimiez le mieux, ſi cela n'eſt pas, à quoi vous ſert-il d'en dépeupler la terre? J'ai eu des raiſons eſſentielles pour le vouloir ainſi, Madame, reprit le Génie, mais elles ont ceſſé, je ne pourſuis plus l'ingrate qui m'avoit outragé. Le ſupplice de ſon amant, & l'état où elle eſt contrainte de vivre, me vangent aſſez d'elle, & ma colere s'eſt éteinte lorſque

mon amour s'eſt diſſipé. Ceci eſt pour moi une énigme, reprit Néadarné: il ſera aiſé de vous l'expliquer, reprit Jonquille: Ce malheureux que vous voïez là-bas avec ce tympanon, celui qui vous doit le jour heureux dont il joüit, eſt l'indigne objet que l'on m'a préféré. Mais Seigneur, dit Néadarné, puiſque vous n'avez plus d'amour, pourquoi perpétüez vous votre vengeance? Pour me pardonner d'être crüel de ſang froid, reprit-il, il faudroit que vous ſçûſſiez avec quelle indignité j'ai été

joüé, & les tourmens affreux dont mon cœur s'eſt vû la proïe. Terminons, de grace, cette converſation, & n'empoiſonnez pas, en me rappellant un ſouvenir ſi fâcheux, le plaiſir dont votre vûë me pénétre.

Si ce plaiſir étoit auſſi vif que vous voulez que je le croïe, répondit la Princeſſe, vous n'entendriez parler de votre ancien amour que comme d'un ſonge dont vous pourriez à peine vous rappeller l'idée, votre rival ne ſeroit plus un ennemi pour vous, & vous

oublieriez, en me regardant, que quelqu'autre a pû vous inſpirer de la tendreſſe. Quelqu'un croira ſans doute à ce diſcours que Néadarné ne faiſoit pas ce reproche au Génie ſans qu'un peu de paſſion s'en mêlât. Kiloho-éé a été prêt de le croire auſſi, cependant comme il faut ſe garder d'interpréter trop promptement en mal des actions qui peuvent être innocentes, & que d'ailleurs on doit avant que de prononcer ſur une matiére délicate, en enviſager toutes les faces, il a cru, après une profonde

fonde réfléxion, que Néadarné n'avoit paru un peu jalouſe que pour obtenir plus facilement Cormoran de Jonquille. Cette interprétation eſt vraiſemblable, Néadarné n'aimoit pas aſſez Jonquille pour être jalouſe d'un amour paſſé, & la tendreſſe qu'elle conſervoit pour Tanzaï devoit la laiſſer là-deſſus dans la froideur que l'on a pour les choſes indifférentes. Jonquille, qui, quoique fort aimable, étoit auſſi vain qu'un autre, ne ſe fit pas toutes ces idées, & remercia la Princeſſe, autant que par la

bonne opinion qu'il avoit de lui même, il s'y crût obligé. Ah belle Princeſſe ! lui dit-il avec tranſport, ſi j'ai paru ne pas oublier abſolument auprès de vous la tendreſſe que j'ai eûë pour une autre, Perſonne du moins, n'altérera jamais celle que je me ſens pour vous. Il lui tînt encore beaucoup d'autres diſcours, tous fort paſſionnés, & que pourtant l'Auteur ne nous a pas conſervés ; ſoit qu'il les ait trouvés trop difficiles à rendre ; ſoit qu'il n'en ait point fait de cas, c'eſt ce qu'on ne ſçait pas poſitive-

ment. Jonquille alloit, ſans doute, continüer à ennuïer Néadarné, lorſque celle-ci pour l'en empêcher, lui témoigna l'envie qu'elle avoit d'entendre chanter Cormoran. Ce malheureux Prince s'avança, & s'accompagnant de ſon tympanon avec une délicateſſe infinie, il chanta de la voix du monde la plus touchante, n'importe ſur quel mode, l'excès de ſon amour, & de ſes tourmens. Tous ceux qui étoient dans la ſalle en fûrent ſi attendris que les ſanglots ſe fîrent entendre par tout. Néa-

darné qui avoit le cœur très-compatiſſant fondoit en larmes, & pouſſa ſi loin ſon étouffement qu'il fallût lui couper ſon lacet. Jonquille lui-même en avoit les larmes aux yeux, & voïant que la douleur ne diſcontinüoit pas. Traitre! dit-il à Cormoran, t'ai-je ordonné de faire pleurer ma Princeſſe, & toute mon Iſle? Finis la déſolation publique, chante mes plaiſirs, ou crain que je ne te donne de nouveaux malheurs à mettre en Muſique.

Eh ne le grondez pas! dit

Néadarné, il m'a ſerré le cœur, je l'avoüe, mais j'ai eû à pleurer, un plaiſir inéxprimable. A peine avoit-elle ceſſé de parler que Cormoran qui craignoit la colere du Génie, chanta un air ſi guai & le joüa avec tant de vivacité, que l'affliction diminuant d'abord, & l'air que chantoit Cormoran redoublant toûjours de guaïeté, il fût impoſſible aux Courtiſans du Génie de ſe contenir, & le reſpect qu'ils lui devoient, ne pût les empêcher de former ſur le champ une contredanſe. Jonquille auroit

bien voulu se fâcher ; mais entraîné par la force de la Musique, il se leva, prêt à se mettre de la partie. Néadarné charmée de le voir si sensible aux talents de Cormoran, lui parla encore de le remettre en liberté, mais il reçût si mal cette proposition, & parût s'offenser si fort de ce qu'elle pensoit à ce Prince, quand elle n'auroit dû, à ce qu'il croïoit, penser qu'à lui, qu'elle résolût de se servir de la Pantoufle, puisqu'on n'en pouvoit rien obtenir. On leva table, & après le caffé,

Néadarné voulant occuper Jonquille, lui propoſa une partie de Berland à cinq. Soit, dit Jonquille, joüons au Berland en attendant l'Opera. Ecoutez, Cormoran, ajoûta-t'il, aïez ſoin de tout, & ſongez à ſçavoir mieux votre rôlle que vous ne fîtes la derniére fois. Cormoran partît. Il eſt donc bon pour l'Opéra? Demanda Néadarné. Oüi, dit le Génie, s'il ne chantoit pas faux, ſi ſes tons n'étoient pas glapiſſants, s'il paroiſſoit moins fat ſur le Théatre, & qu'il y minaudât moins, il ſeroit fort bon Ac-

teur. En achevant ce discours, on se mît au jeu, & Néadarné faisant, ou tenant perpetuellement va tout, aïant sans cesse Berland favori, ne filant point, cavant au plus fort, joüa avec un agrément infini. Pendant le jeu, Jonquille avoit avancé ses jambes sous la table, & Néadarné, ne sçachant à qui elles appartenoient, distraite comme une Princesse, s'en fit un Coussin. Bien des gens ont blâmé cette facilité de Néadarné, sur tout dans les termes où elle en étoit avec Jonquille. Mais, qui ne sçait

que

que ce qui tire à conſéquence pour les particuliers, n'eſt rien pour les perſonnes d'un rang élevé? Une femme de condition ne fait-elle pas ſans riſque toute la journée, des choſes qu'une autre qu'elle, n'oſeroit ſeulement jamais penſer. N'eſt-ce pas même, ce noble mépris des uſages qui la diſtingue plus que ſon rang? D'ailleurs, une preuve que Néadarné ne s'apperçut point que ce fût ſur les jambes du Génie qu'étoient poſées les ſiennes, c'eſt qu'elle ne l'obligea pas à les remettre convenablement, & qu'elle

n'eut point de diſtractions ; Jonquille à la vérité en conçût de grandes eſpérances, mais qu'importe ? Néadarné pouvoit bien n'en être pas plus coupable. Que ſeroit-ce donc ? Si les femmes étoient obligées de répondre de tout ce que la fatüité des hommes leur fait imaginer ſur leur compte. Ne tirent-ils point parti, & des égards innocents qu'on a pour eux, & même du peu de cas qu'on fait de leur perſonne ? Qu'on les regarde, c'eſt deſir. Qu'on ne les regarde point, c'eſt diſſimulation. Les fem-

mes ſeroient bien malheureuſes ſi elles penſoient, ou ſi elles ſentoient le quart des impertinences que les hommes leur attribüent. Ordinairement ils ne les croïent ridicules que quand ce ſont eux qui le ſont. Jonquille, ainſi qu'on l'a déja dû remarquer, étoit avantageux; plein de confiance; déja il alloit demander compte à la Princeſſe de la faveur qu'elle venoit de lui faire lorſque le jeu finit, & qu'on vînt dire qu'on les attendoit pour commencer l'Opéra. Jonquille y conduisît la Princeſſe

toûjours lui parlant de sa flamme, & elle, le laissant toûjours faire, puisqu'il étoit écrit par le destin qu'elle ne devoit, ni ne pouvoit lui imposer silence.

CHAPITRE XIII.

L'Opéra.

IL seroit difficile de bien décrire l'Opéra de l'Isle Jonquille. Kiloho-ée en quelques endroits se plaint de la sécheresse de l'Auteur Japonois qui, à son tour, médit du Chéchia-

nien, ce qui ſuppoſe que ſans parler des autres Traducteurs, le François ſe plaint de tous les trois, & que le Public ſe plaindra du dernier, & lui imputera, ou de s'être trop étendu ſur des matiéres ſtériles, ou d'avoir paſſé trop légérement ſur des objets intéreſſants. Mais, à moins de manquer de ſincérité, le Traducteur peut-il donner des récits qu'il n'a pas trouvés, & s'il les imaginoit dans les circonſtances où ils pourroient être néceſſaires, ne ſe ſentiroient-ils pas du ſiécle où il vît, & pour-

roit-il en se transportant même dans des tems aussi éloignés que sont ceux où ont vécu ses héros, rendre parfaitement des usages dont il ne reste plus aucune connoissance ? N'est-il pas plus à propos qu'il en prive ses Lecteurs, que de leur débiter des fables dont ils sentiroient bientôt l'absurdité ? Le devoir d'un Traducteur fidele n'est autre chose que de suivre littéralement son Auteur, si ce n'est que lorsqu'il ne l'entend pas bien, il peut le périphraser, le commenter, l'ajuster ; le Traducteur de ce li-

vre avoüe franchement que n'entendant pas parfaitement ſon Auteur, il lui a prété autant de ſottiſes pour le moins qu'il lui en aura épargnées; qu'il eſt devenu long, où le Chinois étoit court; précis où il ne l'étoit pas; obſcur où il étoit clair; Railleur où il étoit Moral; Galant où il étoit Philoſophe, & que de toutes les fautes qu'il a faites, il n'en fait excuſe, ni n'en demande pardon au Lecteur de quelque façon que ce puiſſe être, puiſque le Livre n'en ſeroit pas meilleur, & que cet aviliſſe-

ment ne le rendroit pas plus eſtimable. Toutes ces raiſons bonnes, ou mauvaiſes, feront qu'on ne ſçaura qu'imparfaitement ce que c'étoit que l'Opéra dont il eſt ici queſtion. A qui s'en prendre? Un Hiſtorien imagine quand il écrit, que la poſtérité ſera au fait des uſages qui régnent de ſon tems, & c'eſt ce qui fait qu'aujourd'hui, on ne ſçait que par des conjectures, encore très hazardées, qu'elle étoit la façon de vivre particuliere des Romains, & qu'une choſe de cette importance occupe mille

Sçavans qui y emploïent, ſans fruit, leurs précieuſes veilles. Après un exemple tel que celui-là, le Traducteur doit être excuſé, & s'il ne l'eſt pas, il ne s'en doit plus mettre en peine. S'il avoit à rendre raiſon de toutes les impertinences qui ſont dans ce Livre, il ne finiroit point: Il eſt donc à propos qu'il diſe, pour terminer ce long raiſonnement, auſſi ennuïeux pour lui, que pour les Lecteurs, que dans l'Iſle Jonquille, vulgairement le Poëme d'un Opéra étoit ridicule, qu'il conſiſtoit en de

vieilles Fables doucereuſement r'habillées; qu'eſſentiellement, le ſtile en étoit fade, & la Poëſie lâche; qu'il ne s'y agiſſoit ni de conduite ni d'intérêt, que l'on y faiſoit danſer à tous propos, les gens du monde qui devoient danſer le moins, que la perſonne la plus affligée y venoit chanter ſes peines, & que plus d'un héros bleſſé à mort, venoit ſur le Théatre faire ſon teſtament, avec un accompagnement de flutres: Qu'il y avoit des entrées de fleuves, & que le Dieu le plus grand, ſouvent deſcen-

doit des Cieux uniquement pour faire, ou pour dire une ſotiſe. Au reſte, ce ſpectacle étoit magnifique & plaiſoit ſurtout par la décence qui y régnoit. Toutes les Actrices étoient Nymphes, & l'on en trouvoit auſſi bien dans les chœurs, que dans les rôlles principaux; inſtruites à joüer toutes ſortes de perſonnages, tantôt veſtales, tantôt prétreſſes de Venus, paſſant de la garde du feu ſacré, aux doux myſtéres d'Amathonte, ſuivantes de la vertu, & de la volupté, s'acquitant égale-

ment bien en Public de l'un & de l'autre rôlle, ce n'étoit jamais qu'en particulier ; que l'on ſçavoit quel étoit celui des deux qui leur coutoit le plus ; elles ne découvroient pas à la vérité les ſecrets de leur art à tout le monde, l'amant le plus enflammé, & le plus aimable auroit marqué vainement de la curioſité. Le caprice même ne pouvoit rien ſur elles, l'ambition ne les ſéduiſoit pas davantage, & il falloit qu'une divinité plus puiſſante que les autres, les déterminât à paroître ce qu'elles

étoient. Ces foibles particularités que Kiloho-ée nous a conservées de ce spectacle suffisent, à ce qu'on croit, pour en donner une idée, & pour montrer aux Lecteurs combien ces Actrices étoient loin de la sagesse, & du désintéressement qui font aujourd'hui l'unique caractére des nôtres, & combien les Poëmes de cette Isle, & leurs agrémens perdroient auprès de ceux que l'on admire à présent. En cas qu'une si longue digression fît perdre le fil de l'Histoire, on rapellera ici que Néadarné

alloit à l'Opéra, qu'elle y étoit conduite par Jonquille, qu'il lui tenoit des discours dont sa pudeur étoit allarmée, & qu'elle les écoutoit avec patience, autant par politesse, que par l'impossibilité de faire autrement. Aussi-tôt qu'ils fûrent arrivez à l'Opéra, on le commença. Quoique Cormoran y fît des merveilles, ils n'en fûrent amusés ni l'un, ni l'autre. Jonquille étoit devenu amoureux, & voulant tout devoir aux sentimens de la Princesse, sa conquête lui paroissoit douteuse.

Néadarné de ſon côté, malgré ſa paſſion pour Tanzaï, & ſa vertu naturelle, commençoit à s'inquiéter. Devoit-elle refuſer, ou non ? Retournera-elle auprès de ſon époux comme elle en eſt partie ? Mettra-t'elle en œuvre le ſecret de Mouſtache ? N'eſt-il pas pour la rétablir d'autre reméde que celui qu'on lui propoſe ? Peut-elle le prendre ſans danger ? Ce Génie eſt aimable, & pour comble de malheurs, il témoigne qu'il aime ; ſa tendreſſe eſt bien plus à craindre que ſa puiſſance ! Quel crime pour

elle ; ſi cédant enfin à la néceſſité, ſon cœur l'approuve, & s'y conforme ! on eſt ſi fragile ! elle ſe trouve dans une ſituation ſi délicate ! ce malheureux Prince, objet de toute ſon ardeur, languit abſent d'elle : Il gémit de penſer, ſeulement à ce qui lui doit arriver. Peut-être ſoupçonnera-t'il ſon avanture ? Et, ſi le ſecret de Mouſtache n'eſt pas bon ? Cependant il doit l'être ; le moïen ! qu'aïant beſoin d'elle, cette Fée voulût la tromper ? Qu'il ſe trouve bon, en eſt-elle moins coupable ? Mais,

ce

ce Prince, ſource de toutes ſes inquiétudes, ne s'eſt-il pas livré aveuglément à la Fée Concombre ? Ne croïoit-il pas d'abord qu'une Déeſſe récherchoit ſes empreſſemens, & quoiqu'il ait été puni de ſon infidélité, en a-t'elle été moins commiſe ? Il l'a à ſon retour païée d'un ſonge, n'appartient-il qu'à lui de rêver ? Cependant, ſi elle le lui rend, la croira-t'il ? Qu'importe après tout, & de quel droit, coupable comme il l'eſt, oſera-t'il lui reprocher une faute involontaire, quand la ſienne

ne l'a pas été ? Pourquoi a-t'il couché avec Concombre ? Cette idée fût la derniere de la Princeſſe, & le ſouvenir de ſon injure lui fit preſque voir la vengeance néceſſaire. Tant il eſt dangereux d'avoir tort avec les femmes ! il eſt pourtant vrai au fonds, que tort, ou non, cela revient ſouvent au même. Jonquille, comme l'on doit voir, ne perdoit point à ce petit raiſonnement que la Princeſſe faiſoit en elle-même. Il avoit obſervé tous ſes mouvemens, & le regard qu'elle lui avoit lancé en finiſſant de

ſe rendre compte, l'avoit inſtruit de ſes derniéres diſpoſitions à ſon égard. Quoiqu'il eut fait ſemblant avec la Princeſſe d'ignorer la raiſon qui la conduiſoit chez lui, il en avoit été inſtruit à fonds par Concombre qui, en lui faiſant valoir la beauté dont elle lui aſſuroit la poſſeſſion, ne lui avoit déguiſé aucune circonſtance de l'avanture. Ce n'avoit été ſans doute que pour mieux pénétrer les ſentimens de Néadarné qu'il l'avoit obligée à raconter elle-même ſon Hiſtoire; peu accoutumé à ſe pren-

dre de ſentiment, il n'avoit ſongé d'abord qu'à ſe rendre heureux malgré la répugnance de Néadarné; mais depuis, ſon extrême beauté, ſa vertu, & ſa modeſtie, lui avoient donné des deſirs plus étendus. L'amour qu'elle avoit pour un autre ne ſervoit qu'à donner plus de vivacité au ſien. Il imaginoit un plaiſir extrême à chaſſer Tanzaï du cœur dont il étoit maître, & plus la victoire lui parût difficile, plus il fût flatté du triomphe. En effet, ſe diſoit-il, quel plaiſir ſeroit-ce pour moi que celui

de posséder une beauté qui, desespérée d'être entre mes bras, n'y pousseroit pas un soûpir qui ne fût l'interprête de sa douleur, qui me reprocheroit mes empressemens; qui toute entiére à un autre, accablée de la violence qu'elle se feroit, ne leveroit sur moi que des yeux qui tout baignés de larmes qu'ils seroient, m'exprimeroient son indignation, & l'horreur qu'elle auroit pour moi. Ah! quelle différence de devoir à ses soins des momens si tendres, d'être l'Auteur de sa félicité, de faire

celle d'une beauté chérie, de joüir de ſes tranſports, de ſon deſordre, de lui entendre béguaïer qu'elle vous adore, de ſe ſentir ſerrer avec volupté dans ſes bras, d'égarer ſon ame avec la ſienne, de la voir, confonduë dans de ſi doux plaiſirs, ſe perdre elle-même, & vous chercher encore! d'éprouver les plus charmantes careſſes, de lire dans ſes yeux troublés, l'excès de ſa ſenſibilité, & de ſon amour? Ah Néadarné! quelle autre que vous, donneroit mieux ces plaiſirs? Quel bonheur de vous inſpirer tout

l'amour que vous faites naître! quoi! je vous verrois entre mes bras, dépoüillée de cette vertu ſévere que vous oppoſez encore à ma flamme; Jonquille! l'heureux Jonquille!.... Ah! il en mourroit de joïe. Mais, adorable Princeſſe, ne détournez pas ces yeux charmans, laiſſez moi m'ennivrer de la douceur d'en être regardé; hélas! j'y lis moins de colere, mais que j'y trouve encore d'indifférence! Pendant tout ce beau Monologue, Jonquille regardoit la Princeſſe, & la Princeſſe en effet ne fuïoit pas

les yeux de Jonquille. On joüoit en cet instant un morceau de Musique si tendre que son cœur, déja disposé, ne pût y résister. Le Génie lui prît la main, il la baisa, mais avec une expression si vive que Néadarné touchée de tant d'amour, lui serra à moitié la sienne. Ils étoient tous deux renversés dans le fonds de la loge, elle étoit peu éclairée, malheureusement pour elle, un rideau de Gâze les déroboit aux Spectateurs. Jonquille, hors de lui-même, s'approcha, le baiser le plus enflammé

flammé pris par lui sur la bouche de Néadarné, la retira de son trouble pour l'y replonger mieux encore. Tant que ce désordre dura, Jonquille pressoit amoureusement les lévres de la Princesse, & devint enfin si entreprenant que Néadarné revenant à elle-même, se rejetta sur le bord de la Loge, & ramena sa vertu de la plus dangereuse occasion, où elle se fût jamais trouvée. Qui le croiroit? qu'on courût tant de risque à l'Opéra? Jonquille, au désespoir d'un retour si peu attendu, reparût auprès de la

Princeſſe, & tous deux ſi égarés que ſa Cour ne pût s'empêcher d'en ſoûrire.

Néadarné qui remarqua ce mouvement malin, rougît, & fût déconcertée au point que ſi l'Opéra ne fût venu à finir, elle auroit aſſurément quitté la place. Elle étoit ſi honteuſe de ce qui venoit de ſe paſſer qu'elle ne répondît rien à Jonquille, ni ne voulût le regarder, même dans les jardins où il la mena, pour lui donner le plaiſir d'un feu d'Artifice ſuperbe qu'il lui avoit fait préparer. O vertu!

quel eſt donc ton empire? Si le plaiſir t'offenſe, ſi toi ſeule dois remplir une ame, ou chaſſe-l'en tout à fait, ou ne donne pas des remords!

CHAPITRE XIV.

Combien il eſt dangereux pour les femmes d'être peureuſes.

JOnquille étoit pourtant bien mal-adroit, ou bien hardi, de propoſer à la Princeſſe, après ce qui venoit d'arriver à l'Opéra, d'entrer dans un Boſquet pour y voir le feu.

Pouvoit-il imaginer qu'elle le voulût bien ? Cependant elle y entra. Elle fût choquée, à la vérité, de trouver ce Bosquet extrémement sombre, pendant que le reste des jardins étoit illuminé de façon qu'à peine l'on pouvoit croire que le Soleil n'éclairât plus. A propos de quoi, dit-elle au Génie, l'endroit où vous me conduisez, est-il si obscur ? Nous en verrons le feu avec plus d'avantage, répondit-il ; je n'en sçais rien, reprit elle. N'en doutez pas, Princesse, dit-il, c'est une expérience de

Physique. Elle n'insista plus, ne sçachant s'il disoit vrai, ou non ; mais, elle résolût de le punir de sa témérité, en cas qu'il voulût abuser de l'obscurité du lieu où ils se trouvoient tous deux. Je serai bien aise, se disoit-elle, de lui faire voir combien il se trompe, s'il croit me trouver sensible. Il verra, que tout aimable qu'il est, ma vertu vaut bien ses agrémens ; elle étoit encore à prendre cette résolution, lorsque Jonquille la pria de s'asséoir sur un lit de Gâzon, & de fleurs, qui étoit la seule com-

modité que l'on eut dans ce Boſquet. Néadarné s'y plaça, & le Génie, en ſoûpirant, ſe mît auprès d'elle. Elle étoit interdite ; & Jonquille, dans une émotion qu'il n'avoit jamais ſentie, ne ſçût d'abord que lui dire. L'amour eſt violent quand il inſpire le reſpect, mais pour les plaiſirs d'un amant, & pour la commodité d'une femme, c'eſt l'amour du monde le moins à deſirer. Jamais il ne devine, ni ne ſaiſit l'inſtant ; toûjours tendre, & embarraſſant, il fait des proteſtations de déli-

cateſſe, où peut-être il ne ſeroit pas puni pour en manquer. Avec toute la condeſcendance poſſible, que peut faire une femme à qui l'on parle d'une paſſion deſintéreſſée ? Exhortera-t'elle à la perdre, ou à demander une récompenſe, quand, de ſoi-même, l'on s'en détache ? Jonquille n'ignoroit rien de tout cela ; & ſi Néadarné étoit entrée dans le Boſquet avec l'air qu'il lui avoit vû à la fin de l'Opéra, il n'auroit pas été ſi timide. Mais elle avoit fait ſes réflexions ; ſa phyſionomie

étoit redevenuë auſtére, & impoſante, & il craignoit qu'en voulant la preſſer trop, elle ne s'armât d'une ſévérité dont elle auroit d'autant plus de peine à ſe dépoüiller qu'elle auroit plus éclaté. Avec toute ſa retenüe, il avoit ſaiſi la main de Néadarné, il ſoûpiroit, & la Princeſſe impatientée de ſe ſentir toûjours la main ſerrée, prit ſon texte là-deſſus pour ouvrir la converſation. Seigneur, lui dit-elle, ma main vous embarraſſe, & je ſuis gênée de vous la voir tenir. Ah Princeſſe! s'écria-t'il,

m'enviez-vous cette ſatisfaction ? Elle n'eſt rien pour vous, c'eſt tout pour moi : ſi vous ne l'accordez pas à mon amour, pouvez-vous la refuſer à mon reſpect ? Il eſt au-deſſus de toute expreſſion. Je ne me reconnois plus, moi, que les plus grandes beautez trouvoient inſenſible ! qui auroit cru les honorer en daignant les regarder ! ſoumis auprès de vous, pénétré de l'amour le plus violent, je n'oſe pas même eſpérer la plus légére faveur. Ce n'eſt pas encore aſſez pour vous de m'accabler de

votre indifférence, vous me haïssez. Plus je montre d'amour, plus j'excite de colere. Ah! pourquoi avez vous cherché le malheureux Jonquille? Rien ne troubloit son repos. Pourquoi a-t'il vû vos funestes charmes? Mais, que dis-je? Pourquoi me plaindre d'une passion qui, toute malheureuse qu'elle est, fait encore ma félicité? Ah! par pitié, tournez les yeux vers moi. Ce n'est point un ennemi qui vous parle, c'est l'amant le plus tendre, & le plus passionné, qui tout entier à vous, malgré vos

mépris, voudroit pouvoir retrancher de ſes jours, ceux qu'il a paſſés ſans vous adorer. Eſt-ce moi, crüelle! que vous devriez haïr? Ah je ne vous hais pas! S'écria Néadarné d'un ton attendri, mais puis-je vous aimer? Ce cœur que vous me demandez, eſt-il à moi? Peut-il oublier celui à qui il s'eſt donné? Son image, cette image ſi charmante! en peut-elle être effacée? Si vous m'aimez autant que vous le dites, faites donc éclater votre généroſité, détruiſez un fatal enchantement, n'en pré-

tendez point cette odieuse soumission à laquelle vous voulez que je m'abaisse: à ce prix je reconnois que vous m'aimez. Ce n'est pas, je le sens bien, un effort ordinaire que celui que je vous propose, mais, à qui, pour une si belle action, puis-je mieux m'adresser qu'à vous? Vous détournez vos yeux, vous soûpirez, ah! mes priéres ne peuvent rien sur vous. Oüi Princesse je soûpire, répondit Jonquille, & cela pourroit bien m'être permis après ce que je viens d'entendre. Ce n'est cependant pas

mon malheur qui m'arrache ces soûpirs, c'est l'impossibilité où je suis de faire ce que vous desirez. Mon pouvoir, sans bornes en toute autre occasion, a dans celle-ci des limites qui me désespérent. Ne croïez pas que ce soit mon amour intéressé qui me dicte ce refus, je vous jure par vous-même qui êtes ce que j'ai de plus cher, & de plus sacré, que s'il dépendoit de moi de vous rendre, sans aucune condition, ce que vous avez perdu, quelque chose qu'il m'en coûtât, vous seriez satisfaite. Le

Génie prononça ces paroles d'un ton si pénétré, que Néadarné ne pût douter qu'il ne dît vrai. Pendant qu'il avoit parlé, il avoit approché la main de la Princesse, de sa bouche, elle se l'étoit senti moüillée de larmes, & ces témoignages de la sincérité, & de l'amour du Génie l'attendrissant, elle soûpira, & ses résolutions s'affoiblirent. Ah Jonquille! Jonquille! lui dit-elle, quand même je croirois ce que vous me dites, quand vos larmes me paroîtroient sincéres, qu'importeroit-il pour tous

deux ? Pourquoi vous obſtiner à toucher un cœur déja prévenu, & au point, que malgré l'attendriſſement que vous lui inſpirez, la paſſion dont il eſt rempli, n'en eſt pas un moment diſtraite ? Je crois pourtant pouvoir vous avoüer ſans crime que ſans cette premiere flamme, il auroit peut-être été touché de votre ardeur. Cet aveu n'en entraînera point d'autre, & dans ce ſéjour dangereux, ma vertu n'aura à rougir de rien. Il y a apparence que Néadarné en diſant ceci, ne ſe ſouvenoit

point de ce qui s'étoit passé à l'Opéra, ou qu'elle croïoit que pourvû qu'on évite la derniere occasion, ce n'est rien que tout le reste.

Eh bien, Madame, reprit le Génie, n'en parlons plus, quoique mon amour ne doive pas être récompensé, je n'en veux pas moins vous prouver qu'il est sincére. Peut-être qu'en ma faveur, le destin révoquera cet Arrêt qui vous paroît si funeste, je n'ôse m'en flatter. Mais j'y emploïerai tous mes soins. Je ne serai pas du moins le sujet de vos pleurs.

Un

Un autre Génie que moi, qui m'égale en puiſſance, & qui partage mes fonctions, ſera choiſi, ſans doute, pour remplir ma place auprès de vous. Vous vous ſentirez peut-être, moins de répugnance pour lui, que pour moi. Ah Jonquille! s'écria la Princeſſe, qu'avec un autre que vous, ma guériſon ſeroit impoſſible! Quand Jonquille n'auroit été que poli, auroit-il pû entendre de ſi douces paroles ſans remercier la perſonne qui les lui auroit adreſſées; auſſi, Néadarné qui les lui avoit dites ſans penſer

que cela tireroit à conſéquence, fût très-étonnée lorſque Jonquille la preſſant tendrement entre ſes bras, plus vif qu'il n'avoit été reſpectüeux, voulût ſe livrer à toute ſon ardeur. Cette ſituation étoit d'autant plus embarraſſante pour la Princeſſe qu'elle étoit dans cet inſtant extrémement touchée, & de la tendreſſe du Génie, & des ſentimens généreux qu'il lui avoit montrés. Rien n'eſt ſi dangereux pour les femmes qui ſont nées avec un cœur ſenſible, que cet état d'attendriſſement où Néadar-

né ſe trouvoit alors. Le malheureux qui, dans ce moment ôſe les preſſer, arrache quelquefois autant de leur compaſſion que leur amant obtient de leur tendreſſe. Le triomphe n'en eſt pas ſi doux, mais il s'en faut peu qu'il ne ſoit le même. Qui ſçait encore, ſi ce qu'alors, elles appellent pitié, n'eſt point amour ? Dans un état auſſi violent, peuvent-elles connoître bien la nature du mouvement qui les agite ? Une coquette ne tomberoit pas dans cet inconvenient, ſon ame n'eſt pas capable d'u-

ne ſi tendre impreſſion, il n'appartient qu'à une femme eſtimable d'en être ſuſceptible. Néadarné, qui étoit une de ces femmes là, ne ſçavoit plus que dire à Jonquille; l'irréſolution dura quelque tems, mais la vertu revînt, & le Génie ſentît par la vive réſiſtance de Néadarné, qu'en vain il prétendroit ſe la rendre favorable. Qu'on eſt embarraſſé avec une femme vertüeuſe! c'eſt bien pis encore avec celles qui ſont ſemblant de l'être. Jonquille étoit véritablement dans une ſituation digne de

pitié. Néadarné irritée contre lui, pour lui prouver plus de colere, s'amuſoit des fuſées qui commençoient à s'élever dans les airs, il n'oſoit plus s'approcher d'elle; Concombre attentive à tout ce qui ſe paſſoit, inviſible pour Néadarné, s'approcha du Génie, & après lui avoir reproché ſon impertinente timidité, profite, lui dit-elle, du ſecours que je vais te donner. Acheve ma vengeance, & tes plaiſirs. Prend garde à ce que je vais faire.

Prenant, à ces mots, la fi-

gure d'une groſſe Araignée, elle ſe gliſſa ſous la robe de la Princeſſe. Néadarné ne la ſentit pas plûtôt qu'elle pouſſa des cris horribles. Ah Seigneur! dit-elle à Jonquille, je me meurs, une Araignée! ah! ſecourez-moi, délivrez-m'en, ajoûta-t'elle à demi évanoüie. Jonquille qui ne dormoit pas qu'il n'y eut plus de ſottiſe que de ſentiment à ne pas profiter de la bonne volonté de Concombre, ſçachant le chemin que l'Araignée avoit pris, la chercha où elle devoit être. Cette re-

cherche ne pût se faire sans offrir à ses regards des beautez plus parfaites encore qu'il n'avoit pû les imaginer, des beautez qui perdroient tout à être décrites, le fûssent-elles par l'amour même! Le plaisir que cette vûë lui donnoit, le plongea dans un égarement dont il auroit eû tout à craindre; s'il eut été moins amoureux. Ce léger retardement ne fût pas senti par la Princesse qui, encore évanoüie, lui laissoit tout le tems dont Concombre avoit besoin pour achever l'infortune de Tanzaï.

Déja l'enchantement de Néardarné étoit à demi dissipé, lorsqu'elle revint à elle. La peur qu'elle avoit eûë de l'Araignée, n'étoit rien auprès de celle qui la saisît, lorsqu'elle vît Jonquille entre ses bras; il ne s'étoit pas préparé à un retour si prompt, & ce fût sans peine qu'elle se déroba à ses emportemens. D'autant plus malheureuse en cela, qu'un instant plus tard, elle étoit desenchantée sans offenser sa vertu, & qu'elle n'eut pas un assez grand usage du monde pour faire durer son évanoüis-

évanoüiſſement, autant qu'il auroit été néceſſaire. Ah traître ! dit-elle à Jonquille, ſont-ce-là les effets de cette délicateſſe que tu m'avois tant vantée ? La confuſion du Génie ne lui laiſſa pas la force, ni de demander pardon à Néadarné, ni de la retenir lorſqu'elle voulût ſortir du Boſquet. Il ne fût pas plus prompt à réſoudre s'il devoit lui laiſſer le tems de ſe calmer, ou s'il devoit la rejoindre, il prit enfin le dernier parti. Le feu duroit encore, & à la lüeur qu'il répandoit de tous côtés, il vît

Néadarné peu loin du Bosquet, appuïée contre une statüe, & dans l'attitude de quelqu'un qui rêve tristement. Il fût plûtôt à ses genoux qu'elle ne l'eut apperçu, & les embrassant d'une façon tout à la fois timide, & suppliante; voici le coupable, dit-il: Divine Princesse, votre courroux est juste, je mérite toute votre indignation. Ah laissez-moi, perfide! s'écria-t'elle, laissez-moi, je ne dois plus, je ne veux plus ni vous voir, ni vous entendre! Oüi, répéta-t'il, je suis coupable, je pour-

rois vous dire, pour affoiblir mon crime, qu'à ma place, perſonne n'auroit pû s'empêcher de l'être, mais je ne ſens que trop que ma juſtification ſeroit inutile, & qu'il eſt tems que je vous délivre d'un objet odieux ; je parts, mais daignez plaindre quelque fois le ſort de l'amant le plus tendre, il vous auroit moins offenſée, s'il vous avoit aimée moins vivement. En achevant ces paroles, Jonquille en effet diſparût. Néadarné enflammée de colere ne voulût pas le retenir, & reſta appuiée contre

la ſtatuë ; elle croïoit que ſa haine ne pouvoit pas finir ; mais voïant après une demie heure que le Génie ne reparoiſſoit pas, l'inquiétude commença à l'agiter ; Elle ſongea au bût de ſon voïage, & en maudiſſant la nature du remede, elle n'en reconnût pas moins la néceſſité. Prince ! s'écria t'elle, cher époux ! objet unique de toute ma tendreſſe ! tu me fais ſans doute à préſent l'injuſtice de penſer que, plongée dans les plaiſirs les plus vifs, infidelle à ton ſouvenir, & à notre amour,

ſi dans les bras d'un autre, je me rapelle ton idée, ce n'eſt que pour le faire triompher davantage. Tu formes peut-être le projet de me haïr toûjours, pendant que toi-ſeul me réduis dans l'état le plus affreux ! ah cher Prince! reçois mes ſoupirs, hélas! je n'en ai encore pouſſé que pour toi. Mais, Jonquille, ajouta-t'elle par un retour ſur elle-même, Jonquille ne paroît pas. Etrangere en ces lieux, qu'y deviendrai-je? il eſt coupable, mais l'eſt-il tant, & dans l'état où je me ſuis miſe avec lui,

pouvoit-il se contenir ? C'est ma peur que j'en dois accuser, peur si vive, que malgré ce qu'elle vient de me causer, la premiére Araignée m'en feroit peut être encore faire autant. Ah Jonquille revenez ! Si vous m'aimiez encore, ne seroit-ce pas assez pour vous retrouver que je vous désirâsse ? Revenez ! je vous pardonne. A des paroles si pressantes, le Génie reparût, Néadarné, en le revoïant, poussa un cri de surprise ; il lui demanda encore pardon de ce qui s'étoit passé ; en personne noble, elle,

lui accorda sa grace, & ils reprîrent tous deux le chemin du Palais, sans que Jonquille osât lever les yeux sur elle, ni qu'elle daignât non plus le regarder. Bien des gens dans cette occasion ont donné plus de tort à Néadarné qu'à Jonquille, ils trouvoient qu'elle avoit autorisé l'insolence du Génie, en le mettant à une épreuve à laquelle il n'y a personne qui n'eut succombé. Cela pourroit cependant demander plus de réfléxion; & avant de condamner Néadarné si décisivement, il faudroit

faire juger la choſe par une belle qui eut une horreur invincible pour les Araignées, & qu'elle dît de bonne foi ſi, en pareil cas, elle auroit pris l'animal, ou ſi aïant ſon amant auprès d'elle, au reſte amant maltraité, elle lui auroit ordonné de le prendre.

CHAPITRE XV.

Qui prépare à de grandes choſes.

LA modeſtie de Néadarné, & la timidité de Jonquille leur faiſoient joüer un bien pitoïable perſonnage,

d'autant plus ſot encore, qu'il falloit que cela finît, & que les façons ſont ridicules, où elles ne ſervent de rien. Car, que l'on permette une réflexion toute ſimple : ou elle vouloit être deſenchantée ; ou elle ne le vouloit pas ? Si elle étoit contente de ſa ſituation, ou du moins qu'elle la ſupportât patiemment, à propos de quoi chercher Jonquille, & puiſqu'elle l'avoit cherché, pourquoi ne terminoit-elle pas avec lui ? Mais la délicateſſe, dira-t'on, vouloit qu'au moins elle combattît ; & puis,

ce Jonquille qu'on lui propoſe pour une choſe de cette nature, eſt une perſonne qu'elle n'a jamais vû. Paſſe encore ſi c'étoit quelqu'un que l'on connût un peu; d'ailleurs, il veut du ſentiment, c'eſt le cœur qu'il attaque, & d'une affaire paſſagére, il en veut faire une réglée: On ne peut pas s'en ſauver à moins, & quand même on voudroit ſe rendre, doit-on ſe rendre tout d'un coup? On peut n'avancer rien de trop quand on dira que cette derniére idée n'étoit pas celle qui occupoit le moins

Néadarné, & cela, par des
raisons qu'on trouveroit ici,
s'étoit qu'elles sont déja dans
un autre endroit de ce livre.
Jonquille, qui devinoit, à peu
près, les mouvemens qui agi-
oient la Princesse, ennuïé
une si longue résistance, &
e doutant pas que, plus il lui
arqueroit d'empressemens,
use elle s'armeroit de sévérité,
solût de lui paroître moins
moureux, & d'attendre que
la nécessité inspirât à Néadar-
é une résolution conforme au
ien de ses affaires. Ce ne fût
as sans peine qu'il gagna sur

lui-même de paroître indifférent. Les nouveaux charmes qu'il avoit découverts à la Princesse dans l'avanture du Bosquet, avoient augmenté ses desirs, mais plus ils étoient ardents, plus il crût que pour les satisfaire, il devoit les dissimuler. Il connoissoit le cœur, & il étoit sûr qu'en blessant la vanité de Néadarné, il l'engageroit à aller plus loin qu'elle ne voudroit. Sur ce principe, en la remenant au Palais, il affecta de jetter dans ses excuses un air de froideur qu'un amant n'a pas quand il se jus-

tifie, & en jurant à Néadarné, un reſpect éternel, il mît dans ſes proteſtations une ſorte d'ironie qui lui fit croire que le Génie avoit apparamment trouvé des raiſons pour être plus retenu. Cette réfléxion lui donna de l'aigreur, elle répondit au Génie avec ſéchereſſe, elle redoubla quand elle vît qu'il ne s'en plaignoit pas; & lui, ſans témoigner qu'il s'en apperçût, la quitta après qu'il l'eut reconduite dans ſon Appartement, & ſortît d'un air ſi détaché, que pour le coup, elle s'abandon-

na à ſon indignation. Toute la Cour de Jonquille, qui étoit auprès d'elle, ne pût un moment la diſtraire. Quoiqu'elle eût été outrée contre le Génie de ſon manque de reſpect, elle n'avoit pas douté un inſtant qu'il n'en fût devenu plus amoureux; elle ſe rappelloit ſes tranſports avant l'Araignée, & en les comparant à l'inſultante froideur dont après il l'avoit accablée, les choſes les plus mortifiantes lui paſſérent dans l'eſprit. Ciel! ſe diſoit-elle, être mépriſée à ce point. Voir tant de deſirs

s'évanoüir, après une occasion qui auroit dû leur donner tant de vivacité! quelle peut donc être la cause d'une indifférence si subite? Mais que m'importe après tout le dégoût que je lui inspire? Ne suis-je pas trop heureuse de ne lui plaire plus? Sans doute, c'est l'unique moïen de ne point offenser mon époux. Ah Moustache! Moustache! que vous vous trompiez quand vous croïiez que ce Génie seroit si dangereux pour moi; & que votre secret me seroit de peu d'usage. Elle revoit

encore profondément, lorſque Jonquille rentra ; il avoit fait de ſon côté, des réflexions nouvelles, il avoit compris qu'il ne falloit pas humilier longtems la Princeſſe, & qu'en lui laiſſant croire davantage ſon refroidiſſement, elle prendroit de l'averſion pour lui. S'il n'étoit pas ſûr d'être aimé, il étoit certain du moins de n'être haï. Il falloit cultiver ces heureuſes diſpoſitions, & il n'étoit pas encore aſſez bien dans le cœur de Néadarné pour pouvoir, ſans riſque, pouſſer loin ce manège. Il n'ap-

partient

partient qu'aux amans favorisés d'avoir des façons méprisantes ; & d'ailleurs, il commençoit à être sûr de sa conquête : il pouvoit du moins entreprendre tant qu'il voudroit, il n'ignoroit pas qu'après ce qui s'étoit passé entre eux-deux, Néadarné ne résisteroit pas tant, que les libertés qu'il avoit prises avec elle, lui ouvriroient le chemin à de plus grandes, & qu'une femme enfin que l'on a mise une fois dans une situation hazardée, n'est plus en droit de se fâcher qu'on l'y remette. Jonquille

borda donc la Princeſſe avec
n air animé ; elle ne s'atten-
loit pas à lui trouver tant de
aſſion, & malgré la vertu qui
obſédoit encore, elle ne fût
as fâchée de s'être trompée
ans ſes conjectures. Je ne
ous fais point d'excuſes, lui
it-il, de vous avoir quittée;
ous ne m'en faites point de
proches. J'ai penſé, répon-
it-elle, que vous aviez vos
aiſons pour le faire. Ah que
vous me juſtifiez aiſément,
Madame ! reprit-il. Eh quoi
lit-elle, voudriez-vous que je
vous trouvâſſe coupable quand

vous ne l'êtes pas? Cela ſeroit injuſte. Oüi je le voudrois, reprit-il, une injuſtice de cette nature, me prouveroit de la ſenſibilité, & plus vous me trouveriez criminel, plus vous me rendriez content. Je ne croïois pas, reprit-elle, avoir beſoin de vous chercher des crimes, & ſi pour vous ſatisfaire, il ne faut que vous gronder, je n'ai beſoin que de mémoire pour le faire long-tems. A propos de cela, répondit Jonquille, je ſuis bien trompé ſi je ne me ſuis excuſé plus que je ne devois, ce n'eſt pas que

je n'aïe eû tort, mais c'eſt qu'il étoit impoſſible de ne pas l'avoir, & qu'à mons ſens, je ſerois bien plus coupable envers vous, ſi je l'avois moins été. Que j'aurois perdu, Madame, à être reſpectüeux! continua-t'il, que de graces! que de charmes! non, il n'eſt rien qui vous égale! Finiſſez vos éloges, dit-elle en roûgiſſant, laiſſez-moi oublier, oubliez vous même ce que je ne puis vous pardonner tant que nous nous en ſouviendrons tous deux. Mais, eſt-il bien vrai, reprit Jonquille, que votre ri-

gueur subsiste encore ? Si je ne puis me flatter d'un sort plus doux, que vous me rendrez malheureux ! & qu'il vaudroit bien mieux pour moi, si je dois toûjours être l'objet de votre haine, d'ignorer tous les attraits dont vous me défendez de parler ! Jamais, Madame, je n'en perdrai le souvenir ; toûjours occupé d'un moment qui auroit été si doux pour moi si vous l'aviez voulu, en me rapellant les plaisirs dont il me combla, je me plaindrai sans cesse de ceux que votre cruauté m'a fait per-

dre. Eh bien, répondit-elle en soûriant, ne vous éxagerez point ce dont vous avez joüi, & ce qui vous a manqué; vous n'aurez plus rien à desirer. Je ne m'éxagére rien, Princesse, répondit vivement Jonquille, & mon imagination, sans doute, est bien loin encore du bonheur que vous me pourriez faire, au nom des Dieux, consentez-y. Non assurément, dit-elle. Eh bien, continua-t'il, permettez-moi d'agir sans votre consentement. Ce seroit bien pis, reprit-elle, si cela arrivoit, vous ne me devriez

point de reconnoiſſance, & du moins je voudrois... Mais de quoi vais-je m'inquiéter, il vaut mieux que vous ne me deviez rien, vous en ſerez moins ingrat. Moi ingrat! s'écria-t'il, ah Madame! ſi vous ſçaviez combien vos bontez redoubleroient mon amour, vous ne balanceriez pas un moment à m'en accabler. Je vous ai déja dit que j'aimois un autre que vous, reprit-elle doucement, que voulez-vous que je vous donne? Que tout ce que le deſtin veut que vous me donniez, reprit-il, me ſoit

donné par vous, & que je n'aïe point la honte de le remercier d'un bonheur dont je voudrois n'avoir obligation qu'à vous seule. Eh bien... Nous verrons, repartit-elle; embarrassée de cette conversation, mais ne me parlez plus de rien, je ne veux, ni ne dois rien prévoir. Néadarné, en finissant ces paroles, alla prendre un Luth qu'elle vît dans le sallon, & resolût de s'en occuper croïant avoir beaucoup gagné d'empêcher Jonquille de lui parler davantage. Jonquille de son côté se prépara à l'écouter,

ter, content de l'avoir rassurée sur ses charmes; & sûr que ce n'étoit pas peu d'avoir pû l'entretenir de l'affaire du Bosquet, sans qu'elle s'en fût fâchée. Néadarné commença donc à pincer le Luth; mais si tendrement, & elle chanta en même tems avec tant de graces, que Jonquille, hors de lui-même, eut toutes les peines du monde à contenir son ardeur; & que Cormoran enchanté de la Princesse, fût obligé d'avoüer que sa Vielle, & son Tympanon étoient bien au-dessous du Luth, quand cet

instrument étoit touché avec tant de précision, de brillant, & de délicatesse. Le souper vînt interrompre ces plaisirs, & en fournir d'une autre espece. Néadarné qui commandoit en Souveraine, voulût que Cormoran se mît à table, le Génie, pour plaire à sa divinité, le voulût bien. Cormoran qui avoit beaucoup d'esprit, quoiqu'il l'eut singuliérement tourné, fût très-amusant. Néadarné qui commençoit à prendre du goût pour cette espéce d'esprit, & qui cherchoit à s'étourdir sur sa

ſituation préſente, lui répondit très-bien dans le même genre, & Jonquille prenant le même ton, ils pouſſérent ſi loin le rafinement des expreſſions, & la ſingularité des idées, qu'à la moitié du repas, aucun d'eux ne s'entendoit plus. Malgré l'envie que la Princeſſe avoit de prolonger le ſoûper, il finît; & après une partie de Berland que Jonquille lui accorda par grace, il la conduisît dans ſon Appartement; & en l'aſſûrant d'un prompt retour, il la laiſſa entre les mains de ſes femmes

à qui il ordonna d'uſer de diligence, & de mettre bientôt Néadarné en état de répondre à ſa flamme.

CHAPITRE XVI.

Diſtraction de la Princeſſe.

NEadarné friſſonna en entrant dans cette Chambre fatale; il n'étoit plus queſtion pour elle de s'éloigner le péril, elle le voïoit prochain, le Génie alloit rentrer: Elle ſentoit avec douleur qu'elle ne le haïſſoit pas, & ſe crai-

gnoit d'autant plus, qu'elle écartoit l'idée de Tanzaï quand elle ſe préſentoit avec trop d'avantage. Quelque amour qu'elle eut pour ſon époux, elle ne pouvoit ſe diſſimuler les graces de Jonquille, & ſa ſupériorité en tous genres, ſur le Prince de Chéchian. Quelquefois, elle penſoit qu'elle devoit s'abandonner à ſa ſituation, puiſque rien ne pouvoit l'en ſauver, mais la vertu reprenant le deſſus lui faiſoit rejetter cette idée; ſouvent auſſi, elle s'y abandonnoit avec plaiſir. Quand cela m'arriveroit,

ſe diſoit-elle, qui en inſtruira mon époux? Le ſecret de Mouſtache ne me met-il pas à l'abri de ſes ſoupçons? Mais, quand je pourrois lui cacher mon deshonneur, puis-je l'ignorer, & des remords éternels ne me puniront-ils pas de mon crime? De mon crime! ai-je cherché à le commettre? N'eſt-ce pas un oracle qui m'envoïe dans ces lieux? En proïe aux deſirs du Génie, n'y puis-je pas être livrée ſans partager ſes tranſports; & quand même je les partagerois, ſeroit-ce ma faute? Puis-je ré-

pondre des mouvemens de la nature, ſa ſenſibilité eſt-elle mon ouvrage? Si l'ame devoit être indépendante des ſentimens du corps, pourquoi n'a-t'on pas diſtingué leurs fonctions? Pourquoi les reſſorts de l'un ſont-ils les reſſorts de l'autre? Ah ſans doute! Cette bizarrerie n'eſt pas de la nature, & nous ne devons qu'à des préjugés ces diſtinctions frivoles. Si elles étoient véritablement en nous, ſoumiſes à nos volontez, dépendantes d'elles, elles ne nous domineroient pas. Pourquoi cette lu-

miére qui nous fait appercevoir le bien, ou le mal, n'eſt-elle pas aſſez puiſſante pour nous guider? Quel avantage eſt-ce pour moi que ce diſcernement qu'elle me procure, ſi me laiſſant toûjours en liberté de choiſir, ſon impulſion ne détermine pas? & ſi ce choix eſt en ma puiſſance, pourquoi m'oblige-t'on aux remords? Non, les Dieux ne ſont pas aſſez injuſtes pour nous punir d'un mal qu'ils pouvoient nous empêcher de commettre: Puiſqu'ils ſont les auteurs de la nature, ils connoiſſent ſans

doute ſon pouvoir, c'étoit à eux à mettre en nous ce raïon divin, cette force intérieure contre laquelle nos efforts auroient été vains. Nos devoirs alors ſe feroient confondus avec nos mouvemens ; cette tyrannie ſalutaire nous auroit rendu plus parfaites, plus dignes d'être leur Ouvrage. Ont-ils craint en nous éclairant que nous ne fûſſions trop près d'eux, ou ont-ils voulu ſe réſerver le plaiſir barbare de nous demander compte des défauts dont ils ont accompagné notre éxiſtence ? Mais que

dis-je ? Malheureuſe ! & d'où me vient donc la répugnance que j'ai pour Jonquille ? S'ils ne m'avoient pas ſoutenuë, auroit-il encore à deſirer ? L'amour que je me ſens pour Tanzaï, tout fort qu'il eſt, ne me jetteroit pas dans un ſi grand deſordre. Ah ! les Dieux nous éclairent plus que nous ne croïons ; ſi nous étions attentifs à cette voix ſecrette qui nous parle, ſi nous ne la faiſions pas taire, nos mouvemens ſe décideroient tout d'un coup ; & nous éprouverions moins de combats dans notre

ame, ſi cette voix, étoit moins puiſſante. Mais, après tout que m'importe ce Génie, & quand je céderois à ſes déſirs, ne puis-je pas toûjours occupée de mon époux, ne m'entretenir que de ſa tendreſſe? Eh! l'ame ne s'égare-t'elle pas? Et malgré ma vertu, n'ai-je pas été, dans ce Boſquet, près de ſuccomber? Voïois-je Jonquille? Penſois-je à mon époux? Ne m'étois-je pas perdüe moi-même? Qui me répondra que je ne m'égare plus? Je me ſuis arrachée au péril, mais quels efforts ne m'en a-t'il pas coûté?

Le trouble de mon cœur, cette volupté qui s'eſt emparée de mes ſens, ces mouvemens confus ne me diſent-ils pas tout ce que j'ai à craindre ? Et qui combats-je ici ? Le plus aimable des Génies ! ah ! tâchons d'en perdre l'idée ; fermons les yeux ſur ſon mérite ; que ſeroit ce pour moi qu'un plaiſir qui me couteroit tant de larmes ; & qu'eſt-il auprès de cette ſatisfaction ſi pûre qui ne nous abandonne jamais quand nous n'avons rien à nous reprocher ? Pendant que Néadarné faiſoit ces Réfléxions,

ou d'autres ſemblables, ſes femmes l'avoient deshabillée; il ne lui reſtoit plus qu'une robe legére qu'on alloit encore lui ôter pour la mettre au lit, lorſqu'elle ordonna à ſes femmes de ſe retirer. On lui repréſenta reſpectüeuſement qu'il fálloit qu'elle ſe couchât, elle répondit, en ſe jettant ſur un canapé, qu'elle ne vouloit point ſe coucher, & témoigna tant d'opiniâtreté ſur cet article, qu'à la fin ſes femmes ſe retirérent. Elles étoient à peine ſorties qu'elle courût fermer toutes les portes de ſa

chambre: Elle se croïoit bien en sûreté contre Jonquille, & reprenoit le chemin de son canapé, lorsqu'elle apperçût auprès d'elle, celui contre qui elle prenoit tant de précautions; elle en fût d'autant plus effraïée qu'elle se voïoit dans un état où il lui seroit difficile de se défendre contre lui, & qu'elle se doutoit bien qu'en cas qu'il emploïât la violence, personne ne viendroit la secourir. Eh quoi, Madame, lui dit-il, voïant qu'elle s'arrangeoit sur son canapé, toûjours des précautions contre moi? Et vous,

lui répondit-elle, prétendez-vous toûjours me perſécuter ? Vous donnez, reprit-il, un nom peu honnête à mes intentions, vous ſçavez que je ne veux que vous ſervir, vous reconnoiſſez mal mon zéle. Ce zéle, repliqua-t'elle, m'eſt ſuſpect, & vous m'avez montré trop d'amour pour que je n'en déteſte pas la ſource. Je n'ai donc plus rien à vous dire, Madame, répondit-il, je pourrois vous répeter que pour vos intérêts même, vous devriez me montrer moins de rigueur, mais vous les conſultez ſi peu

que ſans doute vous ne m'en croiriez pas. Joüiſſez donc du plaiſir que vous donne votre ſévérité, & des charmes de votre état. Que l'heureux Tanzaï, en vous retrouvant ſi fidelle, s'applaudîſſe de vous revoir, & qu'il imite votre éxemple, ſi jamais le bonheur de ſa deſtinée le raméne entre les bras de Concombre. (Ici la Princeſſe devint fort attentive, & fronça un peu le ſourcil.) Je ne vous parle plus de mon amour, continüa Jonquille; par une bizarrerie que je ne conçois pas, plus je vous en témoigne,

témoigne, plus vous me montrez d'averſion. Auriez-vous mieux aimé qu'uſant du privilége de mon emploi, je vous euſſe traitée comme une femme ordinaire? Mais non, dit plus doucement la Princeſſe. Ce ſont donc, reprit Jonquille, mes égards qui me perdent auprès de vous, & j'aurois ſurmonté cette fierté ſi farouche ſi je l'avois moins ménagée? Je cherche à vous rendre votre ſituation moins pénible; je crois qu'il eſt mieux pour vous, puiſqu'enfin vous devez céder, que vous m'apportiez moins

de répugnance, & ce procédé dont toute autre que vous auroit ſans doute été touchée, vous révolte. Ah Princeſſe! ajoûta t'il en s'aſſeïant ſur le canapé, je méritois de vous moins d'injuſtice, & plus de complaiſance. (En cet endroit, Néadarné commença à réver.) J'oſe dire, que ſi vous avies pû être touchée de quelque choſe, vous l'auriez été de mon amour, & que vous ne lui auriez point oppoſé une ſi crüelle ingratitude; ce n'eſt pas, continüa-t'il, en poſant doucement ſa main ſur la jambe

de la Princeſſe, ce n'eſt pas que je croïe avoir mérité de vous aucune récompenſe, mais vous vous lâſſerez de l'état auquel Concombre vous a réduite ; il ne me ſera plus permis de vous revoir, & le Génie dont je vous parlois tantôt, aura l'avantage de vous rendre ce ſervice que vous aurez refuſé de moi. (Alors, la Princeſſe le regarda aſſez long-tems, rebaiſſa les yeux, ſoûpira aſſez triſtement, & Jonquille s'avança ſur le canapé, & lui prenant la main, pourſuivît ainſi ſon diſcours :) ſi vous me haïſſiez

moins, vous ne vous verriez pas ſans horreur obligée de recourir aux ſoins d'un autre, qui, moins ſenſible que moi, vous fera peut-être regretter d'avoir rejetté les miens. Je ne me ſouhaite pas même cette conſolation, je ne pourrois l'avoir qu'à vos dépens, & j'aime mieux en être privé à jamais. A ce diſcours ſi tendre, Néadarné ſerra la main de Jonquille qui tenoit la ſienne, & le Génie avançant à diverſes repriſes celle qu'il avoit d'abord pôſée ſur la jambe de la Princeſſe, en fit uſa-

ge assez indiscretement pour qu'elle s'en fût offensée, si elle n'avoit été plongée en cet instant dans la plus profonde rêverie. Ah Princesse, dit-il d'une voix entre-coupée, qu'il me seroit doux de vous voir répondre à ma flamme ! Mes sentimens sont dignes d'une aussi grande félicité; mais cette bouche si charmante, ajoûta-t'il en la baisant avec ardeur, & vos yeux sont également müets. J'aurois tort de presser une réponse, elle ne me seroit pas aussi favorable que votre silence. Il n'a tenu

qu'au Lecteur de remarquer qu'à mesure que Jonquille parloit, il s'avançoit sur le siége de Néadarné, si bien, & avec si peu de ménagement, qu'il en étoit enfin venu au point de le partager avec elle, & qu'il avoit profité de sa distraction pour prendre les plus grandes libertés. Elle sortît enfin de son assoupissement à la dernière, mais le Génie avoit si bien pris ses mesures que quelques fussent les efforts de Néadarné, ils ne lui servîrent à rien. A peine se fût-elle apperçûe qu'il étoit inutile de com-

battre, qu'elle pria Jonquille dans les termes les plus supplians de ne pas pouſſer plus loin ſes entrepriſes; mais, le Génie auſſi diſtrait en ce moment qu'elle l'avoit été elle-même, ne répondît à ſes priéres que par de plus grands efforts: Elle recommença ſa réſiſtance, mais elle éprouva pour lors que la vertu la plus ſévere peut combattre, mais n'eſt pas toûjours ſûre de vaincre. Les obſtacles que le Génie oppoſoit à ſa fuite, & ſes tranſports excitérent enfin ſa fureur. Barbare! s'écria-t'elle, ah trai...!

Les cris les plus douloureux l'interrompîrent, & par la peine qu'elle eut à être désenchantée, il ne tînt qu'à elle de juger de la force de l'enchantement. L'affront qu'elle essuïoit, & sa résistance l'avoient accablée de douleur, & de fatigue, & la firent tomber dans une espéce d'anéantissement qui lui ôtoit la force de faire éprouver au Génie la violence de son courroux, & lui déroba, en même-tems, le desagrément d'être témoin de ses transports. Jonquille! le victorieux Jonquille! loin de la

secourir,

ſecourir, goûtoit à loiſir, les charmes de ſon triomphe.

Cette beauté ſi fiére qu'il adoroit, étoit enfin devenüe la proïe de ſes deſirs, il attachoit ſur elle ſes regards enflammés, il l'accabloit des plus tendres careſſes, & lui demandant pardon dans les termes les plus paſſionnés, il alloit ſans doute lui faire de nouvelles inſultes, lorſqu'un profond ſoûpir lui annonça que Néadarné reprenoit ſes ſens. Il crût qu'il ſeroit plus décent que la Princeſſe en ouvrant les yeux, le vît à ſes ge-

noux, il s'y jetta en l'admirant. Le desordre dans lequel il l'avoit misè, la rendoit encore plus charmante; des pleurs couloient de ses beaux yeux à demi fermez, elle les ouvrît enfin. La situation où elle se retrouva, augmenta ses larmes. & donna de nouvelles forces à son indignation; elle se releva avec fureur, & courant aux portes pour sortir, son déseſpoir redoubla quand elle connût qu'il ne dépendoit pas d'elle de fuïr ce Génie qu'elle abhorroit. Ah monstre! s'écria-t'elle, monstre

indigne du jour ! oſe-tu t'offrir encore à mes regards ? Oſe-tu me retenir ?.... Pour bien exprimer la colere de la Princeſſe, & rapporter ici tout ce qu'elle dît à Jonquille, il faudroit s'être trouvé dans la même ſituation : On laiſſe donc aux Lecteurs femelles cet endroit à remplir. Néadarné, à force de quereller le Génie, s'épuiſa ; il l'avoit prévu, & dans une contenance hypocrite, il attendoit qu'elle finît. Eh bien, Madame, lui dit-il, quand il vît qu'elle ne parloit plus, me voudrez-vous toû-

jours punir de mon zéle, & vous oppoſerez-vous ſans ceſſe à ſes effets ? Eſt-il dit que vous ne voudrez jamais conſentir à ce déſenchantement qui vous eſt ſi néceſſaire ! Ah traître ! s'écria-t'elle, plût aux Dieux que je fûſſe encore à le ſouhaiter ! ſi vous n'avez que cette raiſon pour me haïr reprit-il, vous pouvez m'honorer d'un ſentiment moins rigoureux : Quelque choſe que vous aïez imaginée, que vous aïez même éprouvée, vous êtes telle que vous êtiez, & ſans un conſentement formel de votre part

vous ne pouvez ſortir de votre état. Je ne vous l'ai pas dit d'abord parce que je ne voulois devoir qu'à vous ſeule, le plaiſir de vous voir volontairement entre mes bras. Peut-être, ne m'en croïez-vous point, & qu'irritée contre moi comme vous l'êtes, vous vous reprochez même de m'entendre; mais il vous eſt aiſé de vous convaincre par vous-même que ce que j'avance n'eſt point faux. Je ne prétends au reſte vous aſſujettir à rien, maîtreſſe de reſter, ou de partir; ſi je vous rends graces de

l'un, vous ne me verrez point me fâcher de l'autre. Pendant que le Génie parloit, Néadarné, on ne ſçait comment, reconnût qu'en effet, ſon deſenchantement n'étoit point réel; elle ne pouvoit en accuſer le ſecret de Mouſtache, puiſqu'elle n'avoit pas prononcé les trois paroles qui le compoſoient, & elle retomba dans une nouvelle perpléxité, quand elle ne pût plus douter de la néceſſité de permettre tout à Jonquille, ou d'être hors d'état pour toûjours d'accorder quelque choſe au Prince. En-

ſin, Madame, reprit le Génie, la nuit ſe paſſe, & vous ne décidez rien. Elle alloit lui répondre, lorſqu'un Génie de la Cour de Jonquille parût dans la Chambre. Seigneur, lui dit-il, daigne ta clémence me pardonner, ſi je viens troubler ton repos, mais deux Dames que la Princeſſe ſeule égale en beauté, viennent d'arriver en ces lieux, elles implorent ton ſecours avec tant de vivacité, & leurs maux éxigent des remédes ſi prompts que j'ai cru devoir t'avertir des plaiſirs qui t'attendent.

C'en eſt aſſez, Topâze, dit le Génie, ſortez ; & vous, Princeſſe, dit-il à Néadarné, vôlerai-je à ces infortunées, ou fixez-vous mes pas auprès de vous ? C'eſt à vous à vous décider, & à ſeconder le penchant qui m'attache à vos charmes. Topâze va peut-être revenir, dit-elle. Cette crainte eſt-elle, demanda t'il, la ſeule qui vous occupe ? Elle ſoûrit. Jonquille, content de cet aveu, l'enleva, la porta dans ce même lit où elle croïoit qu'elle n'entreroit jamais, & dans l'inſtant, la ver

tu, & le ſcrupule bannis tous deux d'auprès d'elle, cédérent en ſoûpirant, leur place aux plaiſirs.

CHAPITRE XVII.

Qui apprendra aux Prudes, qu'il eſt des occaſions dangereuſes.

S'Il eſt flatteur de triompher d'une beauté ſévere, il faut avoüer auſſi qu'il en coûte bien pour en venir là. Une choſe qui doit ſurprendre, c'eſt que depuis que les femmes ſçavent qu'il faut cé-

der, elles n'aïent point encore jugé à propos de retrancher les façons. Il y a à la vérité de certains fats dans le monde qui ſoutiennent qu'on ne leur a jamais oppoſé de reſiſtance, mais il n'en eſt pas moins vrai qu'ils mentent. Souvent ils ſe vantent d'avoir obtenu des faveurs, où on les a accablé de mépris; heureuſement pour les femmes, cela ne tire pas à conſéquence, & les honnêtes gens n'en ont pas moins à ſoûpirer: quelque jour peut-être elle penſeront mieux, ou plus mal; je dis plus mal, car lon-

quille auroit eû moins de plaisirs, si Néadarné avoit été moins farouche. Il étoit parvenu, ainsi qu'à présent tout le monde le sçait, à la tenir de son aveu. Toute autre que la Princesse n'auroit pas révoqué son consentement, mais elle étoit doüée d'une vertu qui ne finissoit pas sur ses bienséances, & à qui les sottes délicatesses de Jonquille en faisoit sans cesse imaginer de nouvelles. Quoiqu'on en dise, ce Génie étoit moins adroit qu'on ne nous l'a peint, pâsse qu'il demandât à Néadarné la per-

miſſion de la porter dans ſon lit, une choſe de cette nature vaut au moins une politeſſe, encore eſt-il des occurrences où il eſt plus poli, & plus ſûr de ne rien dire. La vertu n'eſt jamais plus cérémonieuſe que quand on lui laiſſe le tems de l'être, & il n'eſt pas décent d'obliger une belle à refuſer ce qu'elle laiſſeroit prendre, ſi on s'aviſoit de cette voïe. Jonquille, quoique fort amoureux, pria la Princeſſe de lui permettre d'approcher d'elle, & la Princeſſe ſur le champ, ne manqua pas de le prier de n'en

rien faire ; il ſe revolta à ce refus injuſte, & s'aviſant enfin de ſes bévües, il approcha malgré elle, & par ce coup d'autorité, lui en impoſa ſi bien qu'elle n'oſa plus rien dire. Il ſe hazarda alors à lui donner de ces noms tendres en uſage parmi les gens qui ſont parfaitement bien enſemble. Si elle ne les lui rendît point, du moins ne s'offenſa-t'elle pas qu'il les lui eut donnés. De-là, en homme qui connoît le prix des gradâtions, il la prît dans ſes bras, l'y ſerra voluptueuſement, & par des careſſes fai-

tes à propos, lui donna insensiblement une idée assez vive du plaisir, pour qu'elle ne pût plus s'occuper d'autre chose. L'amoureux Jonquille enfin païé de sa délicatesse, reçut autant qu'il donnoit, & vît sa Princesse ennivrée de volupté, se prêter de bonne grace aux soins qu'il prenoit pour son désenchantement. Il craignoit encore un retour fâcheux, & pour le prévenir, il crût ne devoir pas laisser à la Princesse le tems de la réflexion, & s'épargner les intervales. Cette ruse fit son effet, & une fan-

taiſie de Néadarné en rendit le ſuccès entier : elle alla s'imaginer que Jonquille reſſembloit à Tanzaï, & en s'étonnant fort en elle-même que cette reſſemblance ne l'eut pas frappée plûtôt, elle ſe livra à ſon erreur, & par amour pour le Prince, ne laiſſa rien à deſirer à l'ardeur du Génie. Propos charmans, careſſes tendres, ſoupirs enflammés, tranſports voluptüeux, abandon de ſoi-même, rien ne lui manqua. Tout grand Enchanteur qu'il étoit, il fallût après avoir faſciné les yeux de la Princeſ-

se, un tems considérable, qu'il laissât reposer le charme. Néadarné, sentît tout ce qu'elle perdoit au retour de sa raison, il lui vînt des idées tristes ; son desenchantement ne l'occupoit plus ; elle voïoit alors que telle étoit la volonté des Dieux qu'il fût l'ouvrage de Jonquille, c'étoit une chose faite, elle y étoit totalement résignée. Elle cessa de se faire des reproches sur son infidélité, & trouva d'aussi bonnes raisons pour l'autoriser, qu'elle en avoit euës pour s'en défendre. Après tout, avoit-elle cessé d'adorer

d'adorer le Prince, & n'étoit-ce pas l'ouvrage de la paſſion la plus forte, de lui avoir fait reſſembler Jonquille ? Ce qui l'inquiéta le plus, fût l'incertitude où elle étoit ſur le ſecret de Mouſtache : Pouvoit-elle jamais avoir une plus belle occaſion de l'éprouver ? déterminée à ſçavoir abſolûment ce qui en étoit, elle voulût prononcer les paroles myſtérieuſes, elle les avoit oubliées, & Jonquille avoit tellement broüillé ſes idées, qu'elle crût pendant long-tems qu'elle ne s'en reſſouviendroit jamais. Il

n'y avoit pas d'apparence d'aller chercher le papier ſur lequel elles étoient écrites : qu'en auroit penſé Jonquille? Il n'auroit pas manqué de voir ce que c'étoit, & ſi elle l'avoit perdu tout à fait, le moïen de reparoître auprès de Tanzaï? Pendant qu'elle étoit dans cet embarras, Jonquille prêt à recommencer le charme, vint de nouveau la preſſer, & l'interdire, elle ſe ſouvînt heureuſement qu'on avoit mis ſes poches ſous le chevet. En ſe détournant avec adreſſe, elle prît ſon ſecret, & s'en ſervît ſi à

propos que Jonquille crût la Princeſſe plus enchantée que jamais, s'en plaignît, & la remercia. Il ne manqua pas d'attribuer à Concombre une choſe ſi peu ordinaire, & plus il la ſoupçonna de vouloir rendre éternel le malheur de la Princeſſe, plus il s'empreſſa d'y remédier. Néadarné qui, quoique le Génie eût dit de ſa ſenſibilité, n'avoit pas compté ſur un ſi grand zéle de ſa part, ne ſçavoit comment y répondre. S'en plaindre, c'étoit témoigner une trop grande ingratitude; le laiſſer écla-

ter davantage n'étoit-ce pas manquer trop à Tanzaï. Il étoit singulier qu'elle fît cette derniére réfléxion; mais les femmes sont délicates, & Néadarné qui croïoit avoir fait assez pour le Prince, se reprochoit ce qu'elle donnoit de plus; elle alloit prier le Génie de mettre des bornes à sa générosité, lorsqu'une seconde réfléxion (on ne finit pas d'en faire quand une fois on a commencé) la détermina autrement. Elle ne pouvoit plus douter que le secret de Moustache ne fût bon, mais cette

Fée lui avoit dit qu'il pouvoit se répéter autant de fois qu'on le vouloit, & si cela n'étoit pas, & qu'elle s'en fût servie trop précipitamment, qu'elle ne seroit pas la fureur de Tanzaï ? Il fallût donc, pour ne plus douter de la bonne foi de Moustache, entendre ce que Jonquille en diroit. Pour le coup, elle eut lieu d'être contente. Le Génie parla avantageusement du nouvel embarras où il étoit, que de peur qu'il n'en soupçonnât la cause, elle le félicita de ce miracle, & le rejetta entiérement

bonheur de vous posséder, si je le négligeois à ce point; je veux vous prouver que j'en suis digne. Si vous me promettiez pourtant que je pourrai vous revoir... Moi, interrompit-elle promptement, ah Seigneur, vous ne l'espérez point, & je ne conçois pas comment vous ôsez me faire une semblable proposition. J'ai cru, répondit-il, que sans manquer au respect, je pouvois vous la faire, & que nous avions été assez bien ensemble ici, pour que vous me regardâssiez au moins comme connoissance. Et c'est préci-

précisément, Seigneur, par cette raison même que, de toutes les personnes de la terre, vous êtes celle que je dois éviter le plus : l'amour que je ressens pour Tanzaï, & mon devoir, ne me permettent pas même de penser à vous. Jusques ici, je ne suis point criminelle ; les Dieux en m'ordonnant de venir vous chercher, ont pris ma faute sur eux, mais je mériterois leur colére, & le mépris de mon époux, si je me rappellois jamais vôtre idée pour la chérir. Quand je vous ai demandé cette permission,

Princesse, reprit-il, c'est parce que jusques au bout, j'ai voulu vous devoir tous mes plaisirs. Si vous connoissiez bien ma puissance, vous ne douteriez pas que malgré tous vos refus, je ne pûsse vous voir quand je le voudrois, & obtenir même de votre tendresse, toutes les faveurs que vous réservez à Tanzaï. Maître de prendre sa figure, c'est sous ses traits que vous me verrez, & vous ne sçaurez jamais si c'est à lui, ou à moi que vous livrerez votre cœur. Ah grands Dieux! quel supplice! s'écria la Prin-

ceſſe. Elle ſe ſeroit ſans doute affligée beaucoup, ſi le Génie la voïant dans de ſi triſtes diſpoſitions, ne ſe fût crû dans l'obligation de les diſſiper. Néadarné laſſée de ſes tranſports auroit bien voulu les éviter, mais comme elle avoit été la victime de ſon amour pour Tanzaï, il falloit encore qu'elle le fût de ſes égards pour Mouſtache. Il étoit néceſſaire de provoquer le Génie au ſommeil, & ſans cela, elle ne pouvoit délivrer Cormoran. Ce fût par la même raiſon qu'elle ſe ſervît encore de ſon ſecret;

une victoire aisée auroit moins coûté à Jonquille, & il falloit amener la Pantoufle ; le tems de l'emploïer arriva enfin. Le Génie, malgré lui, & en disant à Néadarné, les choses du monde les plus tendres, sentit ses yeux se fermer, elle, lui faisant dans l'instant sentir la Pantoufle, le plongea dans le sommeil le plus profond ; & sortant brusquement du lit, s'habilla avec la derniere promptitude. Elle y mettoit tant d'application qu'elle ne s'apperçût pas d'abord que les habits dont elle se couvroit

n'étoient pas ceux qu'elle avoit apportés dans l'Isle. L'amoureux Génie qui avoit voulu que Néadarné emportât avec elle des marques de sa magnificence, n'avoit rien oublié pour rendre superbes, & dignes de la beauté qu'il en paroît, ceux dont Néadarné se couvrît malgré elle. Sa répugnance à cet égard pouvoit avoir plus d'une cause, elle ne pouvoit plus avec ces habits dire au Prince qu'elle avoit rêvé, & n'imaginoit rien pour le tromper là-dessus. Malgré l'inquiétude dans laquelle ces

nouveaux vêtemens la plongeoient, elle ne pût refuser à Jonquille, l'estime que meritoient ses procédez. Elle s'approcha du lit où il dormoit si profondément. Elle le considéra long-tems, sa beauté l'émût. Adieu, lui dit-elle en soupirant, adieu aimable Génie, puissent tes jours éternels couler dans les plaisirs! puisse-tu perdre à jamais le souvenir de la triste Néadarné! puisse-t'elle elle-même t'oublier; elle se seroit crüe trop heureuse de pouvoir répondre à ton ardeur, & tu ne l'aurois pas pré-

venüe, ſi ſon cœur & ſa main avoient été à elle. Adieu, elle ne peut rien pour ta félicité, daigne ne jamais troubler ſon repos! En achevant ces paroles, elle le baiſa doucement au front, & s'arracha d'auprès de lui avec une peine dont elle ſentit murmurer ſa vertu.

CHAPITRE XVIII.

Où le Lecteur lira des choſes qu'il prévoit depuis long-tems.

LA Princeſſe, armée de la Pantoufle, traverſa, ſans être vûë, tous les Appartemens du Palais. Le Soleil étoit déja levé, elle craignît, comme elle n'avoit pas pû avertir Cormoran de ſon deſſein, qu'elle ne mît beaucoup de tems à le chercher, & que le Génie en s'éveillant, ne dérangeât toutes ſes meſures: Heureuſement,

elle n'alla pas loin. Cormoran que ſes malheurs rendoient inquiet, loin de s'abandonner au ſommeil, rêvoit triſtement ſur la terraſſe: Elle ſe decouvrit à lui. Ne perdons point de tems, Seigneur, lui dit-elle, ſortez de votre eſclavage, & venez dans les bras d'une Fée qui vous adore, vous dédommager de vos peines. Ah Princeſſe! s'écria Cormoran, ſeroit-il poſſible que Mouſtache penſât encore à moi? N'en doutez pas, Prince, répondit-elle: Oüi, ſon cœur prévenu pour vous de la paſſion la plus

vive, ſouffre autant éloigné de vous, que vous ſouffrez abſent d'elle. Eſt-elle toûjours Taupe? Demanda-t'il: Que j'ai craint que le Barbare Jonquille ne l'eut en ſa puiſſance! Echappés tous deux à ſon courroux, repliqua-t'elle, venez joüir d'un ſort plus heureux, & lui rendre cette figure charmante qui vous inſpiroit tant d'ardeur. Mais, avez-vous encore la Pantoufle de la Fée? Oüi, reprit Cormoran, mais il ne m'a pas été poſſible, depuis dix ans que je la poſſéde, de la regarder une ſeule fois;

occupé sans relâche à faire la culebute, ou à travailler aux plaisirs du Génie; ou je n'ai pas eû le tems de la baiser, ou je n'ai pas ôsé, de peur que le Génie me sçachant possesseur de ce thrésor, ne me le ravît encore. En connoissez-vous la vertu? Demanda Néadarné. Non reprit-il, & quelle est-elle? De vous rendre invisible. Ah que ne l'ai-je sçu plûtôt! s'écria-t'il, que cette connoissance m'auroit épargné de tourmens! Peut-être aussi, dit-elle, que plûtôt, elle ne vous auroit servi à rien. L'intention

des Dieux étoit sans doute que vous fûssiez malheureux dix ans, & avant le tems marqué par leur clémence, vous n'auriez fait que de vains efforts pour votre liberté. Mais, finissons ces discours, craignez encore la colére du Génie, vous êtes perdu s'il s'éveille; prenez votre Pantoufle, & suivez-moi. Ce n'est donc pas lui qui finit mes peines? Demanda-t'il: Non, reprit la Princesse, en vain je l'ai conjuré de m'accorder votre grace. Du moins, dit-il, êtes-vous guérie? Paix, répondit elle,

que dans l'endroit où je vais vous conduire, aucune indiscretion ne vous échappe, & s'il en eſt beſoin, ſoûtenez que je n'ai vû le Génie qu'une minute, & encore devant vous; autrement, vous me perdriez; vous ſçaurez un jour les raiſons qui doivent vous forcer au ſilence ſur cet article, ou à appuïer mes diſcours. Ne craignez rien, Princeſſe, dit-il, je vous jure une fidélité inviolable. Alors, il tira la Pantouſle de ſa poche, & ſuivant la Princeſſe, ils paſſérent devant les Gardes de Jonquille

sans qu'aucun d'eux les aperçût; ils parvinrent au Port sans rencontrer plus d'obstacles que dans le Palais, prîrent une des Barques de Jonquille, & quittèrent l'Isle, non sans que Néadarné ne regardât souvent, & avec un peu de tristesse, l'endroit du Palais où elle avoit laissé le Génie. Qu'on ne l'en blâme pas, sa vertu avoit assez éclaté pour qu'elle se permît cette légere satisfaction, & c'étoit bien le moins qu'elle pût faire pour lui que de le quitter avec quelque regret. Ce n'étoit pas qu'elle l'aimât,

mais elle n'avoit rien à lui imputer de ce qui s'étoit passé entre eux, & ne pouvoit raisonnablement le regarder que comme son libérateur. Toutes ces idées s'effacérent de son esprit en mettant pied à terre. Elle retrouva ses gens à l'endroit où elle leur avoit ordonné de l'attendre, elle fit monter Cormoran avec elle dans son Palanquin, & reprit le chemin de la Ville Bleüe, en s'occupant seulement du plaisir de revoir Tanzaï. Elle n'étoit plus inquiéte sur le secret de Moustache; l'épreuve qu'elle

en avoit faite avec Jonquille, ne lui laissoit pas lieu de douter que le Prince n'y fût trompé.

Avant même de sortir du Palais du Génie, elle avoit prononcé trois ou quatre fois les secourables paroles; mais quelque confiance qu'elle y eût, elle ne pût revoir la Ville Bleüe sans émotion. La nécessité où elle étoit de mentir à Tanzaï; la crainte que, malgré ses discours, il ne découvrît la vérité de l'avanture, ou que Jonquille ne fût indiscret; la honte dont en elle-même, elle se sentoit

toit couverte, excitoient dans ſon cœur les mouvemens les plus crüels, & y balançoient le plaiſir d'être réünie à ſon époux: Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'elle craignoit ſa préſence. Tanzaï, malgré l'eſprit de Mouſtache, & les conſolations qu'elle lui avoit apportées, avoit penſé mourir de chagrin. Quoi! diſoit-il à la Fée, j'ai pû conſentir qu'elle allât trouver Jonquille; il manquoit à mes maux de faire moi-même mon deshonneur, & de ne pouvoir pas l'ignorer. Que me dira cette infidelle à

son retour? Hélas! en cet instant peut-être elle oublie dans les bras du Génie, mon amour, & mon désespoir. Pour vous oublier, dit Moustache, je suis bien sûre que non, & que je répondrois bien que si, par une fatalité que je ne conçois pas, elle a cédé à Jonquille, sa vertu n'en aura pas été offensée. Oh sans doute! reprenoit-il, on se souvient beaucoup de sa vertu, & il dépend d'une femme de l'avoir présente à ses idées dans ce moment-là. En ce cas, repartoit Moustache, quels reproches pourriez-vous

donc faire à la Princeſſe ; Et ſi par hazard elle revient de l'Iſle, telle qu'elle eſt partie ; laide, & inutile, de quel œil la reverrez-vous? Je n'en ſçais rien, dit Tanzaï, vous prenez bien votre tems pour me faire de ces argumens-là ; vous raiſonnez les paſſions avec une éxactitude impatientante, & pourvû que vous faſſiez un beau, & long diſcours, le reſte ne vous eſt de rien. Je hais auſſi de vous voir injuſte, reprit Mouſtache, & je voudrois que vous fûſſiez moins bizarre. Encore un coup, comptez

TAYLOR INST. OXFORD

un peu plus ſur ma puiſſance, & que les ſoins de Barbacelá pour vous, vous raſſurent. S'il faut pour me calmer, reprit-il, compter ſur votre protection, ou ſur la ſienne, je puis garder mes inquiétudes, & à juger de ſes ſoins pour moi, par une occaſion où je me ſuis trouvé, je ne dois pas eſpérer qu'elle ſoit utile à la Princeſſe. Vous même, ſi votre pouvoir eſt ſi grand, que n'avez-vous empêché ſon départ ? Vous ſçavez, dit la Taupe, qu'on ne peut s'oppoſer aux ordres ſuprêmes du deſtin. Fort bien,

reprit-il, & si les ordres suprêmes du destin sont que Néadarné ne puisse me revenir telle que je la souhaite, que par l'entremise de Jonquille; puisqu'on ne peut s'y opposer, de quel biais userez-vous pour empêcher qu'ils ne s'éxécutent? Vous qui aimez tant les raisonnemens, en voilà un, répondez-y. La chose n'est pas difficile, répondît-elle: Filles du Destin comme nous le sommes, ce qui seroit impossible aux mortels, nous devient aisé; s'il ne peut révoquer ses arrêts, en notre fa-

veur, il les adoucit du moins, & nous laiſſant ſous lui la conduite de l'Univers, nous permet de favoriſer les objets ſur qui nous voulons éxercer notre clémence. Vous ne doutez pas, je crois, de mon amitié, & vous devez vous ſouvenir qu'avant que Néadarné partît, je vous ai dit qu'en cas que Jonquille n'en agît pas généreuſement, il ne trouveroit qu'une ombre qu'il prendroit pour elle. Mais puiſque vous pouvez faire cela pour moi, pourquoi, dit-il encore, ne l'avez-vous pas fait pour vous? Qui

vous empêchoit de substituer une ombre à votre Cormoran ; & de terminer par là sa pénitence ; Jonquille s'en seroit apperçu, reprit-elle, Cormoran devoit rester si long tems en son pouvoir, & il l'a employé à tant d'usages pendant sa captivité, qu'il ne m'auroit pas été possible de le tromper là-dessus. Vous verrez, reprit Tanzaï, que l'usage qu'il doit faire de la Princesse, le rend plus aisé à être trompé. En vérité ! le Destin votre Pere ordonne d'étranges sottises, & vous les reparez par de fin-

guliers moïens. Oh ! répondit Mouſtache, vous ne méritez pas d'être raſſuré ; ni que Néadarné vous aime avec tant de délicateſſe ; quand elle ne pourroit éviter Jonquille, il vous ſiéroit mal de le lui reprocher ; & quand il fût queſtion pour vous de paſſer une nuit avec Goncombre, vous fîtes moins de difficulté que Néadarné n'en feroit en pareil cas. Vous crûtes ridiculement que le plus bel objet de la terre vous tendoit les bras, vous vous livrâtes en inſenſé à tout ce que vous dît la Choüette : Et ſi la

Princeſſe

Princeſſe ſçavoit à quel point vous lui fûtes infidéle, je ne réponds pas que, malgré ſa vertu, elle ne ſentît quelque douceur à vous en punir. Au nom de Cormoran ! Mouſtache, dît Tanzaï confus, ne lui parlez jamais de cette déteſtable Iſle des Couſins ; elle ne fût que trop bien vangée, & ſi, comme je n'en doute point, vous ſçavez le reſte de l'Hiſtoire, vous devez me rendre juſtice, & vous n'ignorez pas que le deſir de la revoir, m'en fit plus faire que celui de mon rétabliſſement. Je vous

garderai volontiers le ſecret, dit la Fée, mais ſoïez plus tranquille, & ne m'outragez pas au point de douter toûjours de mon pouvoir, il va plus loin que vous ne penſez. Le Prince lui promît tout ce qu'elle voulût, mais ſon inquiétude étoit ſi forte qu'il ne pût un moment la ſuſpendre, & que la Fée impatientée de ſes plaintes fût obligée de le faire dormir trois, ou quatre fois dans la journée, encore n'auroit-il fait que de mauvais ſonges, ſi Mouſtache, pour l'intérêt de la Princeſſe, ne lui en eût procuré d'agréables...

CHAPITRE XIX.

Plus néceſſaire, qu'agréable.

TAnzaï ſortoit à peine d'une de ces gracieuſes illuſions, que la Fée lui préſentoit, lorſqu'il vît arriver la Princeſſe; il venoit, en rêvant, de la voir, inſenſible aux feux de Jonquille, refuſer ſa guériſon, & le Génie touché de tant de vertu, la lui procurer ſans en prétendre aucune reconnoiſſance. Ce ſonge l'avoit

diſpoſé à bien recevoir Néadarné: Il courût au-devant d'elle, mais quand il la vît couverte des préſens de Jonquille, & menée par Cormoran, il imagina que la délivrance de ce Prince lui avoit couté plus d'une complaiſance, & que ſi elle avoit été ſi vertüeuſe, Jonquille l'auroit eſtimée, mais ne lui auroit pas tant accordé. Toute ſa jalouſie ſe reveilla, il la regarda ſombrement, & répondit avec hauteur aux civilitez de l'amant de Mouſtache. A peine cette Fée eut-elle entrevû Cor-

moran, que ſa Métamorphoſe ceſſa, & que ſous les habits les plus galants, Tanzaï, & la Princeſſe vîrent une femme grande, un peu ſéche, l'air coquet, Minaudier, & précieux, qui ſe précipita dans les bras de Cormoran : Elle avoit réellement du côté gauche, une Mouſtache à la Chinoiſe qui fût la premiére choſe que baiſa Cormoran, & qui, ſelon Tanzaï, faiſoit ſur le viſage de la Fée, un effet aſſez ridicule. Comme il étoit de mauvaiſe humeur, il examina Cormoran pour le critiquer.

Après le portrait charmant

qu'en avoit fait Mouſtache, il s'attendoit à voir une perſonne miraculeuſe, & ne fût pas fâché quand il vît dans ce Prince ſi vanté, une petite figure haute de quatre pieds, grêle, & contrainte, & qui ne lui parût avoir pour tout agrément qu'un air fade, & doucereux qui annonçoit le caractére de ſon eſprit, & la poſſeſſion où il étoit de plaire aux femmes de l'eſpéce de la Fée. Dans un autre tems, Tanzaï s'en ſeroit plus diverti, mais la colére où il étoit contre Néadarné, ne lui permît pas

d'y faire une plus longue attention. Cette Princeſſe s'étoit approchée de lui en tremblant, & pendant que les deux amans réünis ſe diſoient tout ce qu'un amour long-tems malheureux, & enfin ſatisfait, peut inſpirer de tendre, Tanzaï, l'œil farouche, & dans un morne ſilence, ſe refuſa à ſes embraſſemens. Que vous êtes crüel! lui dit-elle. Cher Prince, que vous répondez mal à ma tendreſſe! je n'ai point mérité tant de mépris. Allez, Madame, lui dit-il avec fierté, allez retrouver

Jonquille, & oubliez-moi à jamais. Je ne l'ai pas cherché, répondit-elle, vous ſeul m'avez contrainte à ce funeſte voïage, & je ne vois pas pourquoi..... En vérité! Prince, dit Mouſtache qui, à leur querelle, s'étoit rapprochée d'eux, vous êtes bien injuſte de toutes façons, & ſi vous ſçaviez combien vous aurez à rougir de votre jalouſie, vous ne la témoigneriez pas ſi hautement. Ecoutez-moi, continua-t'elle en le tirant à part, vous devez vous ſouvenir de ce que je vous ai promis au ſujet de Concom-

bre, je vous manque de parole dans l'inſtant que vous m'en manquerez. Je ferai plus, je vous prouverai l'innocence de la Princeſſe; mais pour vous punir de vos injuſtes ſoupçons, je vous en prive à jamais. Ce qui s'eſt paſſé dans cette Iſle, vous inquiéte, il ſeroit aiſé de vous convaincre par le témoignage de Cormoran qui n'a pas quitté un inſtant Néadarné, que plus délicate que vous, ce Génie malgré ſa beauté, & ſa puiſſance, en a été rebuté: Mais voulez-vous des preuves plus fortes, & dont l'évidence

confonde votre incrédulité? Vous ſçaviez ce qu'étoit Néadarné, ne vous en rapportez qu'à vous-même ſur ce qu'elle eſt aujourd'hui. Perdez dans les plus tendres embraſſemens cette ſombre jalouſie que la Princeſſe ne vous pardonneroit peut-être pas ſi elle duroit plus long-tems, & ſouvenez-vous, quand même vous ne la trouveriez pas telle qu'il la faut pour calmer vos ſoupçons, que de tous les hommes du monde vous êtes celui, à qui, de toutes façons, la plainte, & le reproche ſeroient le

moins permis. Allez expier à ſes pieds le crime de l'avoir ſi injuſtement outragée, & ſans perdre du tems à l'interroger, diſpoſez la doucement à vous donner des preuves complettes & de ſa vertu, & de ſa tendreſſe pour vous. Tanzaï ne ſçachant que répondre à la Fée, revint à Néadarné d'un air auſſi ſoumis qu'il l'avoit eû fier, & Mouſtache étant ſortie avec Cormoran avec qui elle avoit auſſi à s'éclaircir de bien des choſes : Si j'en crois Mouſtache, & l'eſtime que j'ai pour vous, lui dit-il, vous

ne m'avez point trahie, mais pardonnez à ma délicateſſe, ſi j'ai pû douter de votre vertu : Pour ne pas craindre, il auroit fallu que je ne vous euſſe point aimée, & je me ſuis trouvé dans des circonſtances ſi crüelles pour mon amour, ſi dangereuſes pour vous, qu'il ne m'a pas été poſſible d'être ſans inquiétude. Ce fatal Oracle qui ordonnoit que vous allâſſiez trouver Jonquille, l'emploi de ce Génie, votre beauté, que de raiſons pour trembler ! & qu'il me ſeroit doux que votre tendreſſe pour moi

vous eût fait ſurmonter tant d'obſtacles ! Ah Seigneur ! répondit Néadarné en pleurant, je n'ai pas ceſſé un moment de vous aimer. Toûjours préſent à mon idée, Jonquille, malgré ſes ſoins, n'a pû toucher un cœur que vous poſſedez tout entier. Ce Génie ſans doute étoit preſſant, reprit Tanzaï, il ſembloit que vous lui fûſſiez deſtinée, il vous aura trouvée belle, il étoit maître ! ne vous ſouvient-il plus, Seigneur, répondit Néadarné du changemeut affreux qui s'eſt fait dans ma perſonne

la nuit qui a précedé mon départ, & croïez-vous, qu'en cet état, je dûſſe lui inſpirer des deſirs? Mais, reprit-il, c'étoit à lui à faire diſparoître cette laideur, que ſeul il avoit cauſée, & j'ai peine à croire qu'il ait eû plus d'égards pour vous que pour celles des femmes de cette Ville, qui étoient dans le même cas que vous. Il ne m'a pourtant pas confonduë avec elles, répondit la Princeſſe, & ſans ſçavoir à qui je dois le retour de ma beauté (puiſque vous trouvez que j'en ai) j'ai bientôt paru à ſes

yeux telle que je parois aux vôtres. A cet égard, reprit le curieux Tanzaï, vous n'avez pas eû besoin d'implorer son secours, mais en quel état revenez-vous? Portez-vous encore des marques de la vengeance de Concombre, & le Génie vous a-t-il été pour cet article, aussi inutile que pour l'autre? Seigneur, dit-elle en baissant les yeux, comme ce n'est pas moi qui me suis apperçûe de ma premiére Métamorphose, ce n'est pas encore à moi à décider s'il ne nous reste plus rien à desirer à

l'un, & à l'autre. Vous ſçavez du moins, continua Tanzaï, ſi Jonquille a été ſenſible à vos peines, & vous m'obligerez de me dire quelle a été auprès de vous ſa ſainte volonté, pour m'exprimer ſelon les paroles de l'Oracle. Jonquille, reprit-elle, a commencé par loüer avec éxagération le peu d'agrémens que je puis poſſéder, il m'a forcé de lui apprendre quel étoit le ſujet de mon voïage, il a plaint mon malheur plus qu'il ne méritoit de l'être, & m'a dit enfin que l'unique moïen d'effacer l'enchante-

chantement de Concombre étoit de me livrer à ſes deſirs. Eh bien ? Interrompit Tanzaï en rougiſſant. Eh quoi ! Seigneur, dit-elle, vous ſçavez que je vous aime, & vous m'interrogez ! mais enfin, qu'avez-vous répondu, repliqua le Prince ? Tout ce que ma paſſion pour vous, a dû me faire répondre, reprit-elle. Après cette prémiere tentative, continüa Tanzaï, a-t'il été découragé ; n'a-t'il pas cherché à vaincre vos rigueurs ? Vous méritez qu'il cherchât à vous acquérir, & je ſens qu'à ſa

place, je ne ſerois pas reſté inſenſible à une beauté telle que la vôtre.

Seigneur, dit-elle, malgré le peu que je vaux, mes rebuts l'ont choqué. S'il n'a pas été d'abord reçû comme il s'en étoit flatté, il a crû que ſes ſoins pourroient me faire accepter ſon hommage; il m'a tenu les diſcours les plus tendres; & plus touché, à ce qu'il diſoit, de gagner mon cœur, que des plaiſirs dont des beautés plus faciles le laiſſent joüir ſans qu'il lui en coûte des ſoins, il n'a rien épargné pour me

convaincre que j'avois fait ſur lui la plus forte impreſſion. Les fêtes les plus ſuperbes m'ont déclaré ſon amour. Plus ſouveraine dans ſon Iſle, que lui-même, j'ai vû ſes ſujets à ſon éxemple, s'humilier devant moi; l'amant de Mouſtache qui languiſſoit dans la plus crüelle captivité, a vû tomber ſes chaines, & finir ſe tourmens, je l'ai enfin délivré.... Mais, ce Génie pour prix de tant de ſoins n'a-t'il rien éxigé de vous? interrompît Tanzaï: Soumiſe à ſon pouvoir ſuprême dans le tems même qu'il

le dépoſoit entre vos mains ; n'a-t'il pas cherché à l'éxercer ſur vous ? Comment enfin votre guériſon vous a-t'elle été procurée ? Le Génie, reprit-elle, s'eſt lâſſé de mes refus autant que je me lâſſe de vos queſtions : Plus amoureux que vous, & moins injuſte, il a reſpecté mes pleurs, je ne ſçais ſur qui ſont tombés ſes tranſports, je ne ſçais moi-même en quel état je ſuis ſortie enfin de ſon Iſle : Je me retrouve avec vous, vous me faites ſubir le plus injurieux éxamen ; ſans mémoire, & ſans recon-

noiſſance, vous ne vous ſouvenez pas que vous ſeul m'avez envoïée à Jonquille, vous oubliez la répugnance que j'ai eüe à vous obéïr. Eh bien; conſommez vos injuſtices, rompez les nœuds qui nous attachent l'un à l'autre, & puiſqu'enfin vous voulez me forcer à vous haïr..... Ah Princeſſe! dit Tanzaï, en ſe jettant à ſes genoux, je reconnois tous mes torts, épargnez-moi votre haine, épargnez-moi un malheur qui de tous, ſeroit pour moi le plus affreux. Oüi, je crois que toûjours ten-

dre, & fidelle vous n'avez pas cédé aux tranſports de Jonquille, mais que vouloit donc dire l'Oracle, & ſi vous êtes telle que mes tranſports vous ſouhaitent, par quel moïen ſuis-je échappé à l'affront qui ſembloit m'être deſtiné? Je vous ai déja dit, Prince, répritt Néadarné, que je ne ſçais ſi Concombre n'eſt plus à craindre pour nous, j'ai cependant lieu de ſoupçonner que ſa colére ne pourra plus troubler nos jours. Jonquille ennuïé de ma réſiſtance, après avoir tenté auprès de moi tout

ce que l'amour peut ſuggérer de ſéductions, me laiſſa enfin à moi-même. Je fûs conduite dans un Appartement dont je fermai toutes les portes ſur moi, couchée ſur un canapé, j'y déplorois ma ſituation, je me mis à rêver profondément à mes malheurs, je m'endormîs, & après le ſonge le plus funeſte pour ma pudeur, & pour mon amour, ſonge! qui toute éveillée que je ſuis, me remplit de terreur, & de honte; je crus m'appercevoir d'un changement conſidérable..., Ah! Singe Barbare! s'écria

Tanzaï ; il ne me manque plus rien, & ce ſonge fatal ne me dit que trop combien mes craintes étoient juſtes. Je ne conçois pas bien, reprit la Princeſſe, d'un air de courroux, d'où peuvent naître ces tranſports, & quelle peut être l'offenſe que j'ai commiſe envers vous ; juſques ici, telle a été la conformité de nos avantures que j'ai crû que vous ne deviez pas vous étonner qu'un ſonge finît les miennes. Punis tous deux de la même maniére, pourquoi ne nous auroit-on pas donné le même reméde ?

Ah !

Ah ! s'écria Tanzaï, plût aux Dieux crüels qui me pourſuivent que je n'euſſe point à leur reprocher ce reméde affreux qui vous coûte ſi peu de remords ! Eh bien, Seigneur, répondit Néadarné, livrez-vous à votre colére, vous ne cherchez qu'à me trouver coupable, je conſens à l'être. Faites une réalité de mon ſonge, oubliez que je ne vous ai jamais reproché celui qui vous peignît Concombre ſi digne de vos deſirs : oubliez que j'aurois pû ſans crime me livrer à Jonquille, mais laiſſez-moi

auſſi vous fuir pour toûjours ; & puiſque vous ne me jugez plus digne de votre eſtime, ne me parlez jamais de votre amour. La Princeſſe prononça ces paroles d'un ton ſi abſolu, & marqua tant de courroux, que Tanzaï dominé par ſa tendreſſe, ceſſa ſes reproches, & ſe ſouvenant de l'épreuve que Mouſtache lui avoit conſeillée, voulût calmer Néadarné, & l'embraſſant avec tranſport, la réduiſit au point de ne lui rien refuſer malgré ſa colére. Ah Barbare ! lui dit-elle tendrement, laiſſez-

moi, vous ne m'aimez plus. Tanzaï occupé à satisfaire son amour, & sa curiosité ne lui répondit qu'en redoublant ses caresses, & Néadarné vaincuë par sa passion, ne s'opposa plus à une épreuve qui assuroit pour toûjours sa gloire, & sa tranquillité.

CHAPITRE XX.

Comme quoi les plus fins y ſont pris. Arrivée de Barbacela. Retour à Chéchian. Differens ſur l'Ecumoire terminés à l'amiable. Fin de l'Hiſtoire.

C'Eſt pourtant une belle choſe que les enchantemens, car il eſt de notoriété publique que la Princeſſe n'en avoit pas été quitte avec Jonquille pour un rêve, & il eſt tout auſſi vrai que Tanzaï, qui ne ſçavoit rien du ſecret

de Mouſtache, fût obligé d'avoüer que ſa défiance avoit été injuſte. Auſſi, Néadarné qui n'avoit pas un médiocre intérêt à lui calmer l'eſprit, avoit-elle, avant de ſortir de l'Iſle, prononcé trois fois ſur ſa perſonne, les paroles miſtérieuſes: Pendant tout le chemin qu'il y avoit de l'Iſle, à la Ville Bleüe, elle les avoit redites, & l'on peut penſer que dans la ſituation où elle ſe trouvoit, elle ne crût pas hors de propos de s'en ſervir encore. Cet enchantement qu'elle avoit répeté tant de fois, ſans imaginer qu'il

tirât à une certaine conſéquence, l'avoit déguiſée au point qu'il s'en falloit peu qu'elle n'eut encore beſoin du ſecours du Génie. Tanzaï impatienté de tant d'obſtacles, fit d'inutiles efforts pour les ſurmonter, ni ſa tendreſſe, ni ſon courage ne lui ſervîrent. Tranſporté d'amour, & de plaiſir, ah Princeſſe, s'écria-t'il, quel eſt mon malheur! mais quelle eſt votre vertu!

Eh quoi! Prince, lui dit-elle tendrement, toûjours des plaintes! Auriez-vous mieux aimé que je vous euſſe mis hors d'é-

tat d'en faire de cette espece ? Ah ! pourquoi, dit Tanzaï, qui ne sentoit alors que sa passion, pourquoi avez-vous tout refusé à Jonquille ? Quelles seront nos ressources ? Hélas ! après ce songe que vous venez de me reprocher, je n'eus pas besoin du moins de recourir à un second voïage, y serez-vous condamnée ? Mais dites-moi, je vous en conjure quel est donc ce songe qui, chez Jonquille, s'est offert à vos esprits. Permettez-moi plûtôt, répondit Néadarné, d'en oublier toutes les circonstances.

Quoique convaincu à préſent que ma fidélité a été réelle, vous avez trop de délicateſſe pour entendre, ſans émotion, le détail d'une choſe auſſi déſagréable, & je vous aime trop vivement pour qu'il ne me perçat pas le cœur. Oubliez donc à jamais cette Iſle fatale, & daignez ne m'en rappeller jamais le ſouvenir. Au reſte ne ſoïez plus inquiet ſur ma guériſon, Mouſtache aujourd'hui rentrée dans tous ſes droits, s'oppoſera à Concombre, & Barbacela ſans doute nous aidera de ſa puiſſance.

ainſi, ajouta-t'elle, allons retrouver la Fée, & ne vous obſtinez pas davantage à mon deſenchantement, vos efforts ſeroient inutiles. Fanzaï, qui étoit de Prince du monde le plus plus opiniâtre, ne fût pas d'abord de cet avis, mais obligé bientôt de reconnoître que Néadarné lui avoit dit vrai, il ſortît avec elle pour rejoindre Mouſtache, & Cormoran. Il ſeroit difficile de rendre ici tout ce qu'en cette occaſion il diſoit de tendre à la Princeſſe: Qu'on ſe figure un homme éperdûment amoureux, & ja-

leux au dernier point, qui a tout à craindre, & qui eſt convaincu de toutes façons, qu'il eſt échappé au péril qui le menaçoit. Ils ne furent pas long-tems ſans rencontrer Mouſtache, qui penchée nonchalamment ſur ſon ſpirituel Cormoran, ſortoit du jardin. La Fée s'apperçût aiſément à l'air ſatisfait de Tanzaï, que Néadarné étoit dans ſon ame, hors de tout ſoupçon; & pendant que les deux Princes ſe renouvelloient leurs politeſſes, eh bien, dit Mouſtache à Néadarné en la tirant à part, comment s'eſt

passé l'éclaircissement ? A ces égard, reprit la Princesse, je n'ai rien à souhaiter, mon époux se croiroit criminel de me soupçonner: Mais Moustache, je ne me consolerai jamais de ce qui s'est passé avec le Génie, & je me reprocherai toûjours l'artifice dont je viens de me servir avec Tanzaï. Je conçois, répondît la Fée, que les deux choses dont vous me parlez sont pour une personne aussi vertüeuse, & aussi sincére que vous, ce qui peut arriver de plus crüel, mais l'une, & l'autre étoient

nécessaires ; ne vous en occupez donc plus. Ah Moustache ! repliqua-t'elle, eh le moïen que je ne m'en occupe pas ? Jonquille m'a menacée de prendre la figure de mon époux, quand il voudroit m'arracher des faveurs, & je suis si frappée de la crainte qu'il n'exécute ses menaces, qu'à l'instant même je doutois si c'étoit lui, ou Tanzaï qui exigeoit de moi une explication. Serai-je toûjours dans la même crainte ? Quand il arriveroit que Jonquille useroit de ce stratagême pour vous

voir, reprît la Fée, qu'en coûteroit-il à votre vertu? d'ailleurs vous ne pourrez jamais que le ſoupçonner. Ah! n'en eſt-ce pas aſſez, s'écria Néadarné? Au nom des Dieux! délivrez-moi de cette crainte. Je ne puis, répondit Mouſtache; le Génie, qui vient de ſortir de la Léthargie où vous l'aviez plongé, au déſeſpoir de votre fuite, forme dans ce moment même le projet de vous aimer toûjours, & ne ſe conſole de vous avoir perdüe que par la certitude où il eſt de vous revoir. Mais, conti-

nüa-t'elle, n'allez pas découvrir au Prince les craintes que vous inſpire Jonquille, ſoupçonneux comme il l'eſt, il vous obſerveroit ſans ceſſe, & vous rendroit malheureuſe à force de délicateſſe. Il faut cependant que vous haïſſiez bien Jonquille pour que l'idée de vous retrouver avec lui vous afflige; la nuit derniere, il vous étoit moins odieux. J'ai ſuccombé, repartit la Princeſſe, à la rigueur de mon ſort, mais mon cœur toujours fidele, n'a pas perdu un inſtant l'image de Tanzaï: Il y auroit

bien, reprit Mouſtache, quelque choſe à vous repondre là-deſſus, mais une plus longue converſation ſeroit peut-être ſuſpecte à votre époux, & je veux revoir Cormoran. En achevant ces paroles, elles ſe rapprochérent des deux Princes qui, déja les meilleurs amis du monde, diſſertoient enſemble ſur l'harmonie de la Vielle. Ils reprenoient tous le chemin du Palais où ils étoient logés, lorſqu'un char brillant, & traîné par des Papillons, vint du haut des airs s'abattre auprès d'eux. A ce pompeux

équipage, ils reconnûrent la bienfaisante Barbacela. Tanzaï courût au-devant d'elle avec d'autant plus de joïe qu'il crût en la revoïant, tous ſes malheurs terminez. Cette Fée embraſſa avec tendreſſe Mouſtache & Cormoran, & les félicita tous deux d'une réünion ſi long-tems deſirée. Pour vous, Prince, dit-elle à Tanzaï, vous avez bien ſouffert depuis mon abſence, & la Princeſſe n'a pas été éxempte de tourmens. Le Deſtin irrité de votre déſobéïſſance, à ma priére enfin s'eſt calmé, je re-

voi

vois avec plaisir sur vous, l'Ecumoire enchantée, & si Saugrenütio consent à ce qu'on lui demande, à l'abri des persécutions de Concombre, vous passerez les jours les plus heureux.

J'ai peine à croire, dit Tanzaï que vous veniez à bout de le persuader, il est sur l'article de l'Ecumoire d'une opiniâtreté invincible: En vain tout l'Etat s'est armé contre lui, rien n'a pû le vaincre. J'ai, répondit Barbacela, un moïen sûr pour le faire obéïr. Mais montez dans ce char, nous

allons tout à l'heure être transportez à Chéchian, & c'eſt là que vous joüirez d'un plein repos. Tous les amans obéïrent à la Fée, & le char ſecondant leur impatience, leur fit voir bientôt la capitale de la Chéchianée. On ne peut exprimer la joïe de Céphaès en revoïant les deux époux; Après bien des careſſes, & des queſtions, la Fée manda Saugrénutio. Pendant l'abſence du Prince, les choſes avoient changé de face, le Patriarche étoit mort. Le Grand-Prêtre aſpiroit ſecretement à cette

dignité, mais comme elle dépendoit entiérement du Roi, il voïoit peu de jour à l'obtenir à moins qu'il ne devînt docile sur l'article de l'Ecumoire. Ambitieux comme il étoit, l'Ecumoire l'effraïoit moins depuis qu'il y voïoit attachée une aussi grande place. Malgré sa rebellion, il n'auroit pas hésité alors à la lécher, si elle n'eut été que d'une grosseur ordinaire; mais à la honte qu'il trouvoit à se rétracter, il se joignoit encore la douleur qu'indubitablement elle lui causeroit, & la perte to-

tale de ſa bouche. Ces deux motifs étoient les ſeuls qui l'empêchaſſent d'obéir.

Le Roi qui n'avoit pas de plus cher intérêt que le ſalut de ſon fils, conſentoit à nommer Saugrénutio, Patriarche, s'il ſe rangeoit à ſon devoir. Un Négociateur habile député par Céphaès au Grand-Prêtre, lui avoit fait indirectement des ouvertures ſur cette affaire, & Saugrénutio étoit en pour-parler lorſque la Fée arriva; il ne tira pas à mauvais augure d'en être mandé. Le bruit avoit long tems couru

que cette Fée l'avoit aimé, & que ce fait fût vrai, ou non, il éſt certain qu'elle avoit toûjours eû pour lui cette ſorte de conſidération que l'on conſerve pour les perſonnes avec qui l'on a vécu amicalement. Auſſi avoit-on été extrémement ſurpris quand on ſçût que cette Fée l'avoit deſtiné à lécher l'Ecumoire, & l'on attribua ce mauvais tour qu'elle lui faiſoit, à quelque dépit ſecret qui l'animoit contre lui. L'arrivée de Barbacela ne déplût cependant pas à Saugrénutio, & il ſe rendit à ſes ordres dans l'in-

ſtant qu'il les eût reçus. Approchez, lui dit Barbacela, je ſçais quel eſt le motif qui vous empêche d'obéïr, & d'écouter vos véritables intérêts. Je puis en votre faveur, lever l'obſtacle qui vous gêne : La groſſeur de l'Ecumoire vous effraïe, ne la craignez plus, je vous promets, foi de Fée, qu'elle n'aura rien des déſagrémens qui vous révoltent contre elle, & j'ai obtenu du Roi qu'il vous feroit Patriarche, pour vous païer de votre obéïſſance. Conſentez-vous à ce que je vous propoſe ? Oüi, dit Saugrénutio,

& dès demain en préſence de la Nobleſſe, & des Sacrificateurs, je lécherai l'Ecumoire, puiſqu'enfin il en faut paſſer parlà. Alors le Prince le complimenta fort civilement, & le Roi le nomma ſur le champ, Patriarche de la Grande Chéchianée. Tout le monde parût content de cette réünion. Les Sacrificateurs ſeuls accuſérent Saugrénutio de lâcheté, & ne conçûrent que du mépris pour un homme qui, à ce qu'ils diſoient, vendoit l'honneur de la Réligion; pendant qu'il n'y en avoit pas un qui, pour un

moindre prix, ne l'eut vendu bien d'avantage. Tanzaï, qui mouroit d'impatience de se voir Possesseur de Néadarné, demanda au Grand-Prêtre s'il ne pourroit pas sur le champ lêcher l'Ecumoire, il y consentoit, mais la Fée aïant assuré qu'il étoit important que cette cérémonie fût publique, le Prince se vit encore contraint d'attendre; & par le conseil de Barbacela, il passa la nuit éloigné de sa Princesse à qui Moustache tint compagnie, comme Cormoran la tint au Prince. Néadarné

avertit

avertît Mouſtache qu'elle croioit avoir répeté le ſecret, & cette généreuſe Fée, on ne ſçait comment, y mît ordre. Enfin ce jour ſi deſiré arriva. La Fée, le Roi, & les quatre amans ſe rendîrent de bonne heure au Temple où Saugrénutio revêtu des ornemens de ſa nouvelle dignité, lêcha l'Ecumoire avec une grace ſurnaturelle, en préſence de la Nobleſſe, & des Sacrificateurs. Dans le fonds de l'ame il étoit outré de s'avilir à ce point, & pour s'en conſoler, il ordonna par ſon premier Decret qu'au-

cun Sacrificateur à l'avenir ne pourroit être reçu, sans lécher aussi l'Ecumoire. On imagine aisément que ce Décret ne passa pas sans opposition, & qu'il fût, dans tous les tems, une source de discorde dans la Chéchianée. Après cette auguste Cérémonie, chacun retourna au Palais: Barbacela, après avoir assuré les deux époux d'une constante protection, & de l'impuissance de Concombre à les tourmenter, retourna dans l'Isle Babiole. Tanzaï se vît au comble de ses vœux; amoureux autant qu'il

étoit aimé, il ne se souvînt plus des allarmes que lui avoit causé Jonquille, & la tendre Néadarné perdît dans les bras de son époux le souvenir de Concombre, & peut-être encore celui de Génie. Moustache, & Cormoran après être restez quelque tems à Chéchian pour partager les plaisirs de Tanzaï retournérent auprès de Barbacela, après avoir promis aux deux époux de les venir revoir souvent. Céphaès, las de sa Couronne la céda à son fils qui, toûjours amoureux, se fit le plus d'héritiers

qu'il pût. Néadarné, si elle revît Jonquille, n'en dît rien, & tel fût leur bonheur, que Concombre même devînt de leurs amies. Ici, faute d'une plus ample Chronique finira une des plus extraordinaires Histoires que peut-être on se soit jamais aviſé d'Ecrire.

Fin de l'Hiſtoire.

AVERTISSEMENT.

IL s'eſt gliſſé pluſieurs fautes dans cette Edition, mais comme elles ne conſiſtent pour la plus grande partie qu'en quelques virgules, ou omiſes, ou mal placées, on n'a pas cru devoir faire un Errata ; le Lecteur intelligent ſçaura s'en paſſer, & l'autre ne ſçauroit pas s'en ſervir. Si le Public nous met dans le cas d'une ſeconde Edition, il l'aura plus correcte de toutes maniéres. Au reſte, l'Imprimeur Chinois ſoutient qu'un Ouvrage de ſon Païs ſeroit plus mal imprimé en France, que celui-ci ne l'a été à la Chine. On ne décide pas s'il a raiſon.

82031854

T. & L. Hannas
13.1.1983

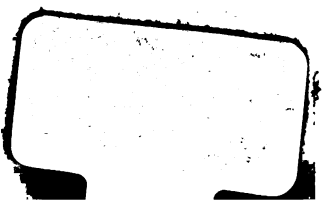
OXFORD UNIVERSITY

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1426



T. & L. Hannas
13.1.1983

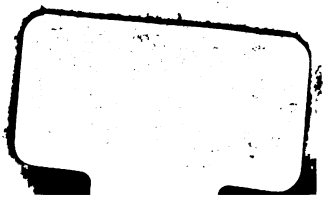
OXFORD UNIVERSITY

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1426



T. & L. Hannas
13.1.1983

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1426

T. & L. Hannas
13.1.1983

OXFORD UNIVERSITY

TAYLOR INSTITUTION

DOMI NUS ILLI | MINA TIO MEA

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1426